This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

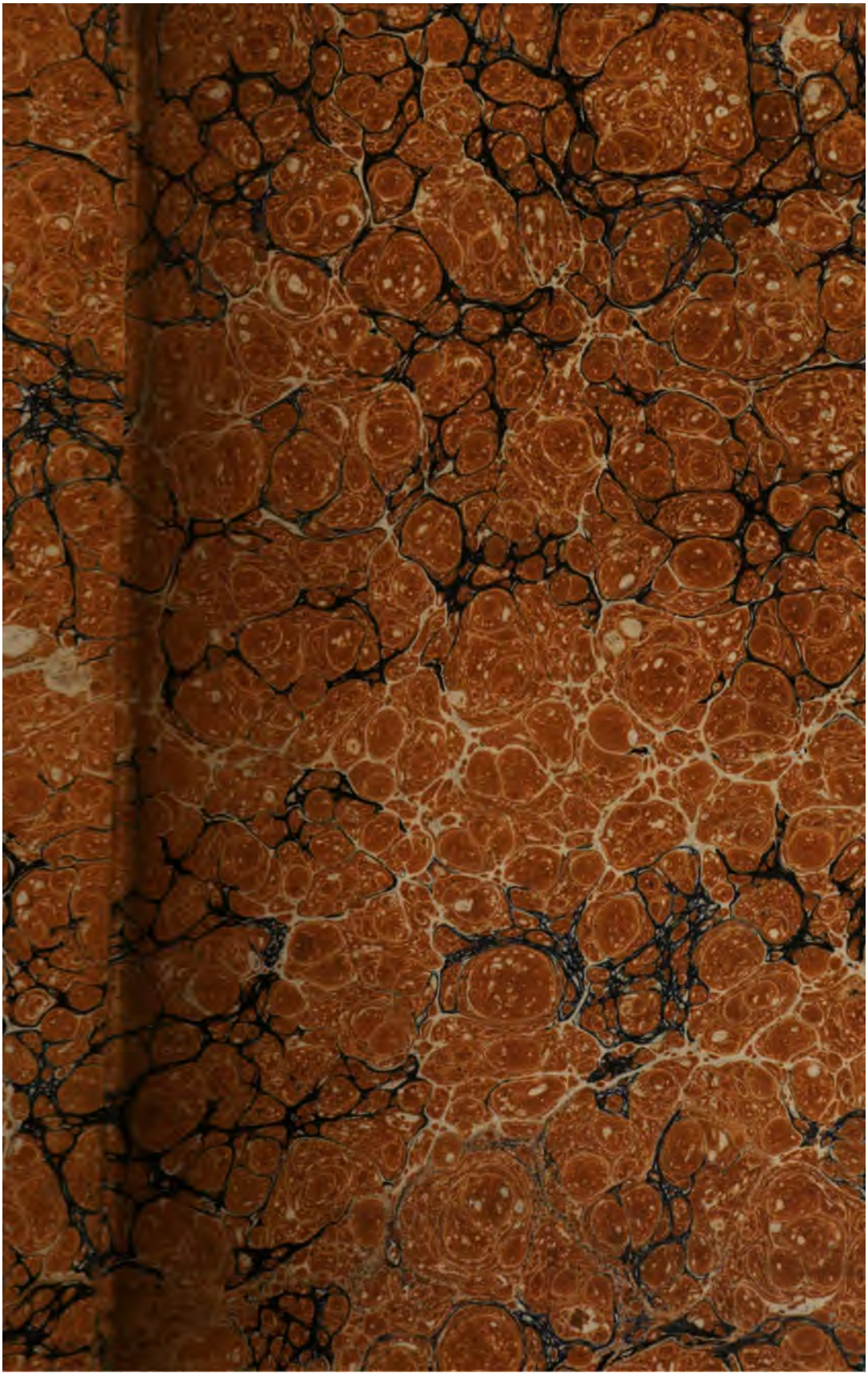
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922–1960

Vet. Fr. III B. 3283



ŒUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON.

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1823.

ŒUVRES

CHOISIES

D'ALEXIS PIRON,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR SA VIE,

ET DES JUGEMENS DE NOS PLUS CÉLÈBRES CRITIQUES.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ HAUT-CŒUR ET GAYET JEUNE,
LIBRAIRES-ÉDITEURS, RUE DAUPHINE, N° 20.

M DCCC XXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 APR 1974
LIBRARY

LES

COURSES DE TEMPÉ,

PASTORALE

EN UN ACTE ET EN VERS.

ÉPÎTRE.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Aux traits de la censure en butte plus qu'un autre,
Et d'un nom respectable ayant à m'appuyer,
Olympe, avec raison j'avais choisi le vôtre;
Mais votre modestie a paru s'effrayer.
Je défère humblement à sa délicatesse :
Sans ce nom révéré je publie une pièce
Dont, sous un tel abri, le triomphe était sûr.
Du moins, de vous à moi, recevez-en l'hommage :
    Public, il m'eût plu davantage;
    Secret, il n'en est pas moins pur.
Le langage du cœur se fera seul entendre.
Ce serait à l'esprit à brocher sur le tout;
    Le mien en viendra mal à bout :
    Mais est-ce à moi qu'il faut s'en prendre,
Si le ciel ne l'a pas formé selon mon goût?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon orgueil en gronde,
    Et qu'il en gronde vainement;
    Il me vient même en ce moment
    Une réflexion profonde
    Que je veux rendre en peu de mots.
    Entamons pourtant le propos
    Par la création du monde,
Et prenons la matière au sortir du chaos.

La Nature, en faisant éclore le système
    Du globe terrestre où je vis,
Devait bien, n'en déplaise à son vouloir suprême,
Elle à qui nous devons tant de donneurs d'avis,

S'en réserver quelqu'un pour elle-même :
Car je sais tels conseils, moi qui très peu les aime,
Qu'à sa place j'aurais suivis.

Ce serait, par exemple, un beau trait d'harmonie,
Lorsque d'un bel esprit sans vie
La dépouille mortelle est mise au monument,
Qu'un embryon formé dans ce fatal moment,
Servît de nouveau gîte à son heureux génie;
Et que de successeurs une suite infinie,
Des grands hommes ainsi conservât les talens ;
Afin que, pour l'honneur de nos destins propices,
Ce qui fit ici-bas une fois nos délices,
Les fît jusqu'à la fin des temps.
Ah! quand la Parque inhumaine
Eut fait payer le tribut
Au plus bel esprit qui fût
(Je crois nommer La Fontaine),
Que j'eusse été fortuné,
Si, dans le même instant, par hasard étant né,
J'eusse hérité de sa veine !

Qu'inspiré des neufs Sœurs dont je serais chéri,
Je ferais sur ses pas des courses agréables !
Car j'aime le pays des fables ;
C'est mon voyage favori.
Le ciel en est si pur! le terrain si fleuri!
Le continent si vaste et si riche en spectacles!
Il s'en présente aux yeux de toutes les façons.
A chaque pas naissent quelques miracles.
Quadrupèdes, oiseaux, insectes et poissons,
Sujets que, de plein droit, sous nos pieds nous plaçons ;
Tous à l'homme orgueilleux prononcent des oracles,
Et donnent à leur roi d'excellentes leçons.

Que de Tempé la charmante vallée
Est surtout un canton du pays fabuleux,
Bien digne du pinceau de cet esprit fameux,
Dont pour jamais la flamme en haut s'est exhalée!
Que, doué de son feu divin,
Je ferais un tableau délicieux et rare
De ce lieu qui n'est plus, mais où l'esprit humain
Si volontiers encor se promène et s'égare!

Mes naïfs et tendres crayons
Peindraient un lieu champêtre, un asile, un bocage,
Quelquefois cultivé, d'ordinaire sauvage,
Toujours plus beau que n'est tout ce que nous voyons:
Le soleil n'y pourrait faire entrer ses rayons;
Mais les jeux et les ris s'y feraient tous passage.
Les ruisseaux à flots d'argent,
Et bordés de marjolaine,
Tantôt ne roulant qu'à peine,
Tantôt, d'un pas diligent,
Serpenteraient dans la plaine.
Philomèle, à perte d'haleine,
Chanterait les beautés du vallon ravissant;
Tandis que dans les airs où s'étend son domaine,
Le jeune enfant d'Éole, agile et caressant,
Déployant mollement ses ailes,
Se plairait à répandre une aimable fraîcheur,
Et le parfum de quelque fleur
Peinte de couleurs éternelles.

De ces agréables récits,
Ma muse élégante et légère
Passerait aux mœurs du pays,
Terre pour nous bien étrangère,
Où, sur un trône de fougère,

SYLVANDRE.

Encor!

THÉMIRE, à Sylvandre.

Quelle humeur pétulante!

HYLAS, à Sylvandre.

Que faites-vous ici?

SYLVANDRE.

Comment! ce que j'y fais?

HYLAS.

Oui. Vous devriez être auprès de Célémante.

SYLVANDRE.

Et pourquoi donc?

HYLAS.

Pour faire avec lui votre paix.
Je ne sais contre vous quelle raison l'irrite;
Mais il vient de jurer qu'avant la fin du jour
Il voulait vous jouer un tour.

SYLVANDRE.

Hé bien, qu'il me le joue.

HYLAS.

(bas, à Thémire.)

Ah! d'accord. Je vous quitte.
Mais je suis bientôt de retour.

De Phantaze et Phobétor
Réalisez la richesse,
Et les biens de toute espèce,
Qu'en prenant un libre essor,
L'idée avide et féconde
Puiserait dans son trésor
Où tout ce qui plaît abonde;
En un mot le siècle d'or,
Tout pur et tout simple encor,
Dans un petit coin du monde,
Voilà ce que j'aurais peint,
Si j'eusse été La Fontaine;
Mais ne l'étant pas, j'ai craint
Le sort du fils de Climène;
Ou ce qui jadis advint
A la grenouille insensée,
Qui, grosse en tout comme un œuf,
Creva, pour s'être forcée
De se rendre égale au bœuf.
Je n'ai donc entrepris que selon mes ressources.
Des plaisirs différens dont était occupé
L'amoureux peuple de Tempé,
Je n'ai retracé que les courses.

Du moins, si de tous les talens
Du fabuliste inimitable,
J'avais celui de faire une esquisse durable
Des héroïnes de mon temps,
En leur dédiant une fable;
Si, comme lui, j'avais le don
D'immortaliser un beau nom,
Dans une Épître liminaire;
Je me consolerais; et sur le même ton
Que prit sa muse épistolaire,

Quand elle célébra la divine Conti,
Bouillon, Sévigné, Silleri,
Et l'illustre La Sablière,
J'aurais pu célébrer V***.
Matière à ne jamais tarir sur la louange.
Olympe, c'est en vain qu'ici vous l'évitez.
De mille aimables qualités
J'aurais fait un si beau mélange,
Que personne n'eût pris le change,
Et que ce portrait sans défaut,
Déjà, dans plus d'un cœur, peint par la Renommée,
Vous eût fait connaître aussitôt,
Sans que je vous eusse nommée.

PRÉFACE.

Voici un troisième genre de drame qui comporte également le gracieux et le frivole : deux avantages qui sembleraient lui devoir attirer la plus haute faveur sur le Théâtre Français, et qui néanmoins n'empêchent pas que ce n'y soit, au contraire, le plus discrédité de tous les genres.

Le seul titre de Pastorale, n'annonçant que des bergers et que de parfaits amans, s'éloigne trop de nos façons de vivre et d'aimer libres et cavalières. Il entraîne après soi je ne sais quelles idées fades et puérilés, qui naturellement indisposent d'abord contre la pièce et même contre le poète, qu'elles travestissent en berger extravagant. Car je ne sais si je me trompe, et si ce n'est pas une disposition d'esprit particulière à moi seul; mais un auteur est-il anonyme ou bien inconnu, il me semble qu'on se figure un peu sa personne d'après le genre de son ouvrage. La tragédie, par exemple, nous fait envisager le poète sous un air fier et de grands traits à la romaine. L'auteur de la bonne comédie s'offre à l'esprit avec une physionomie vive et gaie. La comédie moderne suppose au sien un maintien sage et posé. De même aussi, celui de la pastorale se présente à nous sous la forme d'un dou-

cereux Tircis, qui, vis-à-vis de son Iris en l'air, la houlette imaginaire à la main, l'œil mourant, et la tête nonchalamment penchée sur une épaule, se provoque au ton langoureux et passionné. Que sait-on même si tous ces messieurs ne sont pas assez peu sages pour se trop complaire à ces sortes d'idées qu'ils se flattent de susciter, et pour s'y façonner; et si, de cet excès de complaisance, ne naissent pas l'enflure dans la tragédie, le batelage dans la comédie ancienne, la gravité froide et pédantesque dans la nouvelle, et la fadeur dans la pastorale?

On sait bien que rien au fond n'est moins ressemblant, pour l'ordinaire, que ces portraits si légèrement imaginés. N'importe; telle est, je pense, la première opération de nos esprits; et de là, dis-je, sur la seule affiche d'une pastorale, c'est à qui s'écriera, secouant dédaigneusement la tête : Que va-t-on chanter? des maximes de brunettes, de petits madrigaux d'opéra, de galantes fadaises, des niaiseries surannées.

Voilà de nos préventions et de nos hyperboles françaises; mais ne voilà pas moins où en est précisément parmi nous la pauvre poésie bucolique. Elle est pourtant bien aimable en elle-même, et bien conforme, de plus, à notre goût décidé pour la mollesse et l'oisiveté voluptueuse, tant arborées et si élégamment chantées par des poètes vivans, que ce ton seul a fait couronner.

Que fait et que ne défait pas le cours des temps! Quelle étrange révolution est donc celle-ci! Quoi! Théocrite, Virgile, le Tasse et Guarini, auront plu dans la Grèce, à Rome, et dans l'Italie: Durfé, Racan, Segrais et Deshoulières, en France; tout ce qu'ils auront fait dire à leurs bergers se sera, de leur temps, appelé, et s'appelle encore du nôtre par habitude, les délices du cœur et de l'esprit; et tout ce que produiraient leurs imitateurs (fussent-ils dignes de l'être), ne s'appellera plus qu'ennui, glace et rêveries de nos bons vieux pères? D'où viendrait ce dégoût subit qui, tout à coup, fait voir les mêmes choses d'un œil si différent? Car enfin la forme et le fond de ces sortes d'ouvrages n'ont pas plus changé que les lois de la nature, ni que les règles de l'art. N'aimerait-on plus? l'amour, le plus bel être de la folie, ne serait-il plus pour nous qu'un être de raison? et n'aurait-il laissé de lui que son ombre froide, errante encore ici-bas sous le nom barbare et national de *galanterie?* Quoi! nos Catules sophistiques l'emporteraient enfin sur les Quinault et les Racine? Le Corrége et l'Albane seraient pour jamais éclipsés par Vatteau? Et le bon La Fontaine, tout en badinant, aurait dit la triste vérité, quand il a dit:

Amour est mort; le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon;
Plus n'en avons ici ni vent ni voie.

Non, non, ces vers ne sont qu'une exagération poétique, et mes soupçons qu'une chimère. Du moins, me replaçant en idée, de l'âge où je suis, à l'âge des passions où je fus, je ne crois ni ne sens tout cela vrai, ni vraisemblable.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos.
Oh! si jamais les destinées
Me rendaient mes jeunes années!

que je le prouverais bien! ou, si ma façon de penser et de sentir là-dessus était effectivement devenue une espèce d'hérésie, je le déclare, je serais le dernier à l'abjurer. Mais, encore une fois, cela n'est ni ne saurait être. L'amour n'est point mort; on aime toujours quelque part, et même fort tendrement; à la bonne heure que le goût ait varié, et varie sans cesse sur toute autre chose : toute autre chose peut ressortir au tribunal du caprice humain. Mais quelque ridicule qu'on veuille jeter sur l'amour, et quoi qu'en ait dit La Fontaine, tant que sur terre il y aura des grâces et de la beauté, des cœurs et des yeux, il y aura tendresse, amour et sympathie; et par conséquent il y aura toujours des âmes douces, qui se plairont à la peinture des plaisirs tranquilles de la campagne et des belles passions; dernières et seules images de l'âge d'or.

Ce qui n'est que trop véritable et que trop avéré, c'est que, de temps immémorial, ce bel

âge a disparu, et que nous sommes étrangement enfoncés aujourd'hui dans un siècle de fer : de fer poli, à la vérité ; d'acier même, si l'on veut ; mais, en ce cas, cinquième et dernière espèce de siècle, qui ne rend le grand nombre que plus sourd aux tendres sons de nos lyres amoureuses et champêtres. Ainsi, presque tout étant devenu pour nous pire que tigre, chêne et rocher, fussions-nous de notre côté devenus des Orphée, sur quel ton nous y prendre au théâtre, pour intéresser et pour remuer un pareil auditoire?

On me dira qu'il n'y a qu'un seul ton pour la pastorale : le ton simple et tout naturel ; d'accord ; mais il y faut répandre des grâces ; et quelle espèce de grâces? c'est là le point de la difficulté ; point sur lequel de part et d'autre on ne veut plus s'accorder.

Nues, comme autrefois, ces grâces ne sont pas du goût de nos beaux esprits moins délicats peut-être que raffinés : l'ingénu pour eux est peu touchant. Ornées de quelque draperie à la moderne, les scrupuleux amateurs de l'antique, peut-être aussi moins équitables qu'entêtés, les traitent de fausses, et de purement artificielles, de précieuses ridicules.

N'y aurait-il pas moyen d'accorder ces deux puissances irréconciliables? Oserais-je élever entre elles ma faible voix, et daigneront-elles accepter mon humble médiation? Tâchons de nous faire

écouter des deux parties, en avançant que l'ancienne et la nouvelle bergerie ont toutes les deux, et chacune d'elles en particulier, leur portion d'agrément comme de vérité.

Pour le mieux faire sentir, comparons d'abord et l'une et l'autre ensemble, aux fleurs en général. Divisons ensuite les fleurs en deux principales espèces : en fleurs des champs, et en fleurs de parterre. Comparons maintenant les bergeries grecques et romaines, traitées par les uns d'insipides, à cause de leur trop de simplicité, aux fleurs des champs ; et les bergeries modernes, regardées par les autres comme fausses, à cause de leur trop de culture et d'éclat, aux fleurs de parterre. Les fleurs des champs, pour être simples, sont-elles dénuées de tout agrément ? réjouissent-elles moins la vue et même l'odorat dans le vaste sein d'une prairie, que les fleurs de parterre ne font dans leur enclos étroit ? Et celles-ci, d'autre côté, pour être plus brillantes et plus cultivées, en sont-elles moins vraies, moins naturelles ? Non, sans doute : Eh bien, les anciens ont formé de belles guirlandes avec les unes, et les modernes, avec les autres ; n'est-ce pas avoir des deux parts décoré la scène poétique d'ornemens également dignes qu'on emploie toutes ses forces à les perpétuer ?

J'essayai donc ici les miennes ; non que j'en présumasse rien de bien rare, ni d'égal à mes

modèles ; mais enfin la faiblesse ne condamne pas totalement à l'inaction. Loin de là, l'action souvent est un remède de faiblesse; et comme aussi l'on ne voit pas que l'intrépidité de bonne opinion soit toujours une fort bonne muse, de même il n'est pas dit que la défiance de soi-même soit toujours la marque assurée d'une impuissance absolue.

Quoi qu'il en soit, une nouvelle édition du beau roman de *Tharsis et Zélie*, qui venait d'être favorablement reçue du public, ayant réveillé vivement en moi les images délicieuses dont l'Astrée enchanta ma première jeunesse, j'entrepris cette pastorale. J'avais atteint l'âge où l'on veut déjà qu'il ne soit pas trop séant de se livrer encore à de si douces illusions, mais je ne les abandonnais qu'à regret.

Ainsi je composai, comme on voit, cette pastorale, plutôt par l'attrait de mon amusement particulier que dans aucune vue d'en faire parade; encore moins dans aucune espérance de réussir aux yeux du public ; disposition naïve et désintéressée, qui peut-être n'est pas, à beaucoup près, la plus mauvaise qui se puisse apporter à la composition de ces petits ouvrages, où le sentiment seul doit agir et se montrer.

Un autre essor que prit aussi le goût libre qui m'entraînait, fut de se laisser aller à tous les tons indifféremment : tendresse, galanterie, enjoue-

ment, haut comique, terreur même et pitié, jusqu'à du burlesque; il entra de tout dans ma pastorale; espèce de cacophonie qui vraisemblablement n'eût guère dû s'attendre au favorable accueil qu'on lui fit; mais qui, s'il en faut juger par l'événement, vaut apparemment encore mieux que l'ennuyeuse et froide monotonie presque inévitable en ces sortes de pièces. Du moins cette variété, légitime ou non, préserva, je crois, mon petit poëme de la disgrâce commune. Qui nous donnerait l'art de violer à propos les règles, nous donnerait plus et mieux qu'un art poétique; mais de même que j'ai cru ce dernier inutile, je crois l'autre impossible.

J'insinue en passant que j'eus l'agréable surprise d'un succès inespéré. Je me serais bien gardé d'en faire la moindre mention indirecte ou positive, si ce succès n'eût pas été mélangé, comme il le fut, de l'amertume d'une critique odieuse que j'avais bien moins dû prévoir assurément, et que je méritais trop peu, pour ne pas en porter ici ma plainte au lecteur équitable. J'espère que je n'aurai pas en vain protesté, devant lui, de mon innocence attaquée par cette critique injurieuse.

De quelque autre nature qu'elle eût été, je n'en aurais non plus parlé que du succès. Ne la pas savoir supporter patiemment quand elle est juste et qu'elle n'est que littéraire, tînt-elle un

peu de la raillerie piquante, ce n'est pas seulement, selon moi, une petitesse d'esprit, ni un risible écart d'amour-propre; c'est encore une véritable ingratitude. Tout ce qui nous est utile est de la nature du bienfait : or, il n'y a nulle part tant à profiter pour nous, qu'avec la critique. Si, par le jour qu'elle répand sur nos fautes, elle nous rabaisse un peu, en revanche, elle nous éclaire, et nous éclaire même à ses dépens; car elle nous arme généreusement contre elle-même, puisqu'en nous éclairant, elle nous met en état de la faire taire une autre fois. L'Académie Française ne l'a-t-elle pas dit si sagement dans ses sentimens sur *le Cid?* « On ne nous coupe alors « quelques branches de laurier, que pour les faire « pousser davantage en une autre saison. »

Mais quelle différence entre les heureuses découvertes de la saine critique, et les hideux fantômes d'une imagination corrompue, ou mal intentionnée! On verra que je ne puis guère autrement qualifier la censure dont je me plains. Elle ne fut, à la vérité, que verbale; et, par cette raison, il semblerait qu'en ne la relevant pas, j'aurais dû la laisser retomber dans son néant. Mais le *verba volant* n'a d'application qu'aux propos indifférens ou avantageux; dès qu'ils sont nuisibles et calomnieux, ils prennent du poids et de la racine. Cette censure donc, bien qu'elle n'ait été que verbale, n'eut peut-être que trop

d'effet : d'ailleurs, elle fut débitée en plein théâtre, et devant telles personnes, qu'il ne pouvait manquer d'y en avoir dont la façon de penser sur mon compte ne m'intéresse infiniment. Il ne m'eût fallu, pour me justifier devant elles, qu'un seul mot, que *la devise de l'ordre de la jarretière;* je me serais fait croire aisément ; mais je n'étais pas là pour m'en armer; et l'on ne sait que trop le beau jeu que la calomnie eut toujours contre les absens.

Quelque esprit crédule pourrait donc avoir emporté, contre certains endroits de cette pièce, des impressions fâcheuses, qui se réveilleraient à la lecture, si je ne prenais ici le soin de les effacer, en crayonnant seulement mon accusateur et sa façon de s'y prendre. C'en sera bien assez pour laisser à penser du fait ce qu'il en faut penser.

Ce troisième Caton tombé des nues était un de nos damerets des plus brillans alors et des plus courus; bel esprit mondain, pensant, parlant, agissant selon son goût, son âge et son état; de ces demi-lettrés qui possèdent à fond leurs *théâtres* et leurs *conteurs;* assez bien leur Brantôme, et l'Histoire amoureuse des Gaules, tant soit peu leur Montaigne et leur Bayle; mais qui savent à peine que Bossuet et Pascal ont écrit. Tout cela nous annonce et veut dire un personnage peu grave et de la meilleure composition du monde avec lui-même, en matière de morale.

D'un autre côté, c'était aussi de ces *importans de coulisses*, de ces jolis *virtuoses*, qui prennent sous leur bruyante protection le seul auteur en vogue; qui lui dévouent leur suffrage et leur admiration; qui veulent qu'on méprise comme eux, tous les autres sans exception; qui ne daignent pas même les apprécier ni les connaître; et qui, pour peu qu'un de ces malheureux proscrits ait le bonheur de percer, l'égorgeraient volontiers aux pieds de leur idole. Il y a trop de gens de ce caractère injuste, pour qu'on me puisse accuser de désigner ici nommément qui que ce soit.

Celui-ci donc, avec de si belles dispositions, se trouva, malheureusement pour moi, à la première représentation des *Courses de Tempé*. Dieu sait tout le mal qu'il en dit, avant qu'on eût levé la toile. L'ouvrage était d'un autre que de Voltaire; ce grand nom ne décorait pas l'affiche; la pièce pouvait-elle, devait-elle valoir quelque chose? méritait-elle seulement qu'on y vînt? Cependant l'indulgence du public n'eut point d'égard à cet arrêt. La faveur se déclara dès les premières scènes. Piqué au vif, il jura tout bas de n'en pas avoir jusqu'au bout le démenti, et de tirer raison de cette injure, en me faisant payer la peine qu'il allait se donner d'écouter. Ce n'est plus à l'honneur seulement de la pièce qu'il en veut; ce n'est pas moins qu'à celui même de l'auteur. Il réussit;

qu'il soit flétri! Voilà donc mon petit-maître à la torture, c'est-à-dire pour la première fois de sa vie, attentif. Il pèse, épie, sue, et fait enfin si bien jouer les ressorts de la malveillance, que, pour le coup, il se croit à son but, et saisi du beau secret de *changer l'or pur en un plomb vil.* A force de tordre et d'alambiquer les expressions les plus honnêtes, les plus simples et les plus univoques, il se flatte d'en avoir fait des mots à double entente, susceptibles des plus indécentes allusions.

Ce grand œuvre achevé, l'opérateur très satisfait de lui-même, s'écria, l'indignation sur le front : Oh ! c'en est trop ; je n'y tiens plus ! Ceux qui m'ont conté la chose, me le représentent là, se dressant en pieds au milieu des bancs du théâtre, publiant sa découverte aux échos d'alentour (car il y a bien des échos dans ce pays-là, quand il n'est pas désert), distribuant glose et paraphrase à la ronde, et s'échauffant dans son faux harnais, jusqu'à s'alarmer bien sérieusement pour la pudeur des premières loges.

Plein d'une si charitable inquiétude, il y vole, force les portes, fait retourner les dames, les avertit du scandale qui leur vient d'échapper, les exhorte à ne plus revenir voir cette pièce, ou du moins à lever une autre fois l'éventail à tels et tels endroits qu'il leur indique, et qu'il leur interprète à sa manière; le tout, d'un air et d'un

ton si pénétré du zèle de l'honnêteté publique et de leur intérêt particulier, que d'abord les plus simples, ou celles qui connaissaient peu le personnage, dûrent ne savoir trop bonnement qu'en penser; tandis que les clairvoyantes admiraient la singularité d'un jeu pareil, et riaient sous cape, de voir ce vertueux et nouveau Bellérophon se gendarmer si gratuitement pour elles; et, sur son hippogriphe en l'air, s'escrimer à toute outrance contre une chimère de son invention, invisible à tous les yeux, et de nature, en tout cas, à devoir moins blesser les siens que ceux de qui que ce fût. Une de ces dames, impatientée (et je le sais d'elle-même), ne put se tenir de lui dire: Mais taisez-vous donc, chevalier! avez-vous perdu l'esprit avec vos idées? Laissez nos innocences en paix! je n'entends ni ne veux entendre aucune malice à tout cela; et la seule que je crois entrevoir ici, c'est la vôtre. La mienne, madame? quoi! vous.... Il allait la rembarrer de bonne sorte à mes dépens, quand le parterre lui ayant fait quelques remontrances sur la paix, l'obligea de remettre à d'autres temps, ou de porter ailleurs ses hostilités.

Est-il rien, tout à la fois, et de plus choquant et de plus risible que ces faux airs de délicatesse et de réserve subite, répandus sur une figure frivole et de la trempe de celle-ci? On peut dire que c'est bien mal entendre à se mas-

quer, pour quelqu'un du métier et qui cherche à plaire. Qu'un homme grave, un homme d'autorité, d'un certain âge, d'une certaine robe, et surtout de mœurs convenables à son caractère, tonne, éclate et fulmine contre une production cynique; et l'attribuant malheureusement au premier qu'on lui nomme, élève aussitôt contre lui sa formidable voix; et, sans autre formalité, le sacrifie à la passion qu'il a pour le maintien du bon ordre : il pourrait bien y avoir quelque chose à dire sur cette sévérité précipitée; la victime égorgée peut-être était innocente, ou le cas graciable : laissons cela; il n'est ici question que de la convenance des rôles. On ne verrait du moins dans celui-ci rien que d'ordinaire, que d'assez naturel, et que d'à peu près dans sa place. Un beau zèle aurait, sans doute, animé le pieux persécuteur. A quelque point que ce zèle emporte, il naît d'un motif qui purifie l'action. Enfin celui qui frappe et le fer sont sacrés; il est du devoir de les révérer : on les révère aussi. Mais qu'un jeune courtisan, des moins préservés du mauvais air qu'il respire, arbore effrontément la même austérité, s'effarouche, se hérisse; et du ton du sage que je viens de peindre, fronde, improuve et réprouve, où ce sage lui-même n'aurait pas trouvé seulement de quoi sourciller : de bonne foi, pour en parler modérément, une forfanterie, une morgue si déplacées, ne forment-elles

pas un vrai personnage de farce? n'est-ce pas Armand qui se présenterait en scène sous celui de Joad? Qui ne rirait d'un rôle si mal assorti? et qui n'en rirait aux dépens du comédien qui le jouerait? Mais ce rôle joué, de plus, dans la venimeuse intention que j'ai dite, n'est-il que ridicule, n'est-il que bouffon?

Voilà pourtant de nos juges, et de ces grands brailleurs, comme dit le Misanthrope....

> Qui, je ne sais comment,
> Ont gagné dans la cour de parler hautement.

De là, souvent, nos réputations bonnes ou mauvaises en tout genre. Le dangereux, le dur métier que le nôtre! Le feu de l'âge et de l'imagination nous égare assez, et le pied déjà ne nous glisse que trop. Qui le sait mieux, qui s'en repent plus que moi? Eh! qu'espérer en ce malheur, de l'indulgence de nos censeurs-nés, quand des gens si peu faits pour l'être sont nos plus vifs délateurs et les plus prêts à nous lapider, je ne dis pas sur les plus minces, mais, comme ici, sur les plus fausses apparences?

Pour cette fois-ci, j'étais et je suis encore, par conséquent, dans la plus grande innocence. Cependant, comme les Muses valent bien la femme de César, et qu'il ne leur suffit pas de n'être point coupables, mais qu'elles ne doivent pas même être soupçonnées; instruit des endroits de la pièce

que ce galant homme avait si joliment travestis, je voulus d'abord les retoucher, et les retrancher même, s'il le fallait; mais le fallait-il? non; et, réflexion faite, j'ai cru devoir m'en abstenir.

Ainsi que la vertu, le scrupule a ses bornes.

Me réformer, ce serait, en passant condamnation, compromettre l'aimable et pur simplicité; ce serait la livrer à la merci de la malice et de la corruption qui en triompheraient. Je laisse donc tout, exactement comme tout était. Si le lecteur veut découvrir ces endroits, et ne le peut, sa peine perdue achevera ma justification. Si, aidé du peu que j'en laisse voir dans mon Épître dédicatoire, il les aperçoit, il plaidera ma cause lui-même à son propre tribunal, et ne condamnera que la plate et malheureuse subtilité du bel esprit de travers à qui j'aurai donné prise, mais prise telle que les écrivains les plus irréprochables la donneront toujours à ses pareils. Je m'en repose sur le sage La Bruyère qui a dit (et que puis-je dire ici pour moi de mieux et de plus à propos?) « Un auteur [1] n'est pas « obligé de remplir son esprit de toutes les extra- « vagances, de toutes les saletés, de tous les mau- « vais mots qu'on peut dire, et de toutes les « ineptes applications que l'on peut faire au sujet

[1] *Des Ouvrages de l'Esprit*, tome 1, chap. 1, page 147, édition de Coste, 1731.

« de quelques endroits de son ouvrage, et encore « moins de les supprimer. Il est convaincu que, « quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans « sa manière d'écrire, la raillerie froide des mau- « vais plaisans est inévitable; et que les meilleu- « res choses ne leur servent souvent qu'à leur faire « rencontrer une sottise. »

Je crains de m'être un peu trop étendu sur une apologie qu'on ne me demandait pas, et trop peu sur celle qu'on est en droit de me demander. Pourquoi, me dira-t-on, nous faire part d'un ouvrage dont vous parlez comme d'un simple amusement? Vous fûtes souffert au théâtre, dites-vous; mais est-ce un titre pour oser vous produire au grand jour, vous surtout, qui, pour la justesse, mettez la balance de l'auditeur debout, si fort au-dessous du trébuchet du lecteur assis? Je conviens de tout ce que l'on peut me reprocher là-dessus : j'alléguerai, pour toute excuse, la répugnance naturelle qu'on a de sévir contre soi-même. Je suis auteur, après tout, et j'ai la singularité de ne me piquer aucunement d'être philosophe. Or, tous les jours ne nous voit-on pas oser, du spectateur qui nous condamne, appeler au lecteur plus prêt encore à nous condamner? Bien reçu du premier, pourquoi n'oserai-je donc pas me présenter à l'autre? Et puis mon lecteur me doit quelque chose en considération du petit sacrifice que je lui fais. Je

lui épargne, en cet endroit de mon recueil, une comédie de quinze cents vers, qui se joua immédiatement avant la pastorale. Cette comédie fut, à la vérité, fort mal reçue, mais encore plus mal écoutée. Il ne tenait qu'à moi

D'appeler en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.

Je n'en fis rien; j'aimai mieux la retirer sur-le-champ; et, dans ce moment-ci, je la jette au feu [1]. S'exécuter si rigoureusement sur une première et légère condamnation, n'est-ce pas, quand on me fait grâce, avoir acquis le droit d'en profiter et de me la faire aussi? Puis-je enfin ne pas traiter avec quelque complaisance paternelle une pièce, qui, s'étant montrée au moment fatal qu'on proscrivait sa devancière, coupa, pour ainsi dire, le sifflet au parterre, et nous renvoya paisiblement tous les deux, lui de bonne humeur, et moi sur mon gain?

Pour achever de faire voir que la présomption n'entre en tout ceci pour quoi que ce soit au monde, je finis en reconnaissant que je dus peut-être tout l'honneur d'une belle retraite à des talens tout-à-fait étrangers aux miens. Je n'entends pas seulement parler du jeu parfait des acteurs; je me persuade encore, et j'aime à me

[1] Il s'agit ici de *l'Amant mystérieux*, comédie, qui fut jouée immédiatement avant *les Courses de Tempé*.

persuader que je dus une partie du succès à l'illustre Rameau, mon cher compatriote, qui voulut bien embellir le Divertissement des sons brillans de sa musique.

CÉLÉMANTE.

Mais à peine étiez-vous sorti,
Qu'à mon tour je l'ai demandée.

HYLAS.

Qui? Thémire?

CÉLÉMANTE.

Oui.

HYLAS.

Bon! quelle idée!

CÉLÉMANTE.

Son père accepte le parti,
Et me l'a d'abord accordée.

THÉMIRE.

Moi!

SYLVANDRE.

Thémire!

DORIS.

Ma sœur!

HYLAS.

A vous!

CÉLÉMANTE.

A moi, mon pauvre Hylas. C'est une affaire faite.
Consolez-vous. Adieu; songez à la retraite.
Et vous, belle Thémire, embrassez votre époux.

HYLAS.

Non pas, non pas, l'ami; tout doux!
(à Thémire.)
Ne vous chagrinez point, mon aimable bergère;
On a ce qu'on veut pour de l'or.

Ce coup mal à propos, Doris, vous désespère.
On ne l'a pas livrée encor;
Et je vais y mettre l'enchère.

SCÈNE X.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

Ma sœur a commencé. C'est aujourd'hui le jour
Des mauvaises plaisanteries.

SYLVANDRE.

Je suis ravi qu'elle ait son tour;
Et voilà de ses railleries.

THÉMIRE.

Je n'ai pas la faiblesse au moins de m'effrayer,
Ni de quereller Célémante.
J'ai l'esprit de voir qu'il plaisante,
Et qu'aux dépens d'Hylas il voulait s'égayer.

CÉLÉMANTE.

Voici quelque chose d'étrange!
Désabusez-vous tous. Je ne plaisante pas.
J'ai voulu supplanter, et je supplante Hylas.
Thémire, à votre avis, perd-elle donc au change?

THÉMIRE, à Sylvandre.

Voilà le tour qu'Hylas vous avait annoncé.
Célémante veut rendre alarme pour injure.

CÉLÉMANTE.

Je ne sais ce qu'Hylas aura dit; mais je sai

Que ce que je vous dis est la vérité pure.

THÉMIRE.

Célémante, c'est par bonté
Que l'on hésite de vous croire.

DORIS.

Vous n'avez pas été tenté
D'une infidélité si noire.

SYLVANDRE.

Une marque évidente, ami, que sur ce point
Je ne vous crois pas plus qu'un autre,
C'est que je ne vous offre point
Un combat qui termine ou ma vie ou la vôtre.

CÉLÉMANTE.

Eh! point d'inutile courroux.
Vous me faites rire, Sylvandre.
Quel intérêt, de grâce, encore y prenez-vous?

SYLVANDRE.

Quel intérêt j'y prends? L'intérêt le plus tendre,
Et le plus sensible de tous;
Tout celui qu'un rival, furieux et jaloux,
Contre un ami perfide est capable d'y prendre.

CÉLÉMANTE.

Bon, si vous pouviez vous attendre
A vous voir jamais son époux;
Mais vous n'y devez plus prétendre:
Le débat n'est plus entre nous.
Même plus que jamais votre amitié m'est due;
Car je veux vous venger, et, de plus, vous servir.

SYLVANDRE.

Qui vous dit que pour moi Thémire était perdue?

CÉLÉMANTE.

Hylas allait vous la ravir.

SYLVANDRE.

Vous connaissez les lois qui l'auraient défendue.
Elle eût paré ce coup fatal,
En courant contre mon rival;
Et son agilité me l'eût bientôt rendue.

CÉLÉMANTE.

S'en prévaut-on contre un amant qui plaît?
C'est de son propre aveu qu'Hylas l'a demandée.
Il l'obtient d'elle-même; et, riche comme il est,
J'ai conçu le noble intérêt
Qui dans ce choix l'aura guidée.
Voyant donc Polémon tout prêt
De former ce nœud ridicule,
Sur le marché d'Hylas j'ai couru sans scrupule,
Et j'ai fait prononcer l'arrêt.
Ce procédé ne désoblige
Que Thémire et celui qui vous l'allait ravir;
Et je n'ai prétendu, vous dis-je,
Que vous venger et vous servir.

SYLVANDRE, à Thémire.

Voilà ce qu'a produit le malheureux silence
Qu'avec Hylas à tort vous avez affecté.

THÉMIRE.

Vous eûtes part à l'imprudence.
Mais votre ami, de son côté,

Affecte sur mon compte une crédulité
Qui choque toute vraisemblance.
Adressez le reproche à qui l'a mérité.

DORIS.

Thémire, vous seriez l'épouse d'un perfide
Qui nous met à tous trois le poignard dans le cœur?

SYLVANDRE.

Non, Doris; croyez-en la fureur qui me guide:
Ne réclamez pas votre sœur;
Il faut que le fer en décide,
Et donne à tous trois un vengeur.
(à Célémante.)
Viens, suis-moi, traître.

CÉLÉMANTE.

Qui te presse?
Pourquoi d'abord ne se prévaloir pas
Du secours qui pouvait débarrasser d'Hylas?
La course peut encor m'enlever ta maîtresse.
Jusque-là suspendons le soin prématuré
Que ta mauvaise humeur se forge.
Si mon bonheur alors devient plus assuré,
Nous aurons tout le temps de nous couper la gorge.

THÉMIRE.

Oui, Sylvandre, je vous défends
De me fermer une carrière aisée,
Où je vais, à pas triomphans,
Le rendre de Tempé l'opprobre et la risée.
(à Célémante.)
Lâche! viens recevoir ce premier châtiment

Du volontaire aveuglement
Qui m'ose imputer les faiblesses
D'un cœur où l'amour des richesses
Étouffe tout beau sentiment.
Viens; viens voir échouer tes ruses criminelles.
La honte et les remords courront à tes côtés.
Je veux qu'à leur voix tu chancelles;
Viens; l'horreur que me font tes infidélités,
Pour fuir un scélérat, va me donner des ailes.

SCÈNE XI.

SYLVANDRE, CÉLÉMANTE, DORIS.

SYLVANDRE.

Et moi, perfide! et moi, je vais la secourir
De mes vœux et de ma présence.
Tu pourrais, par hasard, tromper son espérance;
Mais, quelque heureux que tu sois à courir,
Tu ne fuiras pas ma vengeance.

SCÈNE XII.

CÉLÉMANTE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Les tendres protestations!
Et vous, belle Doris, vous êtes la dernière
A charger d'imprécations

Mes honnêtes intentions?
Vous qui deviez vous plaindre la première!

DORIS.

Vous êtes trop paisible. Oui, j'ouvre enfin les yeux.
N'être pas plus ému, c'est n'être point coupable.
Oui, tandis qu'on vous prend pour un monstre effroyable,
Vous êtes un ami fidèle, officieux,
Dont, malgré ses discours, on devait juger mieux.
Mais la crainte rend tout croyable
Quand l'intérêt est précieux.
Elle a produit sur vous un effet tout semblable;
Elle vous a rendu capable
De croire, non pas que ma sœur
De l'or ait eu la soif honteuse,
Mais qu'à la course, entre elle et son persécuteur,
La victoire serait douteuse;
Et, vous laissant vaincre à propos,
Vous prétendez, sans en rien dire,
Et de Sylvandre et de Thémire
Vous-même assurer le repos.

(Ici Célémante, qui a écouté de l'air d'un homme qui convient d'une vérité, baise la main de Doris avec un transport de tendresse et de joie qui achève de la rassurer. Elle continue.)

Un coup d'œil obligeant devait donc m'en instruire.
L'espérance en mon cœur facilement s'éteint;
Vous savez qu'un rien le déchire,
Berger, et vous n'avez pas craint
La profondeur du coup dont vous l'avez atteint!
Souvent la vérité, se faisant trop attendre,

Arrache en vain le trait dont l'erreur a blessé.

CÉLÉMANTE.

Vous voilà comme Sylvandre.
Les alarmes ont cessé;
La querelle va reprendre.
Épargnez-vous, Doris, ce chagrin peu sensé.
Ayez sur le présent l'esprit un peu fixé.
Goûtez en paix ses douceurs passagères,
Sans l'empoisonner des chimères
De l'avenir et du passé.
Quand vous me croyiez un volage,
C'était à moi de m'offenser:
Oubliez les terreurs, ainsi que moi l'outrage.
(Doris sourit.)
La paix est-elle faite? Oui; ce sera, je gage,
Tout à l'heure à recommencer.

SCÈNE XIII.

HYLAS, CÉLÉMANTE, DORIS.

HYLAS.

Alérte, Célémante! on ouvre la barrière.
Pour donner le signal, on n'attend plus que vous;
Et Thémire, déjà vêtue à la légère,
Impatiente en son courroux,
Adresse à Daphné sa prière.

CÉLÉMANTE, à Doris.

Quoi qu'il arrive, au moins modérez vos esprits.

Montrez-vous raisonnable amante;
Et croyez, sans songer à qui sera le prix,
Que le sort peut livrer Thémire à Célémante,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris.

SCÈNE XIV.

HYLAS, DORIS.

Tout le commencement de cette scène, jusqu'au vingt-septième vers, se passe sans que Doris, occupé uniquement de ses profondes réflexions et de ses inquiétudes, s'aperçoive des réponses ni de la présence d'Hylas, qui, de son côté, applique à ses intérêts particuliers tous les *a-parte* de Doris, et croit qu'elle parle de Polémon, tandis qu'elle ne parle que de Sylvandre.

DORIS, bas et à part.

« Que le sort peut livrer Thémire à Célémante,
« Sans ôter pour cela Célémante à Doris. »
(haut.)
Ceci, tout de nouveau, commence à m'interdire.

HYLAS.

Votre père jamais n'a voulu s'en dédire.

DORIS, à part.

Et je ne sais plus qu'en penser.

HYLAS.

Ni moi, sinon qu'au jeu l'on veut m'intéresser;
Mais je prends le parti d'en rire.

DORIS, à part.

Ma flamme, ingénieuse à prendre de l'espoir,
S'est laissée, à coup sûr, follement décevoir

Sur une apparence frivole.

HYLAS.

L'espérance n'était point folle :
Il était permis d'en avoir.
Un homme est honnête homme, et n'a que sa parole.

DORIS, à part.

Dans le peu qu'il a dit, ce n'est qu'ambiguité....

HYLAS.

Il joue un assez vilain rôle.

DORIS, à part.

Que mystère et subtilité.

HYLAS.

Oui, vous voyez comme on me leurre.
Pour en choisir un autre, il me demande une heure.
Belle finesse, en vérité !

DORIS, à part.

Mais, toutefois, quelle apparence
Qu'il songe à me tromper, en s'offrant à courir !
Quelle serait son espérance ?
Et, quand il en aurait, quelle est ma défiance ?
Suffit-il d'aspirer ici pour conquérir ?
D'une victoire impossible
Dois-je avoir la moindre peur ?
Ai-je oublié que ma sœur
A la course est invincible ?

HYLAS.

Invincible ! Oh ! que non ; ne vous en flattez point.
Le berger n'est pas sot au point
D'accepter le défi, sans en savoir plus qu'elle.

DORIS, l'écoutant enfin.

Que dites-vous?

HYLAS.

Que l'infidèle
N'est pas une tête à l'évent;
Qu'à la course, où l'on croit que votre sœur excelle,
Dès long-temps en secret il s'est rendu savant;
Et que dans l'erreur il vous laisse,
Par malice ou par politesse.
Mais, moi qui l'ai surpris à s'éprouver souvent,
Je vous l'avoûrai sans finesse:
La flèche vole avec moins de vitesse,
Et j'oserais pour lui gager contre le vent.

DORIS.

Ah! que vous redoublez ma crainte!
Ciel! quel est le projet qu'il aura médité?
Sa démarche est-elle une feinte?
Est-elle une infidélité?

HYLAS.

Si peu de chose vous tourmente!
C'est faire injure à vos appas.
Mettons la chose au pis: là, serez-vous contente,
Si je vous présente Hylas
En place de Célémante?
Oh! que nous saurons bien vous le faire oublier!
Comme un jeune et sot écolier,
Je ne m'en tiendrai pas à la simple fleurette.
Tous les matins, au chant de l'alouette,
Mon amour, vif et régulier,

Vous promet une chansonnette,
Quelqu'air de vielle ou de musette,
Des fleurs plein le petit panier,
De beaux rubans à la houlette,
Dedans la cage une fauvette,
Nouvelle devise au collier
Du levron et de la levrette....
Le petit cœur fût-il plus dur que les cailloux,
Je lui peindrai si bien l'amour et tous ses charmes,
Vous me verrez si tendre à vos genoux,
Et j'y serai si doux, si doux,
Qu'il faudra bien rendre les armes....

DORIS.

Ah! je vois revenir Thémire tout en larmes!
Mon infidèle est son époux!

SCÈNE XV.

HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

DORIS continue.

Justes dieux! qui l'aurait pu croire?
Que vous nous eussiez dû favoriser si peu
Contre une trahison si noire?

THÉMIRE.

A leur honte, j'en fais l'aveu.
Tous mes efforts n'ont pu balancer la victoire.

HYLAS.

Il n'est que les fripons pour être heureux au jeu.

SCÈNE XVI.

SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

SYLVANDRE, à Thémire.

J'ÉTAIS vengé, sans votre père;
Sans Polémon, c'en était fait.
Du lâche qui triomphe au bout de la carrière,
Mon javelot lancé punissait le forfait.
Mais en ces lieux il doit se rendre :
Il n'a, tant que je vis, que de vains droits sur vous.
Qu'il vienne! je l'attends : rien ne peut le défendre;
J'en jure par les pleurs que vous daignez répandre:
Le perfide à vos pieds va tomber sous mes coups.

THÉMIRE.

Ah! modérez cette fureur extrême.

SYLVANDRE.

Thémire exhorterait Sylvandre à la céder?

THÉMIRE.

Je vous ai dit que je vous aime.

HYLAS, à part.

Oui-dà? j'étais bien dupe!

SYLVANDRE.

Eh! c'est pour cela même
Que nul autre que moi ne doit vous posséder.

THÉMIRE.

J'ai dit aussi que rien ne pourrait me résoudre
A couronner d'autres amours;

Que l'on verrait plutôt les rochers se dissoudre;
Pénée interrompre son cours;
Nos monts sacrés, réduits en poudre,
Dans ce délicieux vallon
Livrer passage à l'aquilon;
Et le laurier frappé du foudre
Sur le front même d'Apollon.
C'était vous dire assez au point où nous en sommes.
Quand j'aurais contre moi mes parens et le sort,
Je saurais faire un noble effort,
Et contre les dieux et les hommes,
Trouver le secours de la mort.

SYLVANDRE.

Ah! ce discours ne fait que redoubler ma rage.
C'est mon sang, c'est le sien qui doit vous être offert.
La mort doit n'être le partage
Que du malheureux qui vous perd,
Ou du cruel qui vous outrage.

DORIS.

Suspendez les effets de ce juste courroux,
Sylvandre. Auparavant laissez agir nos larmes.
Ma sœur et moi, par de si tendres armes,
Peut-être le fléchirons-nous.

HYLAS.

Pour des bagatelles pareilles,
Faut-il en effet....
(apercevant Clémante.)
Paix! ne lui témoignez rien.

(à part.)

Voyons ce qu'il va dire. Ils feraient pourtant bien
De se donner un peu tous deux sur les oreilles.

SCÈNE XVII.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Hé bien, Thémire, les remords
N'ont pas du scélérat empêché la victoire!
(à Doris.)
Pour vous, je gagerais le prix de mes efforts,
Que déjà du traité vous perdez la mémoire;
(à Sylvandre.)
Et toi, si Polémon n'eût retenu ton bras,
Tu donnais au vainqueur une belle couronne!
En vérité, tous trois, vous êtes bien ingrats,
Et vous ne mériteriez pas....
Mais je suis bon; je vous pardonne.

THÉMIRE.

Ame sans pudeur et sans foi!
Tu joins l'insulte aux perfidies.
Mais ne te flatte point. Plutôt que d'être à toi,
Je m'arracherais mille vies.
Je ne reçois ta main qu'après le coup mortel.
J'en atteste les dieux; je le jure à Sylvandre.
Pour ne pas en douter, cruel,

Achève ton forfait; viens; et, sans plus attendre,
Ose me conduire à l'autel.

(Elle veut sortir.)

CÉLÉMANTE, la retenant.

Écoutez....

SYLVANDRE.

Monstre!...

CÉLÉMANTE, à Sylvandre.

Et toi, tâche aussi de m'entendre.
Tu vois comme elle t'aime; et tes soupçons jaloux,
Que souvent on a vu jusque sur moi s'étendre,
Doivent être guéris par un si beau courroux.
C'est la moindre vengeance, ami, que j'ai dû prendre
D'un travers qui rompait tout commerce entre nous.
Thémire a, pour sa part, payé de quelque larme
Le plaisir malin qu'elle a pris
De te donner souvent l'alarme,
Comme à regret j'ai dû la donner à Doris.
Enfin, admire ici le zèle
D'un ami prudent et fidèle:
Sans être de Thémire aujourd'hui le vainqueur,
Je ne pouvais en ta faveur,
Comme je fais, disposer d'elle,
Ni d'un fâcheux délai t'épargner la rigueur.
(à Thémire.)
Je viens à Polémon d'en porter la nouvelle,
En lui demandant votre sœur.
(à Sylvandre.)
Au double mariage il souscrit de bon cœur,

Et son impatience égale au moins la nôtre.
Ainsi j'ai dû courir, et j'ai vaincu pour vous.
Qu'on se fasse justice à présent l'un à l'autre.

(à Thémire, lui présentant Sylvandre.)

Thémire, de ma main recevez cet époux.
Vous, Doris, pardonnez au vôtre.

(à Sylvandre.)

Et toi, si tu le veux, maintenant battons-nous.

SYLVANDRE.

Quelle était mon erreur! et qu'ai-je pensé faire!

HYLAS.

Mais je ne trouve pas mon compte en cette affaire.
Et moi donc, qui m'épousera?

CÉLÉMANTE.

Un autre contre-temps qu'Hylas excusera,
C'est la danse et les chants qu'exige ici l'usage.

(On entend un bruit d'instrument.)

HYLAS.

La, la, je ne perds pas courage.
Il faut voir comme tout ira.
L'un des deux peut n'être pas sage,
Et dès demain faire mauvais ménage;
L'un des deux alors le paîra.

DIVERTISSEMENT.

Une troupe de Bergers et de Bergères, au son des hautbois et des musettes, arrivent en dansant sur une marche, dans les chants de laquelle ils mêlent les paroles suivantes.

CHOEUR DE BERGÈRES.

UNE BERGÈRE, alternativement avec le chœur.

BERGÈRES, bergères, la légèreté
Conserve notre liberté :
Ne subissons de lois ni de choix que les nôtres ;
Que les bergers l'éprouvent tous :
Pour un qui, par hasard, l'emportera sur nous
Nous l'emporterons sur mille autres.
Bergères, etc.
Pour une beauté rigoureuse,
Que sert de courir comme on fait ?
Quelque avantage que l'on ait,
Jamais la course n'est heureuse.
Bergères, etc.

UN BERGER.

Sévères bergères,
A la course légères
Comme les zéphirs,
Laissez une fuite
Qui traîne à sa suite
Mille repentirs.
Une vaine gloire

Vous en fait accroire.
Comblez nos désirs :
De notre victoire,
Naîtront vos plaisirs :
De notre victoire,
Naîtront vos plaisirs.

UNE BERGÈRE.

La colombe
Sur qui tombe
Le vautour,
Ne prend pas la fuite plus vite
Qu'une belle, quand elle évite
La poursuite
D'un importun amour.
Mais que cette vitesse extrême
Se ralentit,
Lorsque l'on fuit
Ce que l'on aime !
Pour fuir un doux lien,
Nous n'épargnons rien :
Soin frivole !
Nous courons bien;
Mais l'amour vole,
Mais l'amour vole, l'amour vole.

VAUDEVILLE.

Peu de chose arrête le cours
De la fortune et des amours.
Dans l'une et dans l'autre carrière,
Après mille et mille embarras,
Souvent l'on n'a qu'un pas à faire;
Par malheur, on fait un faux pas.

Un berger qui courait gaîment,
Du triomphe vit le moment.
Tout prêt d'atteindre sa bergère,
Il étendait déjà les bras;
Il n'avait plus qu'un pas à faire;
Par malheur, il fit un faux pas.

Une simple et jeune beauté
Ne fuyait que par vanité.
Son berger n'y comptait plus guère:
De la poursuivre il était las.
Elle n'avait qu'un pas à faire;
Exprès elle fit un faux pas.

Une prude approchait du temps
Qui fait taire les médisans;
Son honneur, antique et sévère,
Nous regardait du haut en bas.
Il n'avait plus qu'un pas à faire;
Par malheur, il fit un faux pas.

Un trafiquant, dans son état,
Sur l'honneur était délicat;
Les autres faisaient leurs affaires,
Lui seul ne s'enrichissait pas.
A l'exemple de ses confrères,
Par bonheur, il fit un faux pas.

Dans le cirque des beaux esprits,
Plus d'un coureur manque le prix.
Du Parterre en vain on l'espère,
Même après bien des brouhahas,
Si, n'ayant plus qu'un pas à faire,
Par malheur, on fait un faux pas.

FIN DES COURSES DE TEMPÉ.

LA ROSE,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE,

AVEC UN PROLOGUE;

Représentée pour la première fois le 5 mars 1744.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AMOUR.
MERCURE.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un bosquet, où l'on voit dans l'éloignement une partie d'un temple consacré à l'Hymen.

L'AMOUR, MERCURE tenant l'Amour par la main.

L'AMOUR.

Air : *Fanfare de Choisy.*

Çà, vite, faisons fracas,
Rien n'arrête ici mes pas.

MERCURE, à demi-voix.

Point de bruit : parle plus bas.
A quoi servent ces éclats ?

L'AMOUR.

Qu'aux premiers sons de ma voix
Tout reconnaisse mes droits ;
Qu'Hymen, réduit aux abois,
Lui-même annonce mes lois.

MERCURE, à demi-voix.

Quoi ! ne pourras-tu jamais
Taire aucun de tes projets ?

A peine sommes-nous entrés sur les terres de l'Hymen. Craignons d'être découverts !

Air : *Il sommeille.*

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L'AMOUR.

Bon, bon ! pendant toute la nuit

Il sommeille.
Devant ses yeux, sous son rideau,
J'ai cent fois passé mon flambeau.
Rien ne l'éveille.

MERCURE.

Ne nous y fions pas. Malgré ce calme apparent, tout est ici dans la défiance; et déjà nous aurions été surpris si je n'avais pas assoupi la Médisance et la Jalousie, à qui l'Hymen a confié cette île.

L'AMOUR.

Ah, mon cher Mercure! que je t'ai d'obligation! tes soins assurent ma vengeance.

Air : *Des Billets doux.*

L'Hymen a méprisé mes lois,
Je ne suis plus, comme autrefois,
Admis à ses mystères.
Oui, pour m'en venger à mon tour,
Je m'amuserai tout le jour
A chasser sur ses terres.

MERCURE.

L'occasion est favorable. Nous entrons dans la saison où, pour sortir de l'enfance, les bergères de ce hameau sont obligées d'offrir à l'Hymen les premières fleurs et les premiers fruits qui croissent dans leurs jardins, pour qu'il en dispose à son gré.

L'AMOUR.

Je sais qu'il attend ce tribut pour renouveler sa couronne, qui sans doute est bien fanée depuis qu'il a négligé mes secours.

Air : *Vénus nous traite en rivales.*

Chez lui, le jour de sa fête,
Je faisais tous les honneurs;
Ma main couronnait sa tête
Des plus agréables fleurs.
Nous vivions comme bons frères;
Même gîte pour tous deux;
Ses chaînes étaient légères,
J'en assortissais les nœuds.

MERCURE, sur la reprise de l'air précédent.

A faire mauvais ménage,
Vous avez perdu tous deux :
L'Amour en était plus sage,
Et l'Hymen bien plus heureux.

L'AMOUR.

Il a perdu plus que moi. Mais c'est trop nous amuser; l'aurore va paraître. Allons, Mercure, courons dérober les premières fleurs qu'elle fera éclore.

MERCURE.

Air : *Laire la, laire lanlaire.*

Qui veut trop faire ne fait rien.

L'AMOUR.

Tout dort ici. Par ton moyen,
Sans crainte nous pouvons tout faire.

MERCURE.

Laire la, laire lanlaire,
Laire la,
Ah! nenni-da.

Les bergères qui cultivent ces fleurs n'ont-elles

pas leurs mères, dont il faut surtout tromper la vigilance?

L'AMOUR.

Mais quel droit ont les mères sur ces fleurs?

MERCURE.

Quel droit? Une fille n'a rien ici qui ne soit à sa mère.

L'AMOUR.

Quelle tyrannie!

Air : *Des triolets.*

Cette loi-là n'est nulle part
Dans mon digeste de Cythère;
Dans les préceptes de mon art,
Cette loi-là n'est nulle part.
Chacun est libre à tout égard.
Mari, femme, fillette et mère,
Tous ont leur petit fait à part
Dans la coutume de Cythère.

MERCURE.

Oh! cette coutume n'a pas lieu dans un pays où l'Hymen a ses droits à conserver.

L'AMOUR.

Il faudra l'y établir, et je prétends accoutumer les jeunes bergères à en disposer à leur gré, sans consulter ni l'Hymen ni leurs mères.

MERCURE.

Pour y réussir, il faut user d'artifice. De mon côté, je n'épargnerai rien : éloquence, argent, j'emploierai tout. Toi, si tu veux m'en croire,

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Quitte ton arc et ton carquois;
D'un simple enfant prends l'apparence.
Pour faire triompher tes lois,
Il faut déguiser ta puissance.

L'AMOUR.

C'est bien dit : nous réussirons, ou j'y perdrai mes traits.

MERCURE.

Et moi, ma rhétorique.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

SYLVIE, bergère de vingt ans.
ROSETTE, jeune fille de douze ans.
LA MÈRE DE ROSETTE.
COLIN, valet, paysan.
L'AMOUR, enfant de huit à neuf ans.
L'HYMEN, homme fait.
UN BERGER bel esprit, Arlequin.
UN VIEILLARD, très richement habillé.
UN JEUNE BERGER aimable.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

La scène est devant la porte du jardin de Rosette.

LA ROSE,

OPÉRA COMIQUE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente, dans le fond, un jardin fermé d'une porte grillée; on voit à travers les grilles un rosier, au-dessus duquel paraît une belle rose épanouie. Deux figures, représentant la Jalousie et la Médisance, sont peintes à chaque côté de la porte du jardin, comme deux gardiennes qui veillent à la conservation de la rose.

SYLVIE, seule.

Air composé par Rameau.

Le jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille, hélas! dans ce charmant séjour?
Sont-ce les rayons de l'aurore,
Ou sont-ce les traits de l'Amour?
Ah! dans cette saison nouvelle,
Que le cœur est peu fait pour un triste repos!
Et que, sous ces rians coteaux,
Un berger souvent nous rappelle
Plus que le soin de nos troupeaux!

Le jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille, hélas! dans ce charmant séjour?

Sont-ce les rayons de l'aurore,
Ou sont-ce les traits de l'Amour?

(Il s'élève un ramage d'oiseaux, et l'on entend entre autres celui du rossignol.)

SCÈNE II.

SYLVIE, ROSETTE.

ROSETTE, se croyant seule.

Air : *Une jeune nonnette en s'éveillant.*

Que votre voix est tendre,
Petits oiseaux!
Que j'aime à vous entendre
Sous ces ormeaux!
Je ne sais quoi de fretillant,
En vous écoutant,
Me palpite là.
(se mettant la main sur le cœur.)
O gué, lonla, lanlère,
O gué lonla!

SYLVIE, d'un air dédaigneux.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Comme cela cause!
A l'âge qu'elle a,
Sentir quelque chose
Fretiller déjà!

(aigrement.)

Tenez.

ROSETTE.

Gnia pas d'mal à ça,
Gnia pas d'mal à ça.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Quoi donc ! levée avant l'aurore ?
Chère Sylvie, en bonne foi,
Je n'ai cru d'éveillés encore
Que les petits oiseaux et moi.

SYLVIE.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Rosette, si bien habillée,
Pour un jeune cœur sans souci,
Me paraît elle-même ici
De bonne heure éveillée.

Air : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Cela me convient bien à moi.

ROSETTE.

Pourquoi pas à Rosette ?

SYLVIE.

C'est que ce n'est pas son emploi
De mener sur l'herbette
Paître les moutons,
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

ROSETTE, d'un petit air fin, le doigt index sur le nez.

Hom !

Air : *Ramonez ci, ramonez là.*

Autre chose qui t'éveille
Te met la puce à l'oreille.
Ah ! tu soupires tout bas !
Contez-nous ci, contez-nous ça, la, la, la.
Et nous ne le redirons pas.

SYLVIE, dédaigneusement.

Air : *Belle brune.*

L'innocente !

L'innocente !
A votre âge il vous sied peu
D'être ici ma confidente.
L'innocente !
L'innocente !

ROSETTE.

Patience !
Patience !
Le monde n'aura plus lieu
De m'accuser d'innocence.
Patience !
Patience !

Air : *Une perruquière, derrière Saint-Merry.*

A treize ans, je pense,
N'être plus enfant :
Déjà je commence
D'avoir du tourlourirette,
D'avoir du lonladerirette,
(se touchant le front.)
Du raisonnement.

SYLVIE.

Air : *Hélas ! la pauvre fille, elle a le mal de tout.*

Hélas ! ma pauvre fille !
Va, tu n'as rien du tout.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Prends, petite mazette,
Prends soin de ce jardin.
Voilà ton amusette :
Tu jaseras demain.

ROSETTE.

Air : *Gardez vos moutons.*

Oh ! je suis lasse de garder

Toujours la maisonnette.
Il est temps de me hasarder.
J'irai bientôt seulette
Garder les moutons....

SYLVIE.

Le bel avorton
Pour porter la houlette!

Air : *Menuet d'Hésione.*

Il faut être une fille faite.

ROSETTE.

Suis-je donc moins faite que toi?

SYLVIE.

Et plus d'une fois, ma poulette,
Avoir vu le loup, comme moi.

ROSETTE, d'un air gai et déterminé.

Air : *Et frou, frou, frou, et glou, glou, glou.*

A toutes choses vraiment
Il est un commencement. } *bis.*
Et gué, gué, gué; et frou, frou, frou.
J'ai bon courage!
Je n'aurai pas peur du loup;
Je suis forte à mon âge.

SYLVIE.

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Petite téméraire!

ROSETTE.

Bon! le monde se plaît
Presque toujours à faire
Le loup plus gros qu'il n'est.

SYLVIE.

C'est un monstre effroyable!

ROSETTE.

Si ce n'est un loup gris,
Ce loup n'est pas si diable
Que tu le dis.

Laisse-le venir seulement, tu verras si je t'appelle à mon secours.

SYLVIE.

Et quand crois-tu entrer en ménage, et te faire des nôtres ?

ROSETTE.

Aujourd'hui.

SYLVIE.

Aujourd'hui ?

ROSETTE.

Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Air : *Je ne suis né ni roi, ni prince.*

Pour me donner, belle Sylvie,
Moutons, houlette et bergerie,
L'on n'attendait que le printemps ;
Et pas plus loin qu'hier encore,
L'on me promit la clef des champs
Dès qu'on verrait la rose éclore.

Air : *Lanturelu.*

Je suis matineuse,
Et j'ai ce matin
Été curieuse
De voir au jardin.
J'ai vu....

SYLVIE.

Quoi ? morveuse,
Quoi ?

ROSETTE.

Que le terme est échu.

SYLVIE.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

ROSETTE.

Air : *Dans le bel âge.*

RONDEAU.

J'ai vu la rose,
Qui tout nouvellement
Était éclose.
J'ai réveillé maman.
Venez ! voici le temps,
Ma mère, que j'attends.
Levez-vous, et pour cause.
Vite la clef des champs ;
J'ai vu la rose.

Et, comme on n'est encore qu'aux premiers jours du printemps, et que cette rose est un peu prématurée, elle ne m'en croit pas ; mais elle va la voir.

SYLVIE.

De l'humeur dont je te vois, Rosette, il faudra que ta mère se lève de bon matin, si elle ne veut pas trouver déjà la fleur moissonnée. Le désir d'être des nôtres te la fera troquer contre la houlette du premier pasteur qui s'offrira.

ROSETTE.

Oh ! pour cela, oui.

Air : *Adieu paniers.*

Contre les premières fleurettes
Je suis prête d'en faire un troc.

Si ma mère tarde un peu trop,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Va prévenir, ma chère,
Les bergers d'alentour,
De la jeune bergère
Qu'on installe en ce jour.
Dis, pour sa bienvenue,
Qu'au plus joli pasteur
Rosette est résolue
De donner cette fleur.

SYLVIE.

Air : *Du chaos.*

Eh! crois-moi, va, laisse faire
L'Amour, ce petit finet, et, et, et, et, et, et, et, et.
Sur la rose printanière
Il n'a que trop l'œil au guet, et, et, et, et, et, et, et, et.
Et, dans un moment, je gage
Qu'on va tout mettre au pillage
Dans ton joli joliet;
Qu'on va tout mettre au pillage
Dans ton joli jardinet.

Mais quand tu parles de choisir le plus joli berger, sais-tu ce que c'est qu'un joli homme? As-tu des yeux pour en juger?

Air : *Ah! vraiment je m'y connais bien.*

Tu devrais, pour un choix si rare,
T'en remettre à mon goût.

ROSETTE.

Tarare!
Je ne m'en remettrai qu'au mien;
Ah! vraiment, je m'y connais bien.

Voici ma mère qui vient voir la rose. Adieu; laisse-nous.

SYLVIE.

Adieu. Je vais dire à nos bergers les bonnes dispositions où je te vois en leur faveur.

SCÈNE III.

ROSETTE, SA MÈRE.

LA MÈRE.

Air : *Vivons pour ces fillettes.*

Je ne saurais croire cela.
Montrez-moi cette rose.

ROSETTE.

Oui-dà.
Regardez, maman; la voilà.

LA MÈRE.

Si tôt! quelle merveille!

ROSETTE.

Fraîche, belle et vermeille,
Déjà.
Fraîche, belle et vermeille.

LA MÈRE.

Air de l'Impromptu de la Folie : *Halte là.*

On ne m'en faisait point accroire.
Quoi! l'hiver à peine expiré!
Lorsque je le dirai,
On ne m'en pourra croire.

ROSETTE.

Oh bien! quand on la verra

L'on vous croira.
Voulez-vous qu'on la cueille ?
(Elle appelle.)
Colin !

LA MÈRE.

Non, non.

ROSETTE, courant avertir Colin.

Rien qu'une feuille.
(Elle appelle encore.)
Colin ! Colin !

LA MÈRE, la retenant.

Halte là !

Air : *Joconde.*

Colin ne doit pas toucher là ;
Non, ma fille ; au contraire,
De votre mieux conservez-la.
Je sors pour cette affaire.
Qu'en mon absence, à double tour
Cette porte soit close ;
Que personne, avant mon retour,
Ne touche à cette rose.

ROSETTE.

Et allez-vous bien loin ?

LA MÈRE.

Non ; je vais chercher l'Hymen et l'amener ici, pour la lui présenter sur le rosier même, afin qu'il en dispose en faveur du berger dont il aura fait choix pour l'unir à toi.

ROSETTE.

L'Hymen ? Et qui est ce personnage-là ? l'Hymen !

LA MÈRE.

Air : *J'en ris comme elle.*

Mon enfant, c'est le dieu qui fait
Le nœud du mariage.
Mais, pour peu qu'à la fleur on ait
Causé quelque dommage,
S'il y voit le moindre déchet,
Plus de ménage.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

Derrière une double grille
L'on vous enferme aussitôt.
Adieu. Songez-y, ma fille.

ROSETTE.

Mais revenez donc bientôt.

Air : *Ton humeur est, Catherène.*

Et du jour, à cette quête,
Ne passez pas la moitié ;
Car cette fleur n'est pas faite
Pour être long-temps sur pié.
On n'en voit point de la veille,
C'est leur sort infortuné.
Le matin fraîche et vermeille,
(Elle souffle.)
Le soir.... autant de fané.

LA MÈRE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Allez. Seulement ce matin,
Gardez bien le jardin, *bis.*
Vous me verrez avant le soir.

ROSETTE, faisant une révérence.

Je ferai mon devoir. *bis.*

LA MÈRE.

Rentrez, et faites-moi venir Colin.

SCÈNE IV.

LA MÈRE, seule.

Air : *Adieu la jupe et la cornette.*

Que d'inquiétudes secrètes !
Gare certains petits voleurs,
Qui jour et nuit guettent ces fleurs.
Qu'on doit craindre pour les fillettes
Ces.... ces.... ces jolis petits landerirettes,
Ces jolis petits picoreurs !

Air : *Laire la, laire lanlaire.*

Cette porte ne ferme pas ;
Et la folle jeunesse, hélas !
Est si mauvaise geolière....

(Elle change.)

Air : *La tampone.*

Quitte, quitte,
Pour aller vite
Chercher qui la gardera.

SCÈNE V.

L'AMOUR, LA MÈRE.

L'AMOUR, regardant la rose à travers la grille, et continuant l'air comme d'un air d'admiration.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
La belle fleur que voilà,
Ha ! ha ! ha ! ha !

LA MÈRE, l'apercevant.

Ne voilà-t-il pas déjà de mes fripons? Retirez-vous de là, petit drôle.

L'AMOUR.

Petit drôle! Cette bonne femme! ne diriez-vous pas qu'elle croit parler à quelque marmot?

LA MÈRE.

Voyez-vous encore ce petit résolu : et qu'êtes-vous donc?

L'AMOUR.

Allons, allons, ne badinez pas, madame : vous faites l'enfant; et cela ne vous sied point. Elle ne reconnaît pas l'Amour!

Air : *J'en ferai la folie, ma mie.*

Voilà vos prudes farouches,
Dont les charmes baissent,
Qui font les petites bouches,
Et me méconnaissent :
Parlons pourtant de bonne foi,
Nous avons jadis, vous et moi,
Fait bien de jolies
Folies,
Fait bien des folies.

Air : *Ma mère était bien obligeante.*

Ne faites pas tant la méchante.

LA MÈRE.

Parlez tout bas; j'ai près d'ici
Une jeune fille ignorante,
Qui peut-être, écoutant ceci,
Sachant que je fus obligeante,
Pourrait le devenir aussi.

L'AMOUR.

Eh! pourquoi non? j'ai droit sur elle : dès que la poule est à moi, le poussin m'appartient.

Air : *Boire à son tirelire.*

Ou le proverbe ment,
Bons chiens chassent de race;
Ou bien de sa maman
Elle suivra la trace.
En fait d'amour,
Chacun son tour;
Chacun son tirelirelire,
Chacun son tourelourelour,
Chacun son tour.

LA MÈRE, bas.

Je suis sur les épines de le voir ici. (haut.) Allons, allons, mon ami, c'est trop jaser : dénichez. Je vous défends l'approche de ma maison et de sa banlieue; partez.

L'AMOUR.

Oui-da : mais auparavant, je veux cueillir cette jolie rose-là, que je vois dans le jardin.

LA MÈRE, l'arrêtant.

Ne vous pressez pas tant. Que voulez-vous faire?

L'AMOUR.

J'en veux parer ma coiffure, et j'en prétends faire la plus belle rose de mon bonnet.

LA MÈRE.

Tout doucement, tout doucement; ce ne sera pas pour vous, ni pour votre bonnet.

L'AMOUR.

Et pour qui donc ?

LA MÈRE.

Pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Pour l'Hymen ?

LA MÈRE.

Oui, pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Vous riez.

LA MÈRE.

Je ne ris point.

L'AMOUR.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Fi donc ! fi donc ! j'apprête
A ce malgracieux,
Un ornement de tête
Qui lui conviendra mieux :
Ce n'est pas une rose
Qu'il faut à son bonnet,
Mais bien une autre chose,
Que votre époux connaît.

J'en fais mes affaires, allez.

LA MÈRE.

Mon époux ni moi ne connaissons rien à tout cela ; suffit que la rose est destinée à l'Hymen, et qu'il l'aura.

L'AMOUR.

Vous en parlez bien résolument. On dirait, à vous entendre, que le jardin est à vous. Il est à votre fille, ce me semble.

LA MÈRE.

Air : *Lerela.*

Hé bien, en est-il moins à moi ?
Une fille, à ce que je croi,
N'a rien qui ne soit à sa mère.

L'AMOUR.

Lerela, lerelanlaire,
Lerela,
Que nenni-da.

Air : *Du Triolet.*

Cette loi-là n'est nulle part
Dans le digeste de Cythère ;
Dans les préceptes de mon art,
Cela ne se lit nulle part :
Chacun est libre à cet égard ;
Mari, femme, fillette et mère,
Tous ont leur petit fait à part
Dans la coutume de Cythère.

LA MÈRE.

Air : *Zon, zon, zon.*

Je conteste ce point,
J'ai mes droits sur sa rose :
Sans moi je ne crains point
Que Rosette en dispose.

L'AMOUR, ironiquement.

Et non, non, non,
La pauvre fille n'ose,
Et zon, zon, zon,
Laissez faire au tendron.

LA MÈRE.

En un mot, vous ne l'aurez pas ; c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR, bas.

Il ne s'en faudra donc guère. (haut.) Je ne l'aurai pas? sûrement?

LA MÈRE.

Très sûrement.

L'AMOUR.

En jureriez-vous bien votre foi?

LA MÈRE.

J'en jure sur ma foi.

L'AMOUR.

Bon, bon! c'est peut-être sur votre foi conjugale; cela ne m'épouvante pas.

LA MÈRE.

Que ce soit sur ce qu'il vous plaira : sa mère lui a défendu d'y laisser toucher, c'est assez; on n'y touchera pas.

L'AMOUR, contrefaisant le honteux, et d'un air ironique.

Ah! sa mère lui a défendu.... Oh! c'est une autre affaire : vous avez raison; elle n'y laissera pas toucher : je me retire.

LA MÈRE.

Quand l'Hymen y sera, à la bonne heure; vous serez le bien venu.

L'AMOUR, du même ton.

J'aurai la bonté de l'attendre. Je suis si patient de mon naturel!

LA MÈRE.

Ne venez donc que demain, entendez-vous?

L'AMOUR.

Je vous obéirai ; ne craignez rien.

Air : *La jeune Isabelle.*

Jadis votre mère,
Pleine de soupçon,
Pour vous me vint faire
La même leçon.
L'Amour imbécille,
Craignit la maman:
Je fus fort docile,
Souvenez-vous-en.

(Il dit ces vers avec un ris malin, en la regardant sous le nez, et s'en va, en la menaçant de la tête.)

SCÈNE VI.

LA MÈRE, seule.

Ceci ne m'annonce rien de bon. Ah! la maudite peste dans un voisinage! Resterai-je à la maison, ou sortirai-je pour aller chercher l'Hymen ? Cela est bien embarrassant.

Air : *Comment faire ?*

Si je reste, tout dépérit;
La rose tombe et se flétrit :
Si peu de temps en fait l'affaire!
Et si je sors, autre malheur!
Qu'un voleur entre, adieu la fleur.
Comment faire ?

SCÈNE VII.

LA MÈRE, COLIN.

LA MÈRE.

Air : *Grimaudin.*

Je te laisse avec Rosette,
Mon pauvre Colin;
Avec la jeune fillette,
Garde ce matin,
Son joli landerirette,
Son joli jardin.

COLIN.

Oh, par sangué! laissez faire.

Air : *Des fraises.*

De vouloir entrer dedans
Le premier qui s'expose,
Aura bian trouvé ses gens.

LA MÈRE.

Surtout conserve et défends
La rose, la rose, la rose.

COLIN.

Tatigué, je sis trop bon ami d'un drôle qui la lorgne de près, pour la laisser prendre à d'autres.

LA MÈRE.

Et qui est-il ce drôle-là, s'il vous plaît?

COLIN.

C'est moi.

LA MÈRE.

Comment, coquin! c'est pour ton nez. Ah! je suis

bien aise de savoir cela. Je saurai du moins à qui m'en prendre. Hé bien, c'est toi qui m'en répondras.

Air : *Joconde.*

Veille, tourne, rode à l'entour,
Je la mets sur ton compte :
Songe, s'il faut qu'à mon retour
J'y trouve du mécompte,
Que, sans autre formalité,
Pour exemple authentique,
Je te fais pendre en qualité
De voleur domestique.

COLIN.

Air :

Eh quoi! si tout bonnement,
Et sans stratagème,
J'allais....

LA MÈRE.

Pendu sur-le-champ.

COLIN.

Et si queucun l'aime,
Et que ce queucun madré,
Pendant que je m'en tiendrai,
Venait la la la la la,
Venait la la la la la la....

LA MÈRE.

Pendu tout de même.

Que je la retrouve, en un mot, telle qu'elle est; sinon, que toi ou d'autres y aient touché, pendu, Colin, pendu. Adieu; fais-y bien réflexion.

SCÈNE VIII.

COLIN, seul.

MA foi, je n'y savais pas de meilleur secret pour en torcher le bec aux autres, que de la prendre moi-même. Comment diantre défendre l'entrée d'une clôture comme celle-là ? Je ne saurais être de tous les côtés.

Air : *Ton himeur est, Catherène.*

Je m'attends à queuque esclandre,
Ces murs seront tôt sautés :
Je ne peux, pour les défendre,
Être de tous les côtés.
Mille gens de toutes sortes
Viendront les escalader :
Une maison à deux portes
Est difficile à garder.

SCÈNE IX.

COLIN, ROSETTE.

ROSETTE entre en dansant.

Air : *Plan, plan, plan, place au régiment.*

COLIN, campos! courage, allons,
Ma mère a tourné les talons ;
Les chats décampés, les rats dansent :
D'aujourd'hui mes beaux jours commencent.
Ah! l'on compte que j'aurai donc
Les deux pieds dedans un chausson!

Je ne suis pas si sotte !
Et plan, plan, plan,
Place au régiment
De la Calotte.

COLIN, se grattant l'oreille.

Queu petite endévée! Pardi, pardi, je n'ai qu'à la laisser faire, je serai bientôt....

(Il fait le geste d'un homme qu'on étrangle.)

ROSETTE.

Oh çà, Colin, tout à l'heure, quand ma mère t'a appelé, tu me demandais cette rose.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Au berger le plus mignon
Je voulais en faire un don :
Mais on en dira
Tout ce qu'on voudra,
Je suis bonne personne ;
Puisque tu la veux, la voilà :
Cueille, je te la donne,
Prends-la :
Cueille, je te la donne.

COLIN.

Tatigué, je m'en donnerai bien de garde ; votre mère vient de me dire comme ça que....

ROSETTE.

Quoi ?

COLIN.

Qu'elle me ferait enfermer si l'Hymen ne retrouvait pas la rose telle qu'elle est.

ROSETTE.

Va, va, je ne crains rien : je viens de consulter des bergères plus fines que moi.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas,
Une fille ne manque pas
De roses artificielles,
Où les plus fins seraient dupés.
Les yeux de l'Hymen, disent-elles,
Tous les jours même y sont trompés.

COLIN.

Serviteur; je ne m'y fie pas.

ROSETTE.

Par ma fi, accommode-toi : je te donnais la préférence sur une troupe d'assiégeans qui nous environnent, et qui ne s'en feront pas tant prier.

COLIN, effrayé.

Des assiégeans !

ROSETTE.

Oui.

Air :

Et zing, zing, zing,
On sonne à l'assaut,
Flon, flon, flon,
Liralironfa, gué, gué, gué,
Le joli rosier va danser.

COLIN.

Et quelles troupes sont-ce? comment sont-elles faites? comment sont-elles mises?

ROSETTE.

Le plus joliment du monde.

COLIN.

Mais encore, l'habit d'ordonnance?

ROSETTE.

L'uniforme est noir.

COLIN.

Ahi, ahi, ahi! Je me doute de ce que c'est.

ROSETTE.

Un habit court, un petit hausse-col de linon bien transparent.

COLIN.

Cela veut dire un petit collet; justement. V'là les abbés : je suis pendu.

ROSETTE.

J'ai pris d'abord ces messieurs-là pour un détachement du régiment de la Calotte, parce qu'ils en avaient tous une fort jolie sur la tête. Mais quand j'ai crié, qui vive? ils m'ont répondu, grenadiers de Cythère! Je t'avoue, cela m'a fait peur.

COLIN.

Vraiment, vous avez raison, Rosette.

Air : *C'est un moineau.*

Sous un menton,
Ce morceau mignon,
Fait de toile de linon,
De Cupidon
Est l'étendard et le guidon.
Lorsque le petit fripon
Veut vaincre du premier bond,

Pour oriflamme il arbore, dit-on,
Sous son menton,
Le morceau mignon,
Fait de toile de linon.
De Cupidon
C'est l'étendard et le guidon.
Je cours leur défendre l'entrée.

ROSETTE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.*

Arrête....

COLIN.

Ah! tout serait perdu!

ROSETTE.

Si je veux bien être grondée!

COLIN.

Je ne veux pas être pendu.

(Il s'en va.)

SCÈNE X.

ROSETTE, seule.

Air : *Il s'y passe un combat, titata.*

Voulez-vous faire ici,
Mon ami,
Le gardien sévère?
Ah! vous le prenez donc
Sur ce ton?
Vous n'y gagnerez guère.

Air : *La petite Manon.*

J'aurai bien le dessus :
Ma mère et son argus

N'y feront que de l'eau toute claire.
Je veux faire un don
De la rose et du bouton;
Je me peux, je me veux satisfaire :
Et plus on me défend
De faire ce présent,
Plus je me sens d'humeur à le faire.

Ma cousine Sylvie doit avoir averti les bergers du présent que je destine au plus joli d'entre eux : qu'ils viennent.... En voici un justement. Voyons d'abord si Colin est bien occupé de son côté; et revenons vite ici lui tailler des croupières.

SCÈNE XI.

L'AMOUR, UN BERGER BEL ESPRIT.

L'AMOUR.

COURAGE, mon ami! il y fait bon.

Air : *Dondaine, dondaine.*

Nous arrivons heureusement; *bis.*
C'est moi qui vous en fais serment,
La rose,
La rose
Ne tient dans ce moment
Pas à grand' chose.

LE BEL ESPRIT.

Que je sache à quoi vous voyez cela.

L'AMOUR.

Il y a deux raisons pour n'en pas douter.

Air : *Le démon malicieux et fin.*

Une mère défend d'y toucher :
Un argus prend soin d'en empêcher.
De tout temps un soin si ridicule,
Dans mes projets loin de rien déranger,
Fit plus vite avancer ma pendule,
Et mit l'aiguille à l'heure du berger.

Profite bien du temps, tu as de l'esprit, tu en fais profession : tu fais des vers ; c'est mon langage ; séduis, presse, persuade. Mais dépêche-toi, si tu veux ; car je t'enverrai des concurrens tout à l'heure. L'Hymen approche, et je n'en veux pas avoir le démenti. Adieu.

LE BEL ESPRIT.

Laissez-moi faire ; la chose est en bonnes mains.

SCÈNE XII.

ROSETTE, LE BEL ESPRIT.

ROSETTE, à part.

Tout va le mieux du monde. Colin a de l'ouvrage pour du temps : j'aurai le loisir de faire un choix à mon aise. (haut.) Que souhaitez-vous, beau berger ?

LE BEL ESPRIT, d'un ton plein d'emphase.

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide
La nef ambitieuse aborder la Colchide ;
Tel, et plus empressé, je viens pour conquérir
L'ouvrage merveilleux de Flore et de Zéphyr.

ROSETTE.

Je n'entends ni le grec ni le latin. Tenez, je suis de ces filles qui veulent qu'on leur parle français. N'est-ce pas à ma rose que vous en voulez?

LE BEL ESPRIT.

Air : *Lonlanla derirette.*

C'est cela même que j'entends :
Je la demande et j'y prétends,
Lonlanla derirette,
En qualité de bel esprit,
Lonlanla deriri.

ROSETTE.

Vous êtes un bel esprit! Et quelle bête est cela qu'un bel esprit?

LE BEL ESPRIT.

Diable! un bel esprit n'est pas une bête. Malepeste! c'est la plus rare espèce d'homme qu'il y ait. J'ai lu même, dans les relations d'un voyage en occident, qu'il y a un royaume là, des plus peuplés, où l'on n'en comptait que quarante.

ROSETTE.

Que quarante beaux esprits dans un royaume?

LE BEL ESPRIT.

Non; et si encore il y avait dans l'*errata* du livre : quarante, *lisez* quatre.

ROSETTE.

Mais, dites-moi donc, qu'ont de si rare ces beaux esprits?

LE BEL ESPRIT.

Eh! mais, ce sont des gens, si vous voulez, qui pensent comme tout le monde pense; mais qui parlent, en récompense, comme on ne parle point.

ROSETTE.

Si bien donc, monsieur le bel esprit, que vous voulez avoir la rose. Composons; voyons, que me donnerez-vous pour cela ?

LE BEL ESPRIT.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Mainte précieuse fleur,
De bien plus grande valeur,
Qu'on admirera,
Qu'on vous envîra.

ROSETTE.

Cette offre est magnifique.
Et quelles sont donc ces fleurs-là ?

LE BEL ESPRIT.

Des fleurs de rhétorique,
Lanla,
Des fleurs de rhétorique.

ROSETTE.

Je ne connais point ces fleurs-là.

LE BEL ESPRIT, d'un air transporté.

Ah, ma divine princesse ! elles forment le bouquet le plus galant qu'on puisse offrir à vos charmes. Bouquet éternel qui les éternisera, qui vous éternisera, qui m'éternisera, qui nous éternisera tous deux, en s'éternisant aussi.

ROSETTE.

Quoi ! je serai éternellement jeune et jolie comme je le suis à cette heure ?

LE BEL ESPRIT.

Oui, vous dis-je ; je prétends immortaliser vos charmes avec ce bouquet-là. Je prétends que votre figure, telle qu'elle est, fasse mourir de jalousie les beautés qui naîtront dans mille ans d'ici.

ROSETTE.

Ah ! donnez-le-moi donc vite.

LE BEL ESPRIT, tirant un papier de sa poche.

Le voilà.

ROSETTE lit.

« Chanson.... » Ce n'est qu'une chanson !

LE BEL ESPRIT.

Air : *Robin turelurelure.*

Cette immortelle chanson
Est la fatale voiture
Qui charira votre nom,
Turelure !
Jusqu'à la race future.

ROSETTE.

Robin turelurelure !

Et si la voiture allait s'embourber ?

LE BEL ESPRIT.

Oh que non ! elle est attelée d'un Pégase trop léger et trop vigoureux, pour ne pas rouler gaîment jusqu'à la postérité la plus reculée? Écoutez ; voici ce qu'on chantera de vous d'ici à mille ans.

(Il chante avec un air fade et minaudier.)

Air : *Marotte n'est pas si sotte.*

Musette,
Chantez Rosette !
Chantez les grâces qu'elle a !
Sa joue à fossette,
Sa gorge grassette,
Son beau ceci, son beau cela.
Musette,
Chantez Rosette,
Chantez les grâces qu'elle a.

ROSETTE répète.

Sa joue à fossette,
Sa gorge grassette,
Son beau ceci, son beau cela....

Oui-da; je trouve cela bien joli.

LE BEL ESPRIT.

C'est quand nous aurons cueilli la rose qu'il fera beau nous entendre !

Air : *Du mirliton.*

Je veux que depuis la Seine
Jusques au Mississipi,
L'on chante à perte d'haleine
Nos flons flons, nos biribis,
Et nos mirlitons, mirlitons, mirlitaine,
Et nos mirlitons dondon.

ROSETTE.

Oui, je sens que cela me fera plaisir qu'on parle de moi dans tout le monde, et dans tous les temps; mais, encore un coup, si malheureusement vos vers n'allaient pas durer plus long-temps que ma rose, adieu le nom de Rosette.

LE BEL ESPRIT.

Ne craignez pas cela, vous dis-je : jamais un nom ne ratte avec moi l'immortalité. J'en abandonne un pour vous, mille fois moins beau que le vôtre, et qui pourtant s'immortalise tous les jours dans votre bouche et dans celle de tout le monde.

ROSETTE.

Quel est donc ce nom-là ?

LE BEL ESPRIT.

Marguerite, une petite souillon que j'honorais de ma divine amitié.

ROSETTE.

Ah, ah ! c'est sur elle que vous avez fait la chanson :

(Elle chante.)

D'une main je tiens mon pot,
Et de l'autre Margot.

Et ce petit branle que nous dansions encore hier :

Air : *Olire, olire, ola.*

L'avez-vous vu passer *bis.*
Marguerite m'amie,
Olire, olire,
Marguerite, m'amie,
Olire, ola ?

LE BEL ESPRIT.

Voilà Marguerite immortalisée, comme vous voyez.

ROSETTE.

Et que vous avait-elle donné pour cela ? une rose ?

LE BEL ESPRIT.

Non; une botte de navets, si célébrée par ce fameux couplet :

Air :

Que faites-vous, Marguerite ?
Ratissez-vous des navets ?

J'achevai le couplet quand je les eus mangés. Tant d'autres noms fameux, dont ma noble muse a décoré le temple de mémoire. Par exemple, *monsieur de la Palisse, qui serait encore en vie, s'il n'était pas mort. Mon ami Dupont, qui me venait voir dans mon lit malade. Pierre Bagnolet, qui couchait sur le cul du four, de peur d'avoir froid.* Que sais-je ! jusqu'à *la vache à Panier,* dont on parlera à jamais, en disant *qu'il n'en faut plus parler.*

Air : *Nanon dormait.*

Rosette enfin,
Dans mes vers et ma prose,
Vivra sans fin.

ROSETTE.

Sur vous je m'en repose.

LE BEL ESPRIT.

Ah ! je vous en réponds !

ROSETTE.

Allons, allons,
Allons cueillir la rose, allons.

LE BEL ESPRIT.

Air : *Vous y perdez vos pas, Nicolas.*

Le plaisir me transporte.
Que cet *allons* m'est doux !
Vite, ouvrez-moi la porte,
La belle, dépêchons-nous.

SCÈNE XIII.

UN VIEILLARD, LE BEL ESPRIT, ROSETTE.

LE VIEILLARD, sur le ton du dernier vers.

La, la, mon ami, tout doux,
Vous y perdez vos pas,
Nicolas;
Sont tous pas perdus pour vous.
(à Rosette.)

Air : *Ton joli, belle meunière.*

Laisseriez-vous cueillir la rose
Par ce magot?
Souffrez qu'à ce choix je m'oppose.

LE BEL ESPRIT.

Le plaisant sot
Pour m'oser barrer le chemin!
Retire-toi, vieux roquentin.

LE VIEILLARD.

Je te l'escamoterai.

LE BEL ESPRIT.

Toi?

LE VIEILLARD.

Moi-même.

LE BEL ESPRIT.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Il est vieux et radoteur.
Le bel escamoteur!
Je combats avec l'avantage
Du beau discours et du bel âge;

Par-dessus toi, dans ce conflit,
J'ai le corps et l'esprit.

LE VIEILLARD.

Air : *Vous en venez.*

La belle enfant, je le confesse,
Je n'ai ni grâce ni jeunesse,
Mais aussi j'offre à tes beautés....

LE BEL ESPRIT, le repoussant.

Vous radotez, vous radotez.
Quand on vous dit que vous radotez,
Que vous radotez.

LE VIEILLARD.

Oh, patience!

(Il continue où on l'avait interrompu.)

Mais aussi j'offre à tes beautés....

ROSETTE.

Air : *Tarare, ponpon.*

Bon homme, il a raison.

LE VIEILLARD.

Comme l'on me rembarre!

ROSETTE.

De quelle utilité pourrait m'être un barbon?

LE VIEILLARD.

Tout défaut se répare.

ROSETTE.

Oh! pour celui-là, non.

LE VIEILLARD.

Écoute-moi.

ROSETTE.

Tarare,
Ponpon.

Je veux donner cette rose à quelqu'un qui m'en sache long-temps gré.... à quelque berger qui la paye par de longs services, et vous mourrez demain. Fi donc ! vous êtes si vieux que vous n'en pouvez plus ; les mains vous tremblent. Dites la vérité, auriez-vous seulement la force de la cueillir ?

LE VIEILLARD.

Ne t'embarrasse pas, mignonne, ce seront mes affaires.

LE BEL ESPRIT.

Air : *Du cahin, caha.*

L'on vous tient quitte
De cette affaire-là.
Croyez-moi, vieux papa,
Votre petit dada,
Pour aller jusque-là,
Ne court pas assez vite.

LE VIEILLARD.

Le vôtre court de çà, de là,
Jamais ne repose;
Ne fait point de pause :
Il outre la dose.
Mais en toute chose
Le sage va cahin, caha.
Le sage va cahin, caha.

LE BEL ESPRIT.

Le sage ira comme il voudra;
L'amour veut des ailes.
Je connais les belles,
De vives femelles;
Et ma foi, près d'elles,

Fi de qui va cahin, caha !
Fi de qui va cahin, caha !

ROSETTE, le repoussant.

Fi de qui va cahin, caha !

LE VIEILLARD, feignant de s'en aller, et montrant une pomme d'or.

Hé bien, je m'en vais donc. J'aurais cru pourtant qu'un millier de pommes d'or comme celle-là, valait bien la rose que je demande.

ROSETTE, courant après.

Ah! la jolie pomme! Montrez-moi, s'il vous plaît, que nous la voyions.

LE VIEILLARD.

Volontiers, ma fille; tiens, regarde-la bien.

ROSETTE.

Où trouve-t-on des pommiers qui portent des pommes comme cela?

LE VIEILLARD.

Dans une grande forêt qui m'appartient, et qui est toute pleine d'arbres de la même espèce; le tronc, les rameaux, les feuilles et le fruit, tout est d'or.

ROSETTE.

Tout est d'or! Ah! la belle forêt!

LE VIEILLARD, reprenant sa pomme.

Adieu. J'y vais faire un tour de promenade, et m'y consoler du refus que je viens d'essuyer.

ROSETTE, pleurant.

Hom! vous êtes bien méchant de m'ôter cette pomme-là, puisque vous en avez tant d'autres.

LE BEL ESPRIT, à part.

Ahi! ahi! ahi!

Le temps se barbouille, bouille, bouille,
Le temps se barbouillera.

LE VIEILLARD.

Air : *Prête-moi ton panier.*

Il est une manière
De te faire donner
La forêt tout entière :
Tu n'as qu'à me mener
Auprès de ton, jeunette bergère,
Auprès de ton rosier.

ROSETTE.

Tenez, monsieur le bel esprit, voilà votre chanson.

LE BEL ESPRIT.

Air : *Des fêtes grecques et romaines.*

Comment donc, petite volage!
Est-ce ainsi, petit cœur de papillon?

ROSETTE.

Oh! petite volage. Petite tant qu'il vous plaira.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Je fais la chose en conscience.
Prenons une juste balance,
Et vous verrez, si nous pesons
Ensemble son offre et la vôtre,
De son or ou de vos chansons,
Qui des deux emportera l'autre.

LE BEL ESPRIT.

La petite masque! Va, tu n'as qu'à t'attendre à la gloire que ma muse te préparait.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Crains-en mille sobriquets :
N'en attends plus de bouquets.
Tu m'ôtes le tien.
N'espère plus rien
De ma docte fabrique.

ROSETTE, lui montrant la pomme d'or.

De semblables fruits valent bien
Des fleurs de rhétorique,
Lon la,
Des fleurs de rhétorique.

LE BEL ESPRIT s'écrie, et dit d'un ton menaçant :

Auri sacra fames.

Eh! oui, oui, nous t'immortaliserons; mais ce sera de la bonne manière.

Air : *Marotte la femme à tretin tretous.*

Ma muse te promet *bis.*
De mettre côte à côte
Rosette, Madelon Friquet,
Et l'illustre Marotte;
Femelles à tretins,
Femelles à tretous,
A tretins, treti, tretous.

(Il s'en va d'un air gai.)

Air : *La tampone.*

La tampone
M'abandonne
Pour quelques pommes;
Retournons à nos navets,
Et, et, et, et, et, et;
Retournons à nos navets,
Et, et, et.

SCÈNE XIV.

LE VIEILLARD, ROSETTE.

ROSETTE.

Hélas! je suis perdue; il va me chansonner, et je vais être vilipendée partout.

LE VIEILLARD.

Ne crains rien, la belle enfant, ne crains rien. Pour un demi-quarteron de pommes je vais lui faire faire des vers à ta louange, à la mienne même; à celle du diable, si je veux.

Air : *Le gourdin.*

Songe seulement au berger
Qui de son riche verger
Te donne l'investiture;
Allons, de cette clôture
Faisons vite l'ouverture,
Lure, lure, lure, lure, lure.
Entrons dans le petit jardin,
Guerelindindin, etc.

Allons donc, mon aimable Rosette; allons, que t'amuses-tu là à regarder?

ROSETTE.

Ah! je vois le plus joli berger du monde qui accourt de ce côté-ci!

SCÈNE XV.

ROSETTE, UN JEUNE BERGER, LE VIEILLARD.

LE JEUNE BERGER.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

La belle fille, on publie
Qu'une rose de primeur
Chez vous est épanouie.
J'aime cette belle fleur
A la folie;
Serait-elle, par malheur,
Déjà cueillie?

ROSETTE, tendrement.

Fin de l'air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

Non, non! mais je l'offrais à ce barbon,
Par qui je suis enrichie.

LE JEUNE BERGER.

Non, non! c'est à moi, non pas au barbon,
Qu'en est réservé le don.

Air : *Le fameux Diogène.*

Je cueille ici les roses
Dès qu'elles sont écloses;
C'est un emploi que j'ai.

LE VIEILLARD.

Passez, passez, jeune homme :
Regardez cette pomme;
Voilà votre congé.

Air : *Que devant lui tout s'abaisse et tout tremble* (de l'opéra d'Atis).

Que devant l'or tout s'abaisse et tout tremble!
Tout est soumis, tout cède à ce métal :

Un homme eût-il tous les défauts ensemble,
Fût-il tortu, vieux, difforme et brutal,
Dès qu'il est riche,
Il vous déniche
Et vous supplante aussitôt son rival.

LE JEUNE BERGER, tendrement.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles?*

O toi! qui de bagatelles
Contente, et par-delà,
Deux cœurs tendres et fidèles,
Amour, que me dit-on là?
Est-ce ainsi qu'on prend les belles?
O gué, lonla,
O gué, lonla?

LE VIEILLARD.

Oui, c'est ainsi qu'on prend les belles.

Air : *Voilà comme ça se fit.*

Voilà comme ça se fait, *bis.*
Mon beau petit muguet.
Auprès d'un bel objet
Aussitôt l'on met
La main dans le gousset.
Ce geste lui plaît :
On s'explique net,
Et voilà comme ça se fait.

Oui, beau mignon; il n'y a rien de si méchant ni de si laid qu'un singe; rien de si doux ni de si beau que l'Amour. Hé bien, il est tel singe d'or plus adoré des belles que l'Amour tout nu.

LE JEUNE BERGER.

Eh! qu'est-ce qu'un homme d'un âge aussi sérieux que le vôtre voudrait faire de cette rose?

ROSETTE, au berger.

Et vous, qu'en feriez-vous donc plus que lui?

LE JEUNE BERGER.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Moi, j'en ornerais ma houlette,
Ou mon joli hautbois;
Mais, pour un vieillard aux abois,
Ce n'est qu'une vaine amusette.
Moi, j'en ornerais ma houlette,
Rosette.

LE VIEILLARD.

C'est pour une autre fois.

ROSETTE, au berger.

Mais aussi vous voyez les belles pommes d'or qu'il me donne en échange. Que pourriez-vous donner de mieux, vous?

LE JEUNE BERGER.

Air :

Rien de cette espèce,
Ni de leur valeur;
Pour toute richesse,
Hélas! je n'ai qu'un talalareritatou,
Je n'ai qu'un tendre cœur.
(tendrement.)

Air : *Ce sont les amours qui font les beaux jours.*

Mais de la tendresse
Vaut bien un trésor.

Qu'est-ce que de l'or?
Est-ce la richesse?
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

ROSETTE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Qu'il a de douceur dans le chant!
Que tout ce qu'il dit est touchant!
J'en suis toute.... Bon homme.

LE VIEILLARD.

Hé bien?

ROSETTE.

Reprenez votre pomme,
Vous m'entendez bien.

LE VIEILLARD.

Quoi! pour une quarantaine d'années de moins?

ROSETTE.

Air : *Chantez, petit Colin.*

J'aime mieux, franchement,
Sous la verte feuillée
Folâtrer un moment
Avec un berger si charmant,
Qu'avec vous égarée
Dans la forêt dorée,
Auprès d'un hibou,
D'un vieux marabou,
Bâiller tout mon saou.

LE VIEILLARD.

Air : *Marotte fait bien la fière.*

Rosette fait bien la fière
Pour une rose qu'elle a.

On n'en manque guère
Quand on fait litière
D'un métal comme celui-là.
(montrant la pomme d'or en s'en allant.)
Rosette fait bien la fière
Pour une rose qu'elle a.

SCÈNE XVI.

ROSETTE, LE BERGER.

ROSETTE.

La belle affaire que je faisais, si vous ne fussiez pas venu !

(tendrement.)

Air : *Goûtons bien des plaisirs, bergère.*

Mais du moins êtes-vous sincère ?
Berger, m'aimerez-vous toujours ?

LE BERGER, tendrement.

Rien, ma belle bergère,
De nos tendres amours,
Si vous n'êtes légère,
N'interrompra le cours.

ROSETTE.

Air : *Menuet de M. Grandval.*

Que monsieur le cueilleur de roses
Renonce donc à son métier,
Et me jure, avant toutes choses,
De n'en cueillir qu'à mon rosier.

LE BERGER.

Même air.

Très volontiers ; mais que Rosette
Me jure aussi de bonne foi,

Et de son côté me promette
De n'en laisser cueillir qu'à moi.

ROSETTE.

Air : *Crédit est mort.*

Je vous en donne ma parole.

LE BERGER.

Je vous donne la mienne aussi ;
Elle ne sera point frivole.

SCÈNE XVII.

L'AMOUR, LE BERGER, ROSETTE.

L'AMOUR, leur mettant les mains l'une dans l'autre.

Ziste et zeste, fiez-vous-y,
Landeriri,
A ce que vous vous jurez ici.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ziste et zeste, fions-nous-y,
Landeriri,
A ce que nous nous jurons ici.

L'AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Oh çà, finissez votre affaire.
Voici l'Hymen et votre mère.

ROSETTE, ouvrant la porte du jardin.

Venez, berger; il a raison.
Terminons vite l'aventure.

SCÈNE XVIII.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MÈRE, LE BERGER, ROSETTE.

LA MÈRE, à Rosette, en lui ôtant la clef des mains, et continuant l'air.

Ah, ah ! je vous y surprends donc
Avec la clef dans la serrure !

L'HYMEN.

Air : *Un petit moment plus tard.*

Je reconnais à cet écart
Le dieu de Cythère.

L'AMOUR.

Je suis un petit égrillard;
Hé bien, mon compère,
La rose, un moment plus tard,
Pour le dieu de l'Hyménée,
Un petit moment plus tard,
Était.... était flambée !

(à la mère.)

Il faut faire une terrible diligence pour me prévenir, notre bonne maman; qu'en dites-vous?

SCÈNE XIX.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MÈRE, LE BERGER, ROSETTE, COLIN.

COLIN, accourant tout essoufflé, et s'adressant à la mère.

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Maîtresse, faites retraite,
Les voici tretous.
Je suis las de faire tête;
Gare la rose, Rosette,
Et vous itou,
Et vous itou!

LA MÈRE, à l'Hymen.

Air : *Dans notre village.*

Songeons à la rose.
Et vite, de peur
De quelque malheur,
Qu'à son gré l'Hymen en dispose.

L'HYMEN.

Hé bien, à mon gré
J'en disposerai.

L'AMOUR.

Air : *Camarade, prends bien garde.*

Camarade,
Prends bien garde
De faire ici le seigneur.
En faveur de ce jeune homme,
Qu'ici mon suffrage nomme,
Dispose de cette fleur.

Sinon je crie tout à l'heure : A moi, grenadiers!
Au lieu que si vous m'obéissez je les fais retirer.

L'HYMEN, à l'Amour.

Air : *Lamirtamplin lantirelarigot.*

Je veux bien vous obliger.
(à Rosette.)
Bergère charmante,
Permettez-moi d'adjuger
La rose à ce gentil joli berger.

ROSETTE, faisant une profonde révérence.

J'en suis bien contente!

LE BERGER, présentant sa houlette à Rosette.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Et vous, adorable Rosette,
De ma main, pour un bien si doux,
Daignez recevoir la houlette.

L'HYMEN.

Bergers, bergères, venez tous,
Au son de la tendre musette,
Venez l'installer parmi vous.

SCÈNE XX.

Le théâtre change, et représente une grande allée d'arbres d'une extrême hauteur, lesquels, mêlant leurs branches les unes avec les autres, forment une voûte de verdure, où plusieurs pasteurs jouent de différens instrumens, célébrant la réception de Rosette.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, ET TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

(Après une musette et quelques danses légères et galantes, la troupe se met en rond et danse le branle suivant.)

BRANLE.

UNE BERGÈRE.

AUJOURD'HUI l'on donne à Rosette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
La pannetière et la houlette :
Bergers, enflez vos chalumeaux,
Pendant que l'Amour sur l'herbette
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir nos troupeaux.

UN BERGER.

Elle ira maintenant seulette,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Cueillir dans nos bois la noisette,
Et dormir aux bords des ruisseaux ;
Pendant que l'Amour sur l'herbette
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ses troupeaux.

UNE BERGÈRE.

Bergers, point d'ardeur indiscrète,
Et gué, gué, gué, bon, bon, derirette,
Laissez reposer la poulette,
Sans l'éveiller mal à propos,
Pendant que l'Amour sur l'herbette
Fera bon, bon, bon, bon, derirette,
Fera bon, bondir ses troupeaux.

ROSETTE.

Non, non, bergères, je suis faite
Pour rire et faire la follette,
Bon, bon, bon, bon, bon, derirette;
Resterais-je seule en repos?
Pendant que l'Amour sur l'herbette
Ferait bon, bon, bon, bon, derirette,
Ferait bon, bondir mes troupeaux.

(La danse galante reprend pour un moment, et est suivie des vaudevilles suivans.)

VAUDEVILLE.

UNE BERGÈRE, s'adressant à Rosette.

Bergère, ce n'est pas tout
De savoir crier au loup
Quand on se met en ménage.
D'autres y font le dégât.
Sachez bien crier au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Et ne laissez pas aller le chat au fromage.

Des bergers les jeux badins
Favorisent les desseins.
Du chat qui vous endommage
L'on prévient donc l'attentat,
En criant sans cesse au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Malheur à qui laisse aller le chat au fromage!

Le chat prit un jour son temps,
Que d'un berger de vingt ans
J'écoutais le doux langage:
Sur l'animal scélérat
Je criai bien vite au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Sans quoi je laissais aller le chat au fromage.

Une musette joûra,
Sa douceur endormira
Rosette au fond d'un bocage.
On s'expose, en cet état,
A crier bien tard au chat;
Au chat, au chat, au chat!
Voilà comme on laisse aller le chat au fromage.

UN BERGER.

Certain tendron délicat,
Ennemi de tout débat
Dont on rit dans le village,
De peur de faire un éclat,
A crié si bas au chat,
Au chat, au chat, au chat!
Que le chat n'a pas laissé d'aller au fromage.

VAUDEVILLE.

Climène, avant son mariage,
Masquait les défauts de son cœur;
On vantait dans le voisinage
Sa complaisance et sa douceur:
Mais cette gent chérubine
Vient de s'unir à Damon:
Et c'est le diable à la maison:
La rose est changée en épine.

Quoique sur le retour de l'âge,
Philis s'étonnait l'autre jour
Qu'on ne lui rendît plus hommage,
Et s'en plaignait au dieu d'amour.
Il prit d'une main badine
Un miroir au même instant:
Voyez, dit-il en s'envolant,
La rose est changée en épine.

Hier, à certaine fillette,
Que par hasard il rencontra,
Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerais à sa mine
Qu'à présent il s'en repent:
En pareil cas on voit souvent
La rose changée en épine.

Jouissez, aimable jeunesse;
Le temps perdu l'est pour toujours :
N'attendez pas dans la vieillesse
A faire usage de vos jours.
Si vous suivez ma doctrine,
Cueillez des fleurs au printemps :
L'hiver règne-t-il dans nos champs,
La rose est changée en épine.

Au sein de la persévérance,
Tous les amans du bon vieux temps
Se soutenaient par l'espérance,
Et filaient d'ennuyeux momens.
Fi de ces vieilles routines
Que l'on suivait autrefois!
L'amant, sous de plus douces lois,
Cueille la rose sans épines.

Quand l'Hymen cueillait une rose,
Jadis il s'y piquait les doigts;
Aujourd'hui c'est tout autre chose,
Il n'est plus d'obstacle à ses droits.
Avec ses flèches badines
L'Amour épluche un rosier;
L'Amour fait si bien son métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

Lise, au sortir de sa toilette,
Enchante les regards surpris;

Le soir, quand la belle en cornette
Quitte ses roses et ses lis,
N'entrez point à la sourdine,
Vous que charmait sa beauté :
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La rose est changée en épine.

FIN DE LA ROSE.

POÉSIES DIVERSES.

TAYLOR INST. OXFORD

ÉPÎTRES.

A MADAME DE VILLEREY,

EN LUI ENVOYANT MES STANCES *SUR LES MISÈRES DE L'AMOUR.*

Belle moitié d'un sage époux,
Bien digne du bonheur extrême
D'être uni pour jamais à vous,
Puisqu'il vous estime et vous aime,
Au point de se vanter à tous
Que son esclavage est plus doux
Que ne l'est la liberté même :
Il a fallu vous contenter,
Et vous envoyer la satire
Que j'ai promis de vous écrire,
Et que je n'osai réciter.
La honte est bonne à quelque chose :
Vous avez blâmé mes refus ;
Lisez, vous en verrez la cause,
Et vous ne les blâmerez plus.
Ma muse injuste et criminelle
Y blasphémait contre l'Amour :
Hélas ! je me souviens du jour
Qu'outragé par une infidèle,

Plein de rage et de désespoir,
D'une voix hardie et rebelle,
Contre l'Amour et son pouvoir,
J'osai publier ce libelle!
Ce jour, dans l'ouvrage malin,
Mon dépit trouva quelques charmes:
A peine étais-je au lendemain,
Que je l'effaçai de mes larmes!
J'y soutenais que les dégoûts
Suivent une entière victoire:
Maxime que, dans mon courroux,
Je cherchais à me faire accroire.
En vain je m'en étais flatté;
Ce dépit passa comme un songe,
Le mal en fut plus irrité,
Et je fus puni du mensonge,
En avouant la vérité.
Mais de quoi, charmante Uranie,
M'avisai-je de discourir?
Et par quelle étrange manie,
Mon faible et malheureux génie
A-t-il été si loin courir?
Pardonnez-moi cette faiblesse!
Tout farouche que l'on me voit,
J'ai plus aimé que l'on ne croit;
J'aime encore, je le confesse:
Qui sut aimer, aime sans cesse.
L'âme rentre de toutes parts
Dans le pays de la tendresse,

Et c'est le pays des écarts.
Revenons donc à ma promesse,
Et disons la raison qui fit
Que de ma scandaleuse pièce,
Malgré vous tous, j'eus la sagesse
De n'oser faire le récit.
J'y soutiens, comme je l'ai dit,
Que dès qu'une ardeur amoureuse
Parvient à devenir heureuse,
On la voit bientôt s'amortir.
Eh! quel succès pouvais-je attendre,
Quand votre époux fidèle et tendre
Était là pour me démentir?

A M. LE MARQUIS DE L***,

QUI S'AIMAIT MIEUX AVEC MOI QU'AVEC M. DE VOLTAIRE; PENDANT QU'AU CONTRAIRE LA MARQUISE AIMAIT MIEUX M. DE VOLTAIRE QUE MOI.

Marquis, vivant en marquis,
Et non de ceux-là sans nombre,
Qu'on ne voit marchér, suivis
Que de leur malheureuse ombre:
Recevez un bon avis.

Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,

Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique, ou sauvage,
Ou farouche, ou familier.
Déférez au bel usage,
Et pour cela, que le sage
Et glorieux templier, [1]
Corps aussi léger qu'une âme,
Et fourreau qu'usa la lame,
A jamais chez vous, seigneur,
Soit le poète de madame,
Et moi celui de monsieur.
Apollon vous les envoie,
Comme beaux faiseurs de feux
Et d'artifice et de joie.

Ils seraient bien malheureux
De ne pas valoir tous deux,
Deux perroquets, ou deux singes.

L'un, à travers les brouillards,
Jette parfois des cominges;
L'autre emplit l'air de pétards.
La fusée haute et superbe,
Du mortier de l'un saillit:
De l'autre côté jaillit
La girandole et la gerbe.

[1] Il s'agit de l'architecte du *Temple de l'Amitié*, du *Temple de l'Amour*, du *Temple du Goût*, du *Temple de la Gloire* (de Voltaire), et tous ces temples sont déjà tombés en ruine.

L'un, joli newtonien,
Historien, algébriste,
Ne douta jamais de rien :
L'autre, un peu pyrrhonien,
Est bon pantagruéliste.

Cavalier ambitieux,
L'un piquant droit vers les cieux,
Met Pégase hors d'haleine :
L'autre va rasant la plaine;
Mais assez haut pour ne pas
Tremper ses ailes dans l'onde;
En même temps assez bas,
Peur que la cire ne fonde.

Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau,
Et l'éloge, ou la censure.
Pompeux, brillant et mignard,
Le premier pour sa chaussure,
A les échasses de l'art :
L'autre, naïf et sans fard,
Les patins de la nature.

La marquise, et vous, marquis,
N'êtes-vous pas bien lotis ?
Faites, elle et vous, fanfare !
Pour deux lots si précieux,
Elle aime le beau, le rare :
Vous, le vif et le joyeux.

Hé bien, quoi de plus sortable ?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable,
D'épopée, ou d'opéra, [1]
Et vous, de quoi rire à table.
Et quand la source faudra,
La ressource y subviendra.
Tous deux avons nos patentes :
Pour piller à cet effet,
Lui, le trésor des quarante, [2]
Et moi, celui du buffet.

Pour jetons (car en ce monde
Chacun vit de son métier ;
De son tracas, Radegonde ;
Barnabas, de son psautier),
Pour jetons chaque séance
Pourra valoir au premier
Le plus beau souris [3] de France :
Souris plein de bienséance,
Et de finesse et d'esprit :
Souris, quand il applaudit,
Vraiment doux et balsamique ;
En ce que, parlant aux yeux,
Seul, il dit plus, et dit mieux
Qu'un éloge académique.

[1] Il composait alors l'opéra de *Samson*.
[2] Il venait d'être reçu à l'Académie.
[3] Madame la marquise de *** passait pour avoir un beau souris.

Du goût, enfant délicat,
Dont la gentillesse éclose
Semble ajouter à l'éclat
Des perles et de la rose,
Qui, par un juste retour,
Des attraits doublant la dose,
L'embellissent à leur tour.

Le trop heureux coryphée
Aura de plus, à coup sûr,
D'encens très rare et très pur
Quelque petite bouffée :
C'est tirer l'huile du mur ; [1]
Car, hélas ! le grand, le brave,
Et l'infortuné Gustave,
Pleure en vain pour en avoir :
Zaïre et son Orosmane
Ont vidé tout l'encensoir,
En dépit du Métromane.

Pour autre honoraire encor,
(Peste ! c'est le jeton d'or,
Celui-ci dont je m'avise !)
Il aura de la marquise,
En guise de paroli,
Quelque chansonnette exquise ;
Du gracieux Gouldouli, [2]

[1] La marquise ne loue jamais que M. de Voltaire.

[2] Poète gascon, dont la marquise aimait à chanter et chantait continuellement les chansons.

Encor plus gai, plus joli,
Quand de cette aimable dame
La flexible voix met l'âme
Au petit couplet gascon;
Et d'une façon légère,
Mêle aux grâces de Cythère
Le beau feu de l'Hélicon.

C'est payer son poète en reine.
Vous fourniriez le pendant :
Le vôtre aura cependant,
Dans un seau de porcelaine,
Vin natal à son côté;
Soif de chantre, hiver, été,
Égal appétit, sans faute;
Esprit et cœur en gaîté,
Excellent visage d'hôte,
Grande chère, et liberté.

Puis, après maintes rasades
De vin blanc, jaune et clairet,
Le Moka, l'eau des Barbades,
Et quelques airs de Mouret,
Vous lui donnez l'accolade;
Et, faisant une gambade,
Mon gaillard enfin s'évade,
Muni d'un ordre à Miret.

A MADEMOISELLE CHÉRÉ,

A SAINT-OUEN, 1723.

O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère:
Les belles faites pour plaire
Sont faites pour le plaisir;
Et c'en est ici l'asile,
De ces plaisirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier, il en était plein:
J'en vois naître aujourd'hui mille:
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile;
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramène à la ville.

Décrirai-je ces plaisirs
Que rappelle chaque aurore,

Plus rians que les Zéphirs,
Quand ils vont caresser Flore?
Mais pourquoi les peindre? Hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux toutefois les peindre
Pour occuper mon loisir:
Y puissé-je réussir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on désira!
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait serait l'assemblage:
Les peigne alors qui pourra!
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous, et deux sont sages:
Providence en tout ceci:
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous ballotte,
Et nous promène à grands pas
Du compas à la marote,
De la marote au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espèce,

Et voyez courir sans cessé
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà, quant aux gens du lieu:
Voici, quant à ses délices.

Sachez que, premièrement,
Le prioral ermitage
Consiste en un bâtiment,
Mal conçu pour l'ornement,
Très bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'ermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette sentence écrite:
Courte Messe, et *long repas*.
Rien ne manque aux délicats:
Table en entremets féconde,
Cave où le nectar abonde,
Et la glacière à deux pas:
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps:

Un calme dont rien n'approche :
Jamais le moindre fracas
De carrosses, ni de cloche :
Paix, bombance, liberté ;
Liberté, sans anicroche :
L'horloge, à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche !)
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.

Une autre félicité,
Après *bénédicité*,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger
Cueillir, dans le potager,
La fraise qui vient de naître :
De voir la petite faux
Moissonner à notre vue,
Là de jeunes artichauts ;
Ici la tendre laitue,
Le pourpier, et l'estragon,
Qui tout à l'heure en salade
Va piquer, près du dindon,
L'appétit le plus malade.

Du même endroit nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise qui, sur des clayons,
Nous apporte de la crême,
Blanche un peu plus que sa main ;

Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un râtelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Capperon, ni Carmeline.[1]

C'est elle aussi qui, le soir,
En cent postures gentilles
(Où sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir),
Dresse, et redresse nos quilles:
Jeu tout des plus innocens,
Où, pour aiguiser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un temps,
Avant que le souper sonne.

Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complète,
Triste et charmante à la fois;
Bois qui peint ces lieux terribles,
Où, loin des profanes yeux,
Nos druides et leurs dieux
Se rendaient inaccessibles
A nos crédules aïeux:
Mais dans ces cantons paisibles,
Et moins superstitieux,

[1] Fameux dentistes.

Bois où l'amour a des armes,
A qui l'austère pudeur
Se soumettrait sans alarmes;
Bois où même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verserait des larmes;
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'âme s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.

Jamais en effet l'Amour
Ne trouverait un séjour
Plus propre à son badinage:
Qu'il y serait amusé!
Car je le sais par usage:
C'est un enfant avisé;
Dans un quinconce, il est sage:
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparaissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,

Nous attriste le regard:
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau:
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie,
Et de l'ennuyeux niveau!

Ici l'auguste nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit:
Sa variété révèle
Une ressource éternelle
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point l'art est loin d'elle!
Son chef-d'œuvre se décrit:
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.

Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache et l'orage,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah! qu'au fond de ce bocage,
Son aspect serait charmant!
Le beau lieu! l'heureux moment!

Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquens!
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquens!
Mais où s'égare mon âme?
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!

A M. LE DUC DE NEVERS.

LA GOUTTE.

L'AMANT joyeux d'Érigone,
Et la mère de l'Amour,
Dans la caverne d'un Faune
Se rencontrèrent un jour.
A l'instant ils oublièrent
Les sermens qui les lièrent
A mille aimables objets:
De goût tous deux ils se prirent,
Et se prirent à l'excès.
Enfin, dans ces lieux secrets,
Bacchus et Vénus s'unirent,
Et s'unirent à jamais.

Sous le couple vif et tendre,
Cybèle prit soin d'étendre
De mousse un beau tapis vert.
Oh ! qu'il ferait beau t'entendre,
Chantre mignon de Ver-Vert,
Sous un si joli couvert,
Chanter le myrte et la treille,
Sur un chalumeau léger,
Mélodieux à l'oreille
Et du prince et du berger !
Ouïr ta sainte paresse,
Nous peindre avec gentillesse
Ce lit qu'auraient apprêté
L'impatiente Jeunesse,
L'ingénieuse Mollesse,
Et la douce Volupté ;
Et, d'une touche élégante,
Mettre en cadence à l'entour,
Les Ris, les Grâces, l'Amour,
La Dryade et la Bacchante !

Mais que n'ai-je aussi, seigneur,
Pour inspirer la terreur,
Et pour faire la peinture
Du monstre qu'à la nature
Il plut, pour notre malheur,
De faire, dans sa fureur,
Naître de cette aventure !
Que n'ai-je, passant enfin

Du gracieux au funeste,
Que n'ai-je le fier burin
Qui nous grava sur l'airain
Le songe affreux de Thyeste!

Pour avoir fait un vaurien,
Pères, ne venez plus dire :
Un tel enfant n'est pas mien.
Il est vôtre. Lisez bien
Les vers que je vais écrire,
Et ne doutez plus de rien.
Bacchus qui n'aime qu'à rire,
Et Vénus qui ne respire
Qu'aise et plaisir mutuel,
N'ont ensemble su produire
Qu'un enfant matériel,
Qu'un trouble-fête cruel;
Et tel
Que, si les flancs de Mégère,
Du sang impur de Cerbère
Eussent voulu concevoir
De quoi, dans le sombre empire,
Redoubler le désespoir,
Le fruit n'eût pas été pire.

Ainsi, puisqu'il faut tout dire,
Vulcain naquit de Junon,
Et de la Terre Typhon:
Du beau le laid prend naissance,
Comme le mauvais du bon;

Et gens de divine essence,
Exemples de l'univers,
Des héros, pour toute engeance,
N'ont laissé que des pervers.
Tous pères n'ont pas la chance
De l'heureux duc de Nevers.

Peste soit du dieu des vers,
Dont la stérile abondance
M'entraîne à tort à travers!
Remettons-nous dans la route.
Qu'engendrèrent donc enfin
Vénus et le dieu du vin?
Ils engendrèrent la goutte.

Tandis que, libres, joyeux,
Ennemis de la contrainte,
Les père et mère tous deux
Chassent le trouble et la crainte,
Leur impitoyable enfant
N'est jamais plus triomphant
Qu'entre la gêne et la plainte;
Traînant sans cesse après lui
La douleur vive, l'ennui,
Et la fâcheuse abstinence.
Aussi le monstre est-il fui
Des auteurs de sa naissance.
Mais, sans en être aperçu,
Cet ennemi domestique
Les talonne à leur insu;

Comme eux, fuit le toit rustique
Sous lequel il fut conçu;
Avec eux entre, et se glisse
Sous la moustache du Suisse,
Dans le plus riche palais,
Y signale sa malice;
Et des lits les plus mollets,
Lieux de paix et de délice,
Ne fait que des chevalets,
Et que des lieux de supplice.

O duc, des ducs de nos jours
Le noble et galant modèle,
Hôte aimable, ami fidèle
De Bacchus et des Amours,
Nevers! à vous j'en appelle:
Ai-je erré dans mon discours?
Le plus sacré des séjours,
La royale cidatelle,[1]
Vos boucliers de peau d'ours,
Et tous vos lits de velours,
Contre la bête cruelle,
Vous sont-ils d'un grand secours?
On voit la peste maudite,
Dans le Louvre, où vous logez,
Entrer, rentrer à la suite
Des dieux que vous hébergez;
Et, tous les ans, la félonne

[1] Le vieux Louvre, où il occupait un appartement.

Viole, des mois entiers,
Dans votre honnête personne,
Les saints droits hospitaliers.
Mais, par plaisir, éprouvez
De ses fers comme on échappe,
Et par ma voix recevez
Cet oracle d'Esculape.

Quand les deux divinités
Gratteront à votre porte,
Réglez vos civilités,
Et les arrangez de sorte
Que, selon droit et raison,
Vénus entre, et Bacchus sorte;
Qu'avec sa brillante escorte,
Crainte d'une trahison,
Il passe, et qu'ailleurs il porte
Sa coupe et son doux poison.
Le monstre suivra son père:
Car, du père libertin,
Dans la gaîté du festin,
L'excès ne s'éloigne guère;
Et, dans l'une et l'autre affaire,
L'excès met l'arme à la main
De l'ennemi clandestin,
Dont l'atteinte désespère.

Telle est du dieu du séné
L'ordonnance un peu cruelle:
En fermant la porte au nez

Du fougueux fils de Sémèle,
Genre humain, vous fermerez
La boëte de Pandore.
Duc, un jour vous l'en croirez.
Oh! qu'alors vous bénirez
Les oracles d'Épidaure,
Puisque après tout, vous aurez
Ce que tout le monde adore!
Chez vous logeront beauté,
Simplesse, amour, liberté,
Ris, plaisir, paix et santé.
Que demandez-vous encore?

A MADAME DE BOULLONGNE,

QUI SE PLAIGNAIT DE L'INSOMNIE, ET NE POUVAIT S'ENDORMIR QU'UN LIVRE A LA MAIN; EN LUI ENVOYANT UNE LANTERNE DE NUIT ET DE CHEVET.

Vous vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien;
C'est un grand mal que l'insomnie,
Car le sommeil est un grand bien.
Par le secours de la lecture,
Vous espérez vous en tirer;
Mais vous ne pouvez ignorer
Que lire pendant qu'elle dure,
Ne sert qu'à la faire durer.

Avouez que votre esprit l'aime;
Et, sans vous en apercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même,
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir! et pourquoi faire?
Qu'auriez-vous plus qu'auparavant?
Quoi que sache le plus savant,
Vous savez mieux, vous savez plaire.
Plus d'une qui, sur ce grand point,
N'aura jamais, n'eut et n'a point
L'honneur d'être votre pareille,
Fière de ses simples attraits,
Vit satisfaite à moins de frais,
N'a d'autre souci qui l'éveille
Que celui d'avoir le teint frais,
L'œil brillant, la bouche vermeille;
Et, pour cela, ne lit jamais,
Dîne, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une et l'autre oreille.

Mais, puisque enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, partout,
Sans lire vous ne sauriez vivre,
Et que, sur le chevet surtout,
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instans
Que le sommeil tarde à se rendre,
Où, tandis qu'il est chez vos gens,

Vous vous ennuyez à l'attendre,
Je ne m'oserais plus répandre
En un trop long raisonnement,
Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement,
Moi, petit esprit subalterne,
En présentant cette lanterne,
Hasarder un petit conseil,
Qui, si vous cherchez le sommeil,
N'est rien moins qu'une baliverne.

Attendant l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot;[1]
De tel autre qui peut trop plaire :
C'est moins remède que venin;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean-de-Nivelle.
De Nivelle[2] plutôt lisez
Les vers anathématisés :
Lisez quelque pièce nouvelle,
Qu'a fait réussir la Clairon;

[1] M. Tannevot, premier commis de M. de Boullongne, dont il était aimé et estimé. C'était un parfait honnête homme, et un très bon citoyen. Il aimait la poésie, et la cultivait au milieu des opérations de finance dont il était chargé. Il nous a laissé un recueil de ses ouvrages.

[2] M. Nivelle de La Chaussée, de l'Académie Française.

Quelque semblable bagatelle,
Que vend Duchesne au quarteron;
Quelque essai d'une muse obscure,
Débutante dans le Mercure;
Ou bien quelque autre rogaton:
Vous dormirez, je vous l'assure.

A MADAME DE TENCIN,

EN LUI ENVOYANT UNE CHAISE PERCÉE.

Femme au-dessus de bien des hommes
Du siècle héroïque où nous sommes,
Femme digne tout d'une voix
Qu'on la célèbre d'âge en âge,
Comme ayant eu tout à la fois
Esprit, beauté, grâces, courage,
Goût et sentiment délicat;
Femme forte que rien n'étonne,
Ni n'enorgueillit, ni n'abat;
Femme au besoin homme d'état,
Et, s'il le fallait, amazone;
Je voudrais bien, en vérité,
Ne vous pas moins offrir qu'un trône,
De vous mille fois mérité:
Mais on en sait la rareté;
Et nous voyons, loin qu'il en vaque,

Que pour un cul en voilà deux, [1]
Se prenant l'un l'autre aux cheveux,
Pour s'asseoir où fut assis Jacque.
Donc, au lieu d'un siége éminent,
Qui branle ou craque à tout moment,
Je vous en offre un bas, mais stable,
Plus nécessaire assurément,
Plus utile et plus agréable,
Où vous aurez ceci de doux,
Qu'à la barbe, au nez des jaloux,
Vous y serez en paix profonde,
Et que, si le tonnerre gronde,
Ce ne sera que dessous vous.

Différence encore infinie.
Cet autre, posté vis-à-vis
Du monde et de la calomnie,
Guindé sur la cérémonie,
Environné de noirs soucis,
Adossé contre l'insomnie,
Altère la santé souvent;
Celui-ci, calme, salutaire,
Loin de l'altérer, au contraire,
L'entretient sans cesse, ou la rend.

Du reste, assise en souveraine
Sur ce siége des plus décens,
Donnez-vous un plaisir de reine;
Étendez-y votre domaine

[1] C'était le temps de la descente du prince Édouard en Écosse.

Sur ce peuple affamé d'encens,
Que désaltère l'Hippocrène.
Que messieurs les beaux esprits nés
Soient ou flétris ou condamnés
A ce tribunal redoutable,
Auquel ils seront ajournés,
Comme ils le sont à votre table.

A l'aise et d'un œil équitable,
Là vous jugerez sans appel
Les vers de messieurs tel et tel.
Gardez les bons par privilége;
Et pour ceux dont vous direz, fi!
Laissez-les, en quittant le siége,
Où vous aurez trouvé ceux-ci. [1]

A MADAME DE TENCIN,

EN LUI ENVOYANT UNE BOÎTE A QUADRILLE. [2]

VOTRE espèce, habitans des cieux,
Est à peu près comme la nôtre:
Et l'une, si j'en crois mes yeux,
N'est guère plus sage que l'autre.

[1] C'était un exemplaire de *la Reine de Navarre* (de *la Princesse de Navarre*, par Voltaire), qu'on venait de jouer à la cour, où elle n'avait pas réussi.

[2] Comme madame de Tencin était affectée de la poitrine, Astruc, son médecin, lui défendit ses assemblées ordinaires; en sorte que, pour se désennuyer, elle n'avait plus, les après-dînées, que quelques parties de quadrille.

Parmi vous, comme en ces bas lieux,
La discorde a plus d'une affaire :
On ne voit que dieux contre dieux ;
Que l'un fasse tout pour le mieux,
L'autre s'applique à le défaire.
Plaire à l'un de ces dieux jaloux,
A l'autre aussitôt c'est déplaire ;
Jupiter à peine est pour nous,
Que Neptune est notre adversaire.
En fait d'avis même altercas;
Nous ne savons, à chaque pas,
Qui nous aveugle ou nous éclaire.

Mars nous harcelle, et crie à tous:
Courage, enfans ! égorgez-vous!
Vénus nous dit tout le contraire;
Aspirons-nous au feu divin
D'un poète au-dessus du vulgaire,
Bacchus nous présente du vin ;
Apollon, de l'eau toute claire.
Pour écrire l'histoire, en vain
Clio forme un sage écrivain;
Momus nous présente Voltaire.

Et chez vous, madame, aujourd'hui,
Pour nos péchés, et votre ennui,
C'est la même façon de faire.
Minerve en pleine liberté
Y veut primer à l'ordinaire;
Esculape de son côté,

A titre de dieu tutélaire,
S'ingère de la contrôler;
Celle-là vous dit de parler,
Celui-ci vous dit de vous taire;
Et de vous taire, s'il vous plaît,
Tout net, sur peine de la vie.
Au nom d'un si cher intérêt,
Madame, subissez l'arrêt,
Et taisez-vous, je vous supplie!
Que, pour un temps, Minerve plie,
Toute impérieuse qu'elle est.
Croyons quelquefois la folie,
Peut-être Esculape a raison.

Que soumise au dieu d'Hippocrate,
Quelque temps donc votre maison,
Du sanctuaire d'Apollon,
Devienne celui d'Harpocrate;
Triste échange, à la vérité,
La lésion est manifeste;
De l'aimable société,
On sait qu'Harpocrate est la peste;
Tout cercle, à bon droit, le déteste.
Ce dieu froid et malencontreux,
Répandant la neige et la glace,
Chez vous est très mal à sa place,
Et n'est bien que chez les Chartreux.
Il est vrai; mais un mois ou deux,
Pour vous, ce n'est qu'une vétille.

Voilà de votre esprit heureux
Déjà la sagesse qui brille :
Déjà du lugubre immortel,
Qui ne veut pas que l'on babille,
Vous verdissez le sombre autel
D'un joli tapis de quadrille ;
Tapis riant, autour duquel
On s'amuse même en famille.

Là, le silence, maintenant,
Observé les après-dînées,
Vous guérit, tout en badinant,
Et prolonge vos destinées
Tout au moins d'un bon quart en sus ;
C'est-à-dire, d'autant d'années,
Qu'en tenant tête à vos Gracchus,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus à s'écouler !
Madame, un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler,
Vaut bien la peine de se taire.

Suivez cet avis salutaire.
Mais quand les oiseaux dans les bois
Feront entendre leur ramage,
Vous reprendrez alors l'usage
De la parole et de la voix.

Or donc, recevez pour étrennes,
Ces boëtes, de fiches pleines.

Laissez les vieilles à Passy,
Et de par le dieu du silence,
Point de compliment; et défense
De dire un mot de grand merci.

A tous les coups, puissiez-vous prendre!
Que votre boîte soit la mer,
Où les autres, tout cet hiver,
Comme fleuves viennent se rendre!

Votre bonheur au jeu, pourtant,
Fût-il mille fois plus constant,
Madame, il ne faut pas s'attendre
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra, le seul instant
Qu'on cessera de vous entendre.

A M. DUMÉNIL-PATRY,

PROCUREUR DU ROI A CAEN,

QUI NOUS AVAIT HONORABLEMENT HÉBERGÉS DANS UN VOYAGE DE NORMANDIE.

Oui, mon cher Duménil, je t'aime
De loyale et franche amitié;
Car je n'en ai point à moitié:
En moi toujours elle est extrême.

J'entends déjà nos braves gens,
Mes bons compagnons de voyage,

Prêter à mes beaux sentimens
Un coloris qui nous outrage:
Ils les traiteront de fadeur,
Venant d'une âme bourguignonne,
Que tu charmas par la vapeur
De la merveilleuse liqueur
Du joyeux amant d'Érigone.
Ils diront que j'aime en rimeur
A couronner de quelque fleur
Les belles portes que l'on m'ouvre;
Et que pour avoir, en seigneur,
Une nuit couché dans ton Louvre,[1]
Je t'aurai logé dans mon cœur.
Quoique sensible à cet honneur,
D'autres raisons font que je t'aime.
Tu ne fis qu'obéir aux lois
De l'intelligence suprême,
Qui t'a fait généreux cent fois
Plus que ne le sont bien des rois;
Et tu te satisfais toi-même,
Autant que ceux que tu reçois.

Des femmes, ta femme est l'élite,
Et de tes enfans le mérite
Est le fruit de ses soins pour eux.
De la paix, ton ménage heureux
Est la retraite favorite,

[1] Il a la plus belle maison de campagne qui soit aux environs de Caen.

Et chez toi tout comble tes vœux :
Rien de tout cela ne m'invite
A t'aimer comme je le veux.
Serait-ce au sein de ta famille
Qu'amour devenu mon vainqueur,
Aux charmes divins de ta fille
Aurait pu soumettre mon cœur?
Rien ne serait plus ordinaire,
Et quelque juge téméraire
Croirait, ayant ainsi pensé,
Que de mon amitié sincère
C'est le motif intéressé :
On s'y tromperait bien encore.
Hélas! à cette aimable aurore
J'ai dit un éternel adieu.
Si je l'aime, si je l'adore,
C'est comme l'on adore un dieu.
Non, beauté peinte en ma mémoire,
Non, je ne te reverrai plus!
Adieu. Le plaisir et la gloire
Sont deux lots qui te sont bien dus.
Adieu. Dût la folle tristesse
Quelquefois s'emparer de moi,
Je me rappellerai sans cesse
Tout ce que j'admirais en toi :
J'aime un doux poison qui me tue;
Et je vais nourrir, sans espoir,
La douleur de ne te plus voir,
Du souvenir de t'avoir vue.

Égayons mon cœur attendri.
Reviens, cher Duménil-Patry,
Reviens savoir pourquoi je t'aime;
Pourquoi donc enfin? Pour toi-même;
Pour cette rare urbanité,
Si bienséante à l'honnête homme;
Pour cette pure intégrité,
Trésor de l'ancienne Rome;
Pour l'éloquence qui, si loin
Du temps de la célèbre Athènes,
A fait, en un commun besoin, [1]
Renaître en toi les Démosthènes,
Pour adoucir le poids des chaînes
D'un peuple commis à ton soin,
Et dont tu partageais les peines.
L'esprit doux et majestueux
Qui tempère cette éloquence,
N'a pas l'essor impétueux
D'un enthousiasme fougueux,
Tourbillon de l'extravagance,
Qui souvent, à pas tortueux,
Mène à l'obscur plus qu'au sublime,
Et qui, ne faisant que du bruit,
Tient plus de la foudre qui nuit,
Que du beau feu qui nous anime.
De ton esprit le tour flatteur,

[1] Dans une calamité publique, il fit des remontrances pour la ville de Caen, qui touchèrent la cour, et procurèrent le salut public.

Dans une sage et noble prose,
Est à l'âme de l'auditeur
Ce qu'est le zéphyr à la rose.
Est-ce à moi de le célébrer?
Ma plume ne le peut, et n'ose
Le peindre ni le consacrer.
J'en sais une autre, accoutumée
A publier ce que je tais:
Et de l'envie envenimée,
Cette plume aiguise les traits,
Sans qu'au milieu de tes succès,
Ta grande âme en soit alarmée:
Chacun la devine à peu près,
Avant que je l'aie nommée:
Elle est attachée à jamais
Aux ailes de la renommée.

A MADAME DE ***,

EN LUI ENVOYANT DES JARRETIÈRES.

Sur le sommet du mont Ida,
Quand, sous les yeux d'un beau jeune homme,
Vénus, pour obtenir la pomme,
De ses vêtemens ne garda
Que la merveilleuse ceinture,
Où l'on prétend que résida
Tout le charme de la nature;

Je gage, Iris, que ses appas,
Qui l'emportèrent sur tant d'autres,
Tout considéré, n'allaient pas
A la jarretière des vôtres.
Quoi qu'il en soit, Iris, voilà
Les deux siennes que déroba
Un des plus grands fripons du monde,
Quand de dessus la belle blonde
Cotte et chemise tout tomba.
Et quel était ce fripon-là ?
Pour vous la chose est peu douteuse:
Qui mieux en effet le saura
Que sa plus grande receleuse?
C'était l'Amour à qui vos yeux
Et jour et nuit donnent retraite:
Un logement si précieux
Est digne que cher on l'achète.
Aussi, pour avouer la dette,
Et commencer à s'acquitter,
Le petit brigand de Cythère
Vous prie humblement d'accepter
Les jarretières de sa mère.

A M. LE COMTE DE LIVRY.

Admirons comme les vieux temps
Savent influer sur les nôtres,
Et comme les événemens
Sont enchaînés les uns aux autres!

Dans le céleste reposoir
La Discorde jette une pomme,
Et trois Déesses, pour l'avoir,
Lèvent leur jupe aux yeux d'un homme!
Avançons, et vous allez voir
Jusqu'où mène cette aventure.

Le juge fait bien son devoir:
Il allonge la procédure,
Analyse chaque figure,
Voit le blanc, le rouge et le noir,
Mis par les mains de la nature,
Partout où l'on en peut vouloir:
Ma foi, c'était là, je vous jure,
Un fort joli venez-y voir.

Vénus gagne enfin la gageure
Qu'elle avait faite à son miroir,
En se parant de sa ceinture.

Pallas et l'autre au désespoir,
En vengeance de cette injure,

Conduisent à Mycène exprès,
Du bon Priam la géniture :
Pâris voit Hélène de près ;
Il enlève la créature :
Toute la Grèce court après,
Et le feu grégeois, en masure
Change Ilium, qui n'en peut mais.

Vénus, en mère consternée,
Tire du feu son cher Énée,
Et le donne à garder aux eaux.
Mais sa rivale forcenée,
Au lieu de laisser en repos
Ce peu de canaille troyenne,
Sans pousser la vengeance à bout,
Aime mieux, résolue à tout,
Faire office de bohémienne.

Elle promet au dieu des vents
De lui faire voir sous la cotte
Un tendron tout des plus fringans,
Si de ses ennemis vogans,
Il veut bien abîmer la flotte :
Le vieux ribaud qu'elle dorlote
Ouvre à ses fils extravagans
La fatale et terrible grotte
Où mitonnent les ouragans.

Hors de la caverne ils s'élancent ;
Ils sifflent, et les Troyens dansent
Dans le goût de la Camargo.

Les vents s'en donnent à gogo,
Et font un train de l'autre monde :
Neptune sort du sein de l'onde,
Et dit le fameux *quos ego!*
Ici, monsieur, admirons comme
De fil en aiguille, la pomme
Me coûte un louis, à vous cinq : [1]
Car d'elle seule est dérivée
L'aventure des vents, gravée
Par un émule d'Édeling. [2]

ÉPITRE GAULOISE,

AU TRÈS AVENTUREUX, TRÈS FRISQUE, TRÈS ACCORT ET TRÈS COURTOIS CHEVALIER NAVARROS. [3]

Franc chevalier, preux de grande value,
Pironio t'accolle et te salue.
Grand heur t'avienne, et que cil qui tout peut,
Te doint l'amie à qui ton cœur en veut.

[1] M. le comte de Livry avait regardé chez moi une très belle estampe du *Quos Ego*, d'après Coypel. Il me parut, à la manière dont il la regardait, qu'elle lui faisait plaisir ; il me demanda combien je l'avais achetée. Je lui répondis, dix écus. A peine fut-il sorti, que je lui envoyai l'estampe, et qu'il la trouva en rentrant chez lui. Il me fit l'honneur de venir m'en remercier, et laissa, sans que je m'en aperçusse, cinq louis sur le coin de la cheminée, que le hasard seul, plusieurs jours après, me fit découvrir.

[2] Excellent graveur.

[3] Navot, substitut du procureur général.

Je le géant le plus fier du royaume,
Sans branc d'acier, haubert, écu, ni heaume,
Sans nuls engins, en beau champ clos, entends
Encontre toi joûter à belles dents;
Ayant au poing le verre, en lieu de lance,
Si que des deux cetui sera vaincu,
Qui le premier en cherra sur le cu.
Le damoisel du Marais [1] me seconde,
Loyal ami s'il en fut onc au monde;
Chevalier roide, et qui d'un horion
Adextrement vous pourfend un jambon:
Pourquoi sans faute avise à toi, biau sire,
Ne viens seulet, et pour n'avoir du pire,
Prend quant et toi ce gars chevaleureux,
Qui vaut trop bien un Carolus [2] ou deux.
Oh! combien vont de nos humeurs gorgiases,
Saillir illec d'émerveillables phrases!
Combien de gabs! ores il m'est avis
D'entendre jà commencer nos devis.
Viens donc! le jeu sera bel, je t'affie:
Ventre mahom! je maugrée et défie
L'outre cuidé qui dira que ***
De nos biautés n'est pas le parangon;
Ton détrier ajambe, et me le broche:
Par devers nous gaillardement chevauche,
Gentil paillard, et fais si bien qu'ici
Voulsit ou non, ton compaing vienne aussi.

[1] Un nommé Maret, notre ami commun.
[2] Un nommé Charles.

A M. LE COMTE DE MAUREPAS.

Élevez-moi, monseigneur,
A la place de censeur.
Il est temps qu'on me la donne.
Eh quoi! toujours du dessous!
Être censuré de tous,
Et ne censurer personne!
Aux mauvais écrits du temps,
Comme tant d'honnêtes gens,
Ne pas faire un peu la guerre;
Ne pas même avoir les droits
Qu'eurent sur moi tant de fois
Tous les grimauds du parterre!
N'avoir pas également
Le privilége agréable
De publier poliment
Le premier mon jugement
Sur un écrit raisonnable!
Ministre [1] aimé, dont le nom
Court du Mexique au Japon,
Puis de là, par-dessus l'onde,
Volant du Cafre au Lapon,
Est aux quatre coins du monde;
Suprême dispensateur

[1] Il avait le département de la marine.

De tout grade littéraire,
Pour m'aider en cette affaire,
Encore un coup, monseigneur,
J'implore votre grandeur :
De moi faites un censeur.
Le projet vous en doit plaire.
Ce ministre, dira-t-on,
Outre qu'il fut un Caton,
Eut encore l'art d'en faire,
Et d'en faire un de Piron.
Puissé-je avoir bonne chance !
Puisse le premier labeur,
Dont, en juge d'importance,
Je me dirai le lecteur,
Par ordre de monseigneur
Le chancelier du royaume,
Être un livre en plus d'un tome,
Du style de Vaugelas,
Où le temps ne morde pas ;
Pur, noble, où rien ne déroge,
Et qui pour titre ait : *Éloge*
De monsieur de Maurepas.
Au beau zèle qui m'enflamme,
Je sens bien que de grand cœur
J'en serai l'approbateur ;
N'enrageant pas moins dans l'âme
De n'en pas être l'auteur.[1]

[1] Le ministre mit *néant* à ma requête, en ajoutant avec bonté qu'il voulait ménager ma vue.

A M. LE COMTE DE LA M***,

QUI, EN PARTANT DE SES TERRES DU MANS, M'EN AVAIT PROMIS DES PERDRIX, QU'IL NE M'ENVOYAIT PAS.

Ami, je sors de table, et du sein des délices.
Ce qui fut doux à faire, est doux à raconter :
Laisse-moi donc me contenter.
Les dieux, en ce repas, à tous mes vœux propices,
M'ont procuré des biens capables de tenter
Les plus délicats sybarites.
Puissent tous les plaisirs, que là-bas tu médites,
Ressembler à celui que je viens de goûter !
De l'ordre, ainsi que du caprice,
Et surtout de la propreté,
Trois enfans de la Volupté,
Le couvert était l'édifice.
De deux perdrix du Mans, d'un excellent fumet,
Une couple admirable a décoré la fête :
Comus sur la cuisson avait eu l'œil au guet ;
Bacchus avait préparé le buffet,
Et Cupidon le tête-à-tête.
Tel qu'on voit le soleil dans les jours les plus beaux,
Du plus haut de sa carrière,
Sur la surface des eaux
Lancer, doubler sa lumière :
Tels, autour des flacons remplis d'un jus divin,

Les flambeaux d'une nuit si belle
Lançaient une clarté rebelle,
Qui semblait disputer au vin
Cet éclat ravissant dont un verre étincelle.
Dans le brillant cristal de ce verre enchanté,
Je m'enivrais d'un vin plus doux que l'ambroisie,
Et m'enivrais à la santé
D'une jeune et tendre beauté,
Qu'aussi-bien que mon vin, les dieux avaient choisie.
Jusqu'où d'un fol amour ne va pas le transport !
J'ai, sur le rond d'un rouge bord,
Forcé ma belle amante à pencher son visage,
Tandis que, l'œil fixé sur ce joli tableau,
Je buvais lentement avec un chalumeau,
Pour abreuver ainsi mon cœur de son image.
Gens sages, s'il en est, donnez-moi mon congé.
Aux Petites-Maisons marquez ma résidence,
Chassez-moi d'entre vous : je signe ma sentence;
Mais gardez-vous d'aimer, je serais bien vengé:
J'aurais pourtant de l'indulgence.
Je frondais comme vous : amour m'a corrigé.

Mon bonheur a fini par le bonheur suprême :
Bonheur qui n'est connu que du parfait amant.
Qu'on se peigne un objet simple, neuf et charmant,
Que nous adorons, qui nous aime :
D'abord d'une rigueur extrême,
Humanisé de moment en moment;
Rendu capable enfin d'un tendre emportement,
Qui tombe dans nos bras, et presque de lui-même.

Tel vient d'être mon sort. O momens fortunés,
Et trop tôt disparus ! restez dans ma mémoire !
Mais j'entends mes sens étonnés,
Qui se plaignent qu'ici je leur en fais accroire.
Où prends-tu, disent-ils, une si belle histoire ?
Ce repas entre deux amans ?
Ce vin, tel que les dieux seraient heureux d'en boire ?
Ces cristaux ? ces perdrix du Mans ?
Cette image abreuvante et dont tu te fais gloire ?
Où l'eus-tu cette gloire, et nous tant de bonheur ?
Où ce fut ? le dirai-je ? au pays des chimères,
Au pays des amis fidèles et sincères,
Où l'on voit des Manceaux de parole et d'honneur,
Aux espaces imaginaires.

AU CHIEN DE MADAME ***,

EN LUI ENVOYANT DES TABLETTES LE JOUR DE L'AN.

Toutou fidèle (quel dommage,
Qu'une épithète qui si bien
Nous siérait, si l'homme était sage,
Ne soit plus que celle du chien !),
Bête aimable et spirituelle,
Rends-moi service à ta façon.
Mets-toi d'abord en sentinelle :
Ensuite écoute ta leçon,
Et ne gronde ni ne querelle.

Or çà, le jour de l'an, chez vous,
Tu vas voir entrer bien du monde,
Faisant révérence profonde;
Les uns sensés, les autres fous;
Grands et petits, valets et maîtres;
Les uns francs, le grand nombre traîtres;
Encore un coup, fort polis tous.
Tu distingues les uns des autres,
Et tu sais les analyser;
A ton nez plus fin que les nôtres,
Rien ne saurait en imposer.
De là vient qu'aux uns tu bats queue,
Et prends avec eux les devans:
Qu'aux autres tu montres les dents,
En les aboyant d'une lieue.

Puisque Dieu t'a fait don d'un sens
Qui passe toutes nos lunettes,
Tiens, je te donne ces tablettes,
Fais-y deux listes de ces gens:
Range les noms sur deux colonnes;
Sur l'une, les fausses personnes;
Sur l'autre, les serviteurs francs.
Ces tablettes sont tes étrennes:
Si tu fais ce que je te dis,
Je sais où mon nom sera mis;
Tu m'auras bien donné les miennes.

MADAME *** A M. ***,

UN JOUR DE L'AN.

CHEVALIER, pour vos étrennes
Ne regardant point aux frais,
Et moins encore à mes peines,
Hier je fus au palais.

Là, de boutique en boutique,
J'allais de chaque côté,
Cherchant quelque rareté
Qui pût être et fût unique.

Femmes de s'égosiller,
De crier, de criailler:
A mes étrennes nouvelles!
Et puis d'un ton radouci :
Messieurs, Mesdames! ici,
Entrez, ce sont les plus belles!

Sur cela, des kyrielles
De noms encore inouïs,
De riens dignes d'un pays
Producteur de bagatelles.
J'étais à ne plus savoir,
De cent choses curieuses,
Quelle nommer, ni vouloir;

Quand à l'une des crieuses,
Quelqu'un dit : Pourrais-je avoir
Pour étrennes, une amie
Fidèle, jeune et jolie,
Qui m'aimât, non par devoir,
Mais par pure sympathie,
Et m'aimât toute sa vie?
Plus loin, dit-elle, allez voir,
Et trouvez-en, j'en défie.

Ce mot fut un oracle, et l'oracle ma loi;
Je revins au logis, laissant là mon emplette;
Chevalier, venez-y : vous la trouverez faite.
J'allais chercher bien loin ce que j'avais en moi.

A MADAME DE ***.

Vulcain, se trouvant de loisir,
Un beau jour, conçut le désir
(Dont, certes, bien nous cuit encore)
De façonner, à son plaisir,
Une belle passant l'Aurore,
Capable de faire à Zéphir
Oublier ou mépriser Flore.
Sur sa femme, que Mars adore,
Il eut des charmes à choisir:
Aussi sut-il bien les saisir;
Et si bien, qu'il en fit éclore

De quoi réduire un grand-vizir,
Un muphti même, à l'ellébore.

Cette figure eut nom Pandore :
Boucher [1] fait de jolis morceaux,
Ce n'est que neige, lis et rose ;
Boucher fait de bien belles choses,
Et ne fait point d'objets si beaux.
Que vous dirai-je davantage ?
Vulcain fit comme tout auteur,
Qui, plein de lui-même, a la rage
De montrer à tous son ouvrage,
Souvent même à plus d'un moqueur.
Mais le sien eut plus de bonheur :
De l'Olympe il eut le suffrage,
L'Olympe en fut l'admirateur.
Dès que l'objet fut en spectacle,
Chaque déesse, avare ou non,
En faisant à la belle un don,
Voulut achever le miracle.
Elle eut l'air noble de Junon ;
De Minerve elle eut la sagesse ;
D'Hébé, l'aimable gentillesse ;
Et des trois Grâces, ces appas
Dont prose et vers parlent sans cesse ;
Que prose et vers n'expriment pas,
Tant il y faudrait de finesse.

Pandore enfin devint déesse.
Jusque-là, tout allait fort bien :

[1] Premier peintre du roi.

Elle ressemblait pièce à pièce,
A l'incomparable comtesse
A qui ce galant petit rien
Devait s'adresser et s'adresse.

L'Envie entre ses dents jura
Que tout n'en irait qu'à sa guise:
Bientôt son serment opéra.
L'Olympe dit : on m'oublîra,
Si de descendre elle s'avise
En terre, comme la voilà;
Mêlons un peu la marchandise:
Le genre humain en pâtira.
Lors, si l'on en croit les poètes,
On lui remit, pour notre ennui,
La plus détestable des boîtes
Que jamais droguiste eut chez lui.

Guerre, procès, peste, famine,
Et cent mille autres accidens
Préparés pour notre ruine,
Se trouvaient renfermés dedans:
Seulement la folle Espérance,
Pour ne pas, en toute façon,
Désespérer l'humaine engeance,
De la boîte occupa le fond.

Pandore, en effet, vint sur terre,
Ouvrit sa boîte, et nous versa
Procès, famine, peste, guerre,
Or, argent, gloire *et cætera*.

C'est en cet endroit que commence
La remarquable différence
Qui se trouve, grâce au destin,
Entre Pandore et M. ***.
Les dieux la créèrent parfaite;
Et, par une faveur secrète,
Ajoutèrent à leurs présens
De la beauté la plus complète
Les charmes les plus séduisans.

L'une fut, par un trait funeste
De la malignité céleste,
La source des calamités :
Celle-ci sans cesse dispense,
Par la plus noble bienfaisance,
Les trésors des prospérités.

A M. LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

DEPUIS, M. LE DUC DE LA VRILLIÈRE.

Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre mardi
Mille et mille actions de grâces,
Il me survint tant de disgrâces
Que j'en suis encore étourdi.

La malicieuse Fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la Rancune,
Et fit de moi son Ragotin.
J'étais sorti de ma chambrette,
Des Muses tranquille retraite,
Et j'allais chez vous, monseigneur,
A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,
Quand je vais voir les gens de bien,
C'est quand le beau temps me seconde :
Mais il en avint autrement;
Car le ciel, voilant sa lumière,
Voulut impitoyablement
Me baptiser à pleine aiguière.

Faut-il vous tracer un tableau
Plus vrai que ceux de Largillière ?
Sous les ailes d'un vieux chapeau
Tenant à l'abri ma crinière,
Je cheminais en serpentant,
Pour éviter à chaque instant
Une cascade, une rivière,
Des torrens, qu'à mes environs
Vomissait le haut des maisons.

En tout sens, en toute manière,
Ma démarche en vain biaisait;
Comme je suis court de visière,

Mon mauvais ange me faisait
Heurter de gouttière en gouttière.

Cependant l'orgueilleux ruisseau
A mon courage offre matière.
Je recule un pas en arrière,
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barrière :
Mais, à coup sûr, j'avais à Dieu
Fait mal ce jour-là ma prière;
Je partage en deux la carrière,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chute singulière,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas et demi
Je sors de cette fondrière,
Jurant comme un Suisse endormi
Qu'un page a pincé par derrière.
Hélas ! que j'étais loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or,
Du bel hôtel de la Vrillière !

Enfin je respire un moment;
Phébus avait percé la nue;
Je redresse mon col de grue,
Et suis mon chemin doucement.
Me voilà donc avec prudence,
Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.

Qui m'eût vu marcher en cadence,
Eût dit que, durant le chemin,
Je répétais la révérence
Qu'à monsieur de Saint-Florentin
Préparait ma reconnaissance.

Mais que de peines sans profit!
Tout à coup un fiacre maudit,
Croisant le pauvre philosophe,
Vous lui vient broder son habit
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étaient pas du bon faiseur,
Volent à ma face interdite.
A cette apostrophe subite,
Les bras ouverts, je reste coi:
Un diable, aspergé d'eau bénite,
N'eût pas enragé plus que moi.
Aux yeux de la foule attentive
Je me secoue: enfin j'arrive.
Mais, proche de votre palais,
Arlequin fit son personnage.
De loin, j'avais eu du courage;
Je ne fus qu'un poltron de près,
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous, monseigneur!
Vous humanisez la grandeur,

Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable,
Et j'augure bien du début.
Qui redoutais-je donc? le diable,
L'ennemi de notre salut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las! il n'est que trop vrai..., le traître
Chez les grands vient nous apparaître,
Tantôt en Suisse sans pitié,
Et tantôt en valet-de-pié,
Qui nous barre l'aspect du maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce diable est-il qualifié,
Il n'en a que plus de malice.
Hélas! je l'ai bien éprouvé!
Déjà je me croyais sauvé,
Déjà j'avais franchi le Suisse,
Passé la cour et le perron;
J'entre dans la salle prochaine
Avec tout aussi peu de peine
Que les ennuyeux chez Piron.

Hardiment j'ouvre une autre salle,
Et, m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale

J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur, froid et benin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse;
Et, tandis que très poliment,
En vrai papelard il m'exhorte
A patienter un moment,
De pas en pas tout doucement
Il me ramène vers la porte,
Où je recule un peu surpris.
Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.

Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide et fidèle
Veut préparer l'heureux moment,
De la bergère un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis, faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle,
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle:
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle;
Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.

Alte-là, s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à peu près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'amour met le feu;
Le cœur à la main vigilante
Ordonne de se retirer....
Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.
Et puisse le cœur des bergères,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les sévères,
Donner le même ordre pour vous!

A M. DE SAINT-FLORENTIN.

A la façon des beaux esprits,
Qui payent l'or en bagatelles,
J'assemblais des rimes nouvelles
Pour vous payer de trois perdrix,
Jointes à l'un de vos écrits,
Plus précieux mille fois qu'elles,
Encor qu'elles fussent sans prix,
Et qu'il n'en soit guère de telles.

J'en étais là, quand à propos
Votre Basque, des plus dispos,
Ayant grimpé mes cinq échelles,
Me remit encor deux oiseaux.

Étaient-ce canards ou vanneaux,
Faisans de la Chine, ou sarcelles?
Dites-le-moi; mais le huis clos,
Rentré dans le petit enclos,
Ce fut un beau bruit de femelles!

Mon Dieu! mon oncle, qu'ils sont beaux!
Voyez cette queue et ces ailes;
Tenez, admirez ces dentelles,
Ce piqué, ce point, ces réseaux!
Vivent ces couleurs naturelles!
Ah! des Houdris et des Vanloos,
Je défirais bien les pinceaux
Et les palettes immortelles,
De rendre ces bleus, ces ponceaux,
Ces blancs, ces gris, ces isabelles.
Tuer ces jolis animaux!
Il est des âmes bien cruelles:
C'est être bien Caligula!
D'où viennent des bêtes si belles?
De Quimper, ou de Bengala?
Ou de l'autre côté du globe?
Qu'elles viennent d'où l'on voudra,
Soit d'en deçà, soit d'en delà,
Mon oncle, il me faut une robe,
Mot à mot comme celle-là.

Monseigneur, mot à mot, voilà
Ce que la plus folle des nièces,
Pleurant presque, et tapant des pieds,
Disait, en baisant les trois pièces
De gibier que vous m'envoyez.

Et pendant ce temps-là, ma chatte,
Plus folle qu'elle encor cent fois,
Grimpant sur mon dos patte à patte,
Et par-dessus mon omoplate,
Élançant ses crocs de grivois,
Et son joli petit minois,
Animé de deux yeux d'agate,
Haussait sa queue en automate,
Me pétrissait à sa façon;
Et peu soucieuse du nom
De reconnaissante, ou d'ingrate,
Qu'une aubaine si délicate
Vînt d'Amérique ou du Japon,
De vous, monseigneur, ou d'un autre,
Que j'en fusse honteux ou non,
Gromelait une patenotre,
Qui sentait sa dévotion,
Bien moins que sa tentation;
Et patenotre, dont l'hommage
Avait pour objet, de l'oiseau,
Que ma nièce trouvait si beau,
La chair, bien plus que le plumage.

Cependant, sage en ses projets,
Ma vigilante cuisinière

Avait plume et chair pour objets;
Comptant tout bas de la dernière
Me faire faire bonne chère,
Et de l'autre enfler mes chevets.

Pour la chère, entière elle est faite :
Elle a deux fois été complète;
Roi jamais ne fut mieux traité;
Nièce, oncle et chatte en ont tâté.
Mais, tant qu'on voudra, que l'on mette
Le duvet dans mon oreiller,
Je n'en vais pas moins sommeiller;
J'ai contracté dette sur dette :
Ma reconnaissance est complète;
C'est de quoi jour et nuit veiller.

A M. DE SAINT-FLORENTIN.

Si je n'ai, depuis cinq semaines,
Écrit un mot ni fait un pas,
Entrez, s'il vous plaît, dans mes peines,
Et pour Dieu ne me croyez pas
De ces monstres nommés ingrats,
Dont campagne et cité sont pleines.

Bien long-temps avant les jours gras,
A ma paternité goulue
On apporta de votre part
Un lièvre de grande value;

Le remercîment vient trop tard,
Et sent diablement sa tortue.
Tortue, hélas! point je ne suis.
Une fluxion qui me tue,
De moi vraiment a fait bien pis!
Au diable cent fois soit la gaupe!
De borgne et demi que j'étais,
Dont très fort déjà je pestais,
Cette fluxion m'a fait taupe,
Taupe complète, ou peu s'en faut,
Et si peu, que presque autant vaut.

Je touche à mon dernier désastre;
Le blanc, à mes yeux, devient noir;
Du jour je n'aperçois plus l'astre,
Et le matin me semble un soir.
En un mot, depuis cinq semaines,
Monseigneur, entrez dans mes peines,
Les yeux bandés et nuit et jour,
Je n'ai vu le ciel ni la terre:
Grossière image de l'amour,
Et de monsieur de Senneterre: [1]
Aveugle, et toutefois gaillard;
Content, et malheureux vieillard,
De temps en temps jurant en f,
Sous l'épaisse et triste coëffe
D'un joueur à colin-maillard.

[1] M. le marquis de Senneterre, que la petite vérole a rendu aveugle.

Mais enfin je m'impatiente;
Je veux voir clair, à tout hasard,
Et, malgré nièce et gouvernante,
En coûtât-il un œil ou trente,
Pour vous je m'ôte le mouchoir,
Et prétends, arrive qui plante,
M'acquitter d'un dernier devoir.
Eh! qu'au moins, si la destinée
Ordonne que, pour mes péchés,
J'aie à jamais les yeux bouchés;
Si la plume, cette journée,
Pour toujours tombe de la main
De votre infortuné Binbin,
Qu'au moins il soit dit dans le monde,
Que dans ma misère profonde
Je profitai bien du moment
Qu'approchait ma déconvenue,
Et que j'employai sagement
Le dernier rayon de ma vue
A vous faire un remercîment.

Mais n'y redonnez plus matière;
De grâce, demeurons-en là,
Cher comte; s'il en fallait faire
Encore un, après celui-là,
J'échoûrais de toute manière,
Fussé-je un lynx et par-delà,
Je ne suis pas une minière:
Le même âge qui m'aveugla

A mis ma veine à la bessière ;
J'en suis à ma rime dernière ;
J'en suis à mon *non plus ultrà.*

N'exaucez pourtant ma prière
Qu'autant que vous le voudrez bien :
Après tout, selon notre espèce,
L'un se hausse, l'autre se baisse.
Un grand a son goût; j'ai le mien:
Le vôtre est d'obliger sans cesse ;
Le mien, de ne refuser rien.
Ne gênez donc pas la noblesse
De votre façon de penser ;
Et si, quand vous irez chasser
De joli gibier quelque pièce,
Comme vous diriez des perdrix,
Et quelque perdreau rouge ou gris,
Payaient tribut à votre adresse,
Donnez-leur la mienne.... Je ris,
Témoin ce jeu de mot qui blesse
Le sens commun que je chéris.
Excusez donc ma hardiesse....
J'en suis assez puni déjà ;
Car aveugle me revoilà.
Je crie : on accourt, on s'empresse ;
Et voici gouvernante et nièce
Qui viennent rebander mes yeux.
Hé bien, reprenons la compresse ;
Adieu la terre, adieu les cieux.

Touché de ces tristes adieux,
Chacun la pilule me dore,
En me disant que je pourrais
Dans deux ou trois mois voir encore.
Plût à Dieu ! je vous reverrais !

Mais ces deux ou trois mois de vie,
Quel docteur me les garantit ?
Qui le ferait, ferait folie.
Eh ! sait-on qui meurt ni qui vit ?
Par exemple, qui nous eût dit,
Avant la semaine dernière,
Que nous verrions, ce carnaval,
Montesquieu [1] finir sa carrière,
Et Fontenelle ouvrir un bal ?

AU ROI DE PRUSSE.[2]

Favori brillant du destin,
Héros du Nord et du Parnasse,
De l'aimable cour de Berlin,

[1] M. de Montesquieu n'avait que soixante ans, et M. de Fontenelle en avait cent.

[2] Je m'avisai, par pure plaisanterie, de faire cette Épître au roi de Prusse, à l'imitation de celle que lui venait d'écrire M. de Voltaire, qui commence ainsi :

Du héros de la Germanie,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers ni prose jolie, etc.

L'Auguste à la fois et l'Horace,
Roi dont le nom de toutes parts
Vole et revole sur les ailes
De la victoire et des beaux-arts:
Roi, qu'un témoin des plus fidèles
Nous assure être fils de Mars,
Et de l'une des neuf pucelles; [1]
Titres pour être des amis
Et de Voltaire et de Louis;
Titres de noblesse amphibie,
Pour être dignement assis
Au trône et dans l'académie;
Titres d'où naît la faculté,
Le beau talent, le don commode
De faire avec facilité
Une chanson comme un traité,
Une conquête comme une ode:
Prince, enfin, terrible et charmant,
Dont, pour tout dire élégamment,
La main royale est occupée
A manier également
Le compas, la lyre et l'épée:
O le plus bel esprit des rois!
Par quelle rigueur impolie
N'avoir écrit depuis trois mois
« Ni beaux vers, ni prose jolie, »
A ce roi de nos beaux esprits?

[1] Dans cette Épître, M. de Voltaire appelle le roi de Prusse *fils de Mars et de Clio*.

Il peut le tenir à mépris:
Crois-moi, fais pour lui la folie
De laisser là tes beaux projets,
Tes alliés, tous tes sujets,
L'empereur [1] et son adversaire [2];
Qu'ils aillent par-delà les ponts!
Voltaire te parle, réponds:
C'est là, c'est là ta grande affaire.
Sache, quand il a la bonté
De relancer ta majesté,
Qu'il te sied fort mal de te taire.
Est-ce donc tout que lui déplaire?
Lui déplaire est le vrai danger
Pour qui veut vivre dans l'histoire;
Sa vanité vaut bien ta gloire,
Et les deux sont à ménager.
Garde-toi de désobliger
Le divin auteur de Mérope: [3]
Si tu l'oses, je ne sais pas
Ce que diront et tes soldats,
Tes peuples, l'empire et l'Europe.
Peut-être ne diront-ils mot:

[1] Charles VII.

[2] Le duc de Toscane.

[3] On donnait alors *Mérope*, et c'était dans la nouveauté de cette tragédie, dont le succès gonflait l'auteur, quoiqu'elle ne fût qu'une copie imparfaite de la *Mérope* du marquis Maffei, saupoudrée par-ci par-là du pillage de nos auteurs indistinctement, jusqu'aux plus pauvres, puisque le plus beau coup de théâtre de *Mérope* est pris, tout cru, dans le *Gustave* du pauvre Piron.

Soit. Mais que diront Thiriot [1]
Et les messieurs de chez Procope?
Eh! qui de ces messieurs, grand roi,
Offensé dans son capitaine,
Voudra jamais prendre la peine
De composer un vers pour toi?

Reviens donc à résipiscence,
Et romps au plus tôt le silence,
Si d'abord du sien, puis du leur,
Tu ne veux subir la rigueur
Dont tu sens trop la conséquence.

Mais encore un plus grand malheur
A craindre, en cas d'impénitence,
C'est qu'en rêve il est dangereux,
Ce Voltaire si doucereux.
En rêve son audace éclate,
En rêve il cajola ta sœur:
Prends garde que, dans sa fureur,
En rêve un jour il ne te batte.

A M. LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN.

Oui, mon digne, mon vrai, mon bien-aimé seigneur,
Puisqu'à vous seul je dois le bonheur de ma vie,
Bonheur qui vint d'avoir eu place en votre cœur,

[1] Thiriot, le thuriféraire, était l'homme que M. de Voltaire chargeait de réciter ses ouvrages. (Son nom est Thiériot.)

Et place préférable à la place d'honneur,
Que deux fois de son gré m'offrit l'académie,
Et que me barra deux fois
La maligne jalousie,
Par le secours de la voix
Du prélat de Mirepoix,
Dupe de l'hypocrisie
Pleurant au pied de sa croix.
Souffrez qu'à ce début, où je bats la campagne,
Je joigne le récit d'un bien plus mauvais tour,
Que dans le même temps et dans une autre cour
On me jouait en Allemagne.
Ce fut en Prusse où le roi,[1]
Ce jour n'ayant guère affaire,
Et sachant cette misère,
Sans penser plus mal de moi,
S'enquit de mon caractère.

Sire, lui dit son chambellan,
Crâne à cervelle détraquée,
Foulant aux pieds Bible, Alcoran,
Synagogue, église, mosquée,
Tiare, éphod et turban,
Jérusalem, Genève et Rome,
Et qui, ministre de Satan,

[1] « Quel homme est-ce donc que ce Piron? il me paraît drôle; « je voudrais le voir, » disait un jour le grand Frédéric à Voltaire. « Fi! sire, répondit celui-ci, c'est un homme sans mœurs. » Les témoins m'écrivirent sur-le-champ cette réponse. Je n'en fis que rire. Quelque temps après, Maupertuis me vengea, en faisant déguerpir Voltaire de la cour de Berlin.

Dans cet esprit-là nous assomme
De mille écrits affreux par an :

Sire, dit donc le charlatan,
Vous vous informez là d'un homme
Dont voilà les vers les meilleurs,
Et qui ne vaut pas qu'on le nomme.
« On m'en a dit du bien d'ailleurs, »
Reprit le prince débonnaire.
Oui, dit mon honnête adversaire :
Il a bien quelque esprit, mais il n'a point de mœurs.
« Point de mœurs ! s'écria le roi : c'est autre affaire !
« Ne m'en imposez-vous en rien ?
« Car vous autres auteurs vous ne vous aimez guère. »
Je dis vrai, foi d'homme de bien !
Foi de gentilhomme ordinaire,
De chambellan, et de chrétien ;
Pour tout dire, foi de Voltaire.
Se fit-il croire, ou non, par le prince étranger ?
C'est pour moi lettre close, et de quoi m'affliger :
Les lettres des témoins de qui je tiens l'histoire,
M'ont laissé cet os à ronger.
Je le ronge ; mais sans en moins manger, ni boire.
A quel propos, Binbin, tous ces longs propos-ci ?
Me direz-vous. Monseigneur, le voici.
C'est qu'un propos nuisible, un fâcheux témoignage
A des ailes, va loin, fait toujours bon voyage,
Et près du sage même, a parfois réussi ;
Surtout l'auteur étant du ton de celui-ci,

Remuant ciel et terre, et faisant peste et rage
Contre le moindre objet qui lui fait quelque ombrage.
Philosophe sans mœurs lui-même, et sans merci,
Tranchant du rare personnage,
Et prétendant doubler la noble image
Du philosophe Sans-Souci.
Quiconque est assez ridicule
Pour s'afficher un incrédule,
Et scandaleux avec ennui,
Peut de son propre honneur se jouer comme lui;
Se fera-t-il un scrupule
De se jouer de celui
D'autrui?
Or, quel est cet autrui? C'est Binbin: c'est moi-même,
Rimeur ainsi que lui; quelquefois son rival,
Qui, n'ayant que vingt ans, par un début fatal,
Du chaste rigoriste attirant l'anathème,
Ai sur moi donné prise à qui me veut du mal.
Ma muse éternua l'amoureux décalogue,
Folâtre et bachique impromptu,
Dont tout le monde est rebattu;
Peccadille frivole, à cet âge analogue,
Qui malheureusement aux rieurs a trop plu,
Et qui, par eux, eut plus de vogue
Que le jaloux despote et moi n'eussions voulu.
L'ivresse de Noé lui fut-elle fatale?
Son corps, de pied en cap à nu,
Dut causer un plus grand scandale;
Et le bon patriarche en a-t-il moins valu?

A toute outrance l'on m'attaque
Pour avoir à table, où tout rit,
Célébré du dieu de Lampsaque
La gloire, le culte et le rit.
Je ne mis à l'hymne folle,
Jeunesse et vin de concert,
Que le temps de la parole,
Et que celui du dessert:
Tout cela de rien ne sert.
Soixante ans d'écrits sans licence,
De vie, où régna la décence,
Ne me sauraient mettre à couvert
De ce moment sans conséquence.
Binbin sans mœurs! conscience!
Qu'au moins, dans leurs faussetés,
Les détracteurs effrontés
Mettent quelque vraisemblance.
Le vieux proverbe dit bien:
« Qui dit trop, ne prouve rien. »
Sans mœurs, moi! quelle apparence!
Moi qui, fou de l'innocence,
N'aimai que simplesse et ris!
Moi, dis-je, qui, solitaire,
De fanfreluches épris,
Et berger visionnaire,
Me fis en l'air des Iris,
Jugeant plus imaginaire
La volupté mise à prix
Par le sexe mercenaire,

Dangereuse d'ordinaire :
Pourtant la seule Cypris,
Qu'idolâtre dans Paris
Le gueux, le millionnaire,
Le vert galant, le rigris,
L'imberbe et l'octogénaire !
Enfin moi, qui, pauvre hère,
Peu soucieux de mépris,
De gloire, ni de salaire,
Ai vécu loin du vulgaire,
Plus encor des beaux esprits,
Et presque sans luminaire,
Nez et front sur mes écrits :
Ainsi fait, ventre-saint-gris !
Eussé-je voulu mal faire,
Par où m'y serais-je pris ?
Mesurez donc mieux vos cris,
Méchans, ou sachez vous taire.
Que n'étiez-vous là, monseigneur !
Vous, fait pour éclairer les têtes couronnées,
Quand le subtil imposteur,
Pour un moment vers l'erreur
Par hasard les a tournées.
Ce n'est pas lui qui parle à votre majesté,
Eussiez-vous dit au roi : c'est l'étrange manie
Qu'il a de nuire à qui ne l'a pas exalté,
Ni plié le genou devant son haut génie :
Les vrais fabricateurs de cette calomnie
Sont *Zaïre*, *Tancrède*, et *Mérope* en crédit,

Qui veulent mettre en interdit
Gustave et *la Métromanie.*
L'homme simple et naïf, qu'on défigure ici,
N'a pas, je l'avoûrai, des vertus monacales:
Mais il en a de morales,
Qui valent bien celles-ci:
Entre autres, une rare
En ce siècle barbare
De masques et d'ingrats;
Et votre bienfaisance
Ne m'en dédîrait pas:
C'est la reconnaissance.
Il en est plein; je suis armé
Contre qui dirait le contraire;
Car il m'a toujours plus aimé
Que le bien que j'ai pu lui faire.
En ceci, monseigneur, vous auriez attesté
La vérité constante et pure:
Sur vos bienfaits, tant grands ont-ils été,
Le bienfaiteur l'a toujours emporté.
C'est où, dès mon début, je prétendais conclure.
L'esprit, sans pour cela que le cœur en murmure,
A pesé l'un et l'autre point:
La gratitude a sa mesure,
Et l'attachement n'en a point.
La raison en est bien claire,
Et facile à concevoir:
La gratitude est du devoir,
L'attachement est volontaire.

ALLÉGORIES.

LE PHAÉTON MODERNE.

Soleil, descends; ton char est fait pour moi !
Place au démon de l'Encyclopédie !
De ce grand nom l'éclat te congédie,
Et le destin me nomme à ton emploi.

Le Soleil dit : Monte, éclaire, et sieds-toi :
Mais tiens-toi bien ; l'entreprise est hardie.
Le ciel te voit, la terre t'étudie :
Au moindre écart tout est en désarroi.
Ne nous va pas, roulant à l'étourdie,
Au lieu de jour donner la comédie,
Comme à son dam, se fiant trop à soi,
Fit autrefois le galant de Lydie.

A tout cela, traité de rapsodie,
L'encyclopède arrogamment répond :
Fiat lux ! gare : il dit, et le coq chante.
La lune au loin se retire expirante :
Son feu l'éteint, la dissout et la fond.
Lumineux seul au centre du grand rond,
De ses coursiers l'agilité l'enchante :
Il se promène en astre vagabond,
Il fait claquer son fouet en furibond ;
Et cette aubade imprévue et tranchante,

Frappe des airs l'écho vaste et profond :
Les coursiers même en prennent l'épouvante.
Le premier tire en bas, et le second
Veut s'élancer au céleste plafond.
Un limonier s'abat, l'autre se cabre :
Ils ne vont plus que par saut et par bond.
Char, roue, essieu, timon, tout se délabre.
Nuit, crépuscule et jour, tout se confond.
Le Lapon sue et l'Américain gèle.
Bientôt la peur devient universelle.
Le chaos voit son règne rétabli.
Jupiter vient au secours de Cybèle :
Un trait de feu fend la voûte éternelle ;
De sa lueur tout le globe est rempli.

Sur l'insensé, dont le bras affaibli
Reste inactif, éclate enfin la bombe.
Du char alors notre Phaéton tombe,
Plonge, et se perd dans le fleuve d'oubli.

LE POULAILLER.[1]

Dans un poulailler solitaire,
Quinze coqs observaient le vœu de chasteté,
Et remplissaient toute la terre

[1] Après un souper fort gai, où j'étais, les dames proposèrent d'aller à une abbaye, à deux lieues de Dijon, et de partir sur-le-champ ; ce qui fut accepté. On arriva de très grand matin à l'abbaye, où nous passâmes trois jours.

Du bruit de leur austérité.
Si, dès l'aube du jour, du Dieu de la lumière
Leurs chants annonçaient le retour,
Ce n'était point pour vaquer à l'amour,
C'était pour se mettre en prière.
L'on n'avait jamais vu rien de plus exemplaire.
Ennemis de ce jeu vanté,
Dont le beau sexe fait sa principale affaire,
Et dont le nom seul doit déplaire,
Ces coqs dans ce réduit, du grand monde écarté,
Vivaient comme en un monastère.
On ne leur voyait point ce fier ajustement,
Dont leurs pareils se font distinguer d'une lieue:
Les crêtes sur le bec tombaient modestement;
Le cochet, le vieux coq, tous laissaient humblement
Pendre leur longue et belle queue.
Une nuit que sur l'oreiller,
Ils dormaient, attendant matines,
Cinq ou six charmantes gelines
Vinrent frapper au poulailler.
Je les vis, et jamais je n'en vis de si belles;
Un plumage éclatant relevait leur beauté;
Tous les feux de Paphos étaient dans leurs prunelles,
Et l'on voyait briller en elles
La jeunesse ou la majesté.
Mon âme, à l'aspect d'une entre autres, fut émue:
Qu'elle avait de beaux yeux! que je lui vis d'appas!
Pour jamais elle est disparue.
Grâces, Plaisirs, Amours, ne l'abandonnez pas!

Je ne la verrai plus, et peut-être qu'hélas !
Je me repentirai long-temps de l'avoir vue !
La belle troupe entra dans la communauté.
Les droits de l'hospitalité
Ne s'accordent que trop avec les lois divines.
Par la mollesse et par la volupté,
Un gîte, auprès des coqs, fut bientôt apprêté
A nos aimables pèlerines.
Aussitôt dans le chaste enclos,
Du démon de la chair on vit jouer les mines ;
Contre la pureté de nos saints animaux
On vit dresser partout ses horribles machines.
Ah ! disait un cochet, je serais un grand sot
De n'oser une fois en passer mon envie !
Frais, dispos, vigoureux, passerai-je ma vie
Sans avoir fait coquericot !
Dussé-je, disait l'autre, être un peu sacrilége,
Je prétends m'en donner, tandis qu'il y fait bon.
Foin de la règle ! eh quoi ! ferme et jeune, attendrai-je
Que l'âge m'ait rendu chapon ?
Mon Dieu ! disait un coq dont la plume était grise,
Mon Dieu ! secourez-moi contre un corps mutiné ;
Car encore à la friandise
Mon bec, mon vilain bec, comme un autre est tourné.

Mon esprit, que l'objet pour qui mon cœur soupire
Ne forçait que trop à veiller,
Courant de pailler en pailler,
Allait bientôt tout voir, tout entendre et tout dire,

Quand un dieu nommé le Respect,
Dieu qui sait imposer le silence à merveilles,
M'arrêta là tout court, et de son seul aspect
Sut me fermer les yeux, la bouche et les oreilles.
Je ne dis donc plus rien, sinon, qu'en vérité
L'Amour est un subtil apôtre;
Et je crois, sans difficulté,
Que tant de charmes d'un côté
Laissa peu de vertu de l'autre.
Quoi qu'il en soit, le séjour était doux,
Et nos voyageuses lassées.
Mais deux nuits y furent passées;
N'est-ce pas trop d'une entre nous?
Les belles seraient offensées
Que leurs amans, ou leurs époux,
Osassent en être jaloux;
Et sans doute ils seraient des têtes peu sensées.
Les lois de la pudeur n'y furent point blessées:
Cupidon jusque là ne poussa pas ses coups.
Mais deux nuits y furent passées;
N'est-ce pas trop d'une entre nous?
On y dit quelquefois : fi donc! finirez-vous?
Et quelques poulettes pincées
S'en mirent si vite en courroux
Que les ardeurs des coqs furent bientôt glacées,
Et les pardons demandés à genoux.
Mais ces deux nuits furent bientôt passées;
N'est-ce pas trop d'une entre nous?
Tout n'aboutit enfin qu'à de vains badinages;

L'on y vécut ensemble ainsi que frère et sœur,
Et l'honneur et les pucelages
En furent quittes pour la peur.
L'on pécha, mais du moins ce ne fut qu'en pensées:
Et le diable camus eut enfin le dessous:
Enfin sans coup férir, l'on battit la retraite.
On le veut ainsi, je le croi;
Oui, chacun s'en revint la conscience nette.
Que l'on m'appelle encore homme de peu de foi!

LA PINCETTE.

Amour a dans son carquois
Une pincette invisible,
Qui le rend plus invincible,
Plus triomphant mille fois,
Que ni le brandon funeste,
Ni l'arc, ni le trait fatal,
Ni tout l'attirail céleste
Qu'il a dans son arsenal.

L'aimant incompréhensible
Présente au plus dur métal
Un attrait moins infaillible;
Et la pente imperceptible
Du petit ruisseau paisible,
Qui sur un sablon charmant
Ralentit sa promenade,

Entraîne moins constamment
Les jouets qu'à la Naïade
Les vents ont abandonnés;
Que la pincette ne mène,
Et tout doucement n'entraîne
Ceux qu'elle a pris par le nez;
Ce nez tint-il au visage
Du plus grave et du plus sage
Des heureux infortunés,
Qu'à l'amoureux esclavage
Leur étoile a condamnés.

Tel que la pincette pince,
Est sujet, qui se croit prince,
Tant l'enchantement est fort;
Et du magique ressort
La violence est si douce,
Que sous le pied garrotté
Du chevalier enchanté,
L'épine se change en mousse;
Et que, de quelque côté
Qu'on veuille qu'il soit porté,
Il croit que ce qui l'y pousse
C'est sa propre volonté.

Ce joyau de conséquence
Fut l'ouvrage de Vulcain.
Le machiniste divin
Y mit toute sa science;
Mais manqua bien de prudence,

Quand dessaisissant sa main
D'un bijou de cette espèce,
Il en enrichit l'écrin
De la joyeuse déesse
A qui l'unit le destin.
Il s'en repentit soudain;
Car aux dépens du manœuvre,
Sur un dieu brave et bien fait
Elle essaya le chef-d'œuvre.
Vulcain se douta du fait:
La suite, aucun ne l'ignore;
Le pauvre époux, comme on sait,
De moins en moins sage encore,
Retournant à son soufflet,
De sa forge fit éclore
Le ridicule filet
Où fut prise la parjure;
Mais où le dieu des combats,
Qui fut bien sot, ne fut pas
Le plus sot de l'aventure.

Le petit fripon d'Amour,
Ayant de sa mère un jour
Gaîment plié la toilette,
Se rendit maître à son tour
De la fatale pincette;
Et n'eut cesse, ni repos,
Qu'il n'eût, par la main badine
De mainte et mainte héroïne,
Emmuselé maint héros.

Cette pincette fatale
Était à la main d'Omphale,
Lorsque le fils de Vénus,
De mille monstres connus,
Foulant aux pieds la dépouille,
Au monde étonné fit voir,
Pour sa devise, en sautoir,
La massue et la quenouille.

Du sang de Rome en fureur,
Actium voit rougir l'onde;
Et qu'Antoine y soit vainqueur,
Antoine est maître du monde.
Ce prix l'aiguillonne en vain:
D'amour la malice noire
Met la pincette à la main
D'une beauté dont l'histoire
A, pour l'orgueil féminin,
Éternisé la mémoire;
Et l'ambitieux Romain,
Laissant bientôt la victoire,
Prend tout un autre chemin
Que le chemin de la gloire.

On aurait plus tôt compté
Ceux que de la faculté
Ont enterré les recettes,
Qu'ici l'on aurait nombré
Ceux dont le nez fut livré
A l'insulte des pincettes.

Frison [1], l'espoir des coquettes;
Frison, le roi des toilettes,
Qui, sous son sceptre de fer,
Tient tant de têtes fallotes,
Frison, le friseur sans pair,
N'a jamais, le coude en l'air,
Pincé tant de papillotes.

Mais que l'on ne pense pas
Que la pincette ici-bas,
A qui rien n'est impossible,
Soit toujours en main nuisible!
Il est parmi les humains
Gens plus enviés que plaints,
Pour qui le ciel en dispose,
De façon qu'Amour pour eux
Exprès, pour les rendre heureux,
En sages mains la dépose.

Les bonnes gens sont menés,
Quand il advient de la sorte,
En paradis par le nez.

Et sur ce, je vous exhorte,
Nez aquilins et camus,
De vous livrer sans réserve
A la pince de Vénus;
Quand elle est loin des abus,
Et dans les mains de Minerve.

[1] Fameux coiffeur.

LA ROSE.

POUR MADEMOISELLE DE RICHELIEU, AUJOURD'HUI MADAME D'EGMONT.[1]

Sous les yeux d'une nymphe, ornement d'un séjour
Où du profane et fol Amour
On ignore la tyrannie,
Nymphe, de qui le cœur est plus pur que le jour,
De ces nymphes sans art, ainsi que sans atour,
Dont la chaste Diane et Vénus-Uranie
Composent leur céleste cour,
Sur un joli rosier, des fleurs croissait la reine,
Et croissait dans tout l'apparat
Qui de la grandeur souveraine
Rehausse la pompe et l'éclat.
Une tige droite est le trône
Où la majesté va siéger:
L'épine, habile à la venger,
Est la garde qui l'environne;

[1] Elle n'avait alors que huit ou neuf ans. Ce fut sa tante madame l'abbesse du Trésor, qui l'élevait et l'aimait en mère, qui me pria de faire des vers pour elle. Il est vrai qu'à son âge, elle offrait le plus joli spectacle du monde aux yeux et à l'esprit. M. de Fontenelle, alors âgé de quatre-vingt-quatorze ans, buvant un jour à sa santé, chez madame de Tencin, où j'étais : « Monsieur, lui dit-« elle, en lui faisant raison, je paraîtrai bien merveilleuse à quatre-« vingts ans, si je les vis, quand je dirai que j'ai bu avec le neveu « du grand Corneille. »

Un feuillage vert et léger,
L'émeraude qui la couronne.

Cet aimable et jeune enfant,
Fruit du lien triomphant
Qui joignit Zéphyre à Flore;
Ce charme de l'univers
N'attendait plus pour éclore,
Et pour embaumer les airs,
Qu'une larme de l'Aurore.
Déjà l'abeille, entre cent,
D'avance l'ayant choisie,
Se promet en la suçant,
Un miel plus doux qu'ambroisie.

Déjà le tendre échantillon
De l'incarnat, du vermillon,
Si rare, ou si faux chez nos belles,
Flatte le galant papillon,
Et lui fait déployer ses ailes.
Pour la rose il en vole en l'air un million;
Des petits prétendans, tout l'essaim ravi d'aise,
Se berce de l'espoir d'une heureuse union,
Et, plein de bonne opinion,
Voltige autour à la française.
Amis, leur dit Zéphyr, ne vous pressez pas tant;
Ce n'est pas ici de ces roses
Prêtes à se faner dès qu'elles sont écloses,
Et qui ne vivent qu'un instant.
Si le temps perdu peut vous plaire,
Vous aurez, en rendant hommage à sa beauté,

Vous et votre postérité,
Le loisir de vous satisfaire.
Cette fleur jouira de l'immortalité.
Frimas, chaleur, hiver, automne, été,
Toutes saisons seront printemps pour elle.
Oui, d'agrément en agrément,
De rose délicate et frêle,
Par un glorieux changement
Je veux qu'elle devienne une rose éternelle,
Une rose toujours précieuse et nouvelle,
Une rose de diamant.
Je veux, chez l'empereur, qu'elle brille, elle excelle
A réfléchir les plus beaux feux
Dont l'astre du jour étincelle;
Que cette rose attire et le cœur et les yeux
De toute la troupe immortelle;
Et qu'appartenant à celui
Qui voit l'aigle voler sous lui,
Ce soit de son bonnet la rose la plus belle.
De Céphale, à ces mots, l'amante ouvrit les yeux,
Et de son aspect radieux,
Cybelle émue et réjouie,
Comme un équivalent, aux cieux
Offrit la rose épanouie.
L'Aurore jalouse en rougit;
Ses feux de honte se retirent;
Cependant les échos redirent
Tout ce que Zéphyre avait dit,
Et les destins y souscrivirent.

ENVOI A MADAME L'ABBESSE DU TRÉSOR.

Un zèle médiocre ne fait que de médiocres efforts: j'ai donc pris le ton de l'allégorie, M. de Fontenelle nous ayant dit hier, devant vous, que de tous les ouvrages d'esprit l'allégorie était le plus difficile. Je laisse à des yeux plus clairvoyans que les miens, à juger si, sous le voile riant de celle-ci, j'ai assez heureusement indiqué les grâces naissantes de ma jeune héroïne, le mérite solide et durable qu'elles annoncent, celui de son aimable tante, les qualités triomphantes de son illustre père, les hauts établissemens auxquels elle a droit de prétendre, par le rare avantage qu'elle a d'appartenir à la maison impériale.

LA PÉPINIÈRE.

L'infernale divinité,
Pour mère ayant l'ire divine,
Pour sœurs la guerre et la famine,
Et pour fille la faculté
(S'entend celle de médecine);
A cette belle parenté,
Aisément, je crois, on devine
Cette dame de qualité,
Et de qualité très funeste,
La Peste.

La Peste, dis-je, voyageant,
Et voyageant à sa manière
(C'est-à-dire, qu'en meurtrière,
A la ronde, elle allait changeant,
Ville et province en cimetière),
Sur les ailes d'un vent malin,
Grand ennemi du genre humain,
On nous rapporte que, naguère,
Elle était venue à Cythère,
Où de son souffle empoisonné
Elle avait détruit enfans, mère,
Tout beau berger passionné,
Toute belle et tendre bergère;
Bref avait tout exterminé.
Plus d'Amour, plus de Cythérée,
De ceinture, de demi-ceint;
Foi morte, tendresse expirée,
Temple-désert, encens éteint,
Et délicatesse enterrée.
Cythère enfin n'existait plus,
Ses grandeurs étaient disparues;
Ses plus beaux droits étaient perdus,
Et l'herbe croissait dans les rues.

La Peste ayant fait son chemin,
Pour y mieux laisser de ses traces,
Repeupla l'île de sa main,
Et Dieu sait comme au lieu de grâces,
Elle y transplanta les grimaces!

Au lieu d'Amour, des marmousets
Tels qu'il nous en vient de la Chine,
Frêles et minces freluquets,
Mâles à face féminine,
A teint blafard, à maigre échine;
Pour la plupart, petits-collets,
Moins faiseurs d'exploits que de mine.
De même pour toutes Vénus,
Il ne resta dans ces contrées
Que de singulières poupées
De trois ou quatre pieds au plus:
Faibles et froides mijaurées,
Sans cœur, esprit, ni jugement,
Sans gorge, taille, ni prestance,
Et n'ayant toutes d'existence
Guère plus que de sentiment.

Até, des humains l'ennemie;
Até, l'impitoyable Até,
Monstre des humains redouté,
Et qu'en ses flancs porta l'Envie;
Até, que le bonheur aigrit,
Que notre embonpoint amaigrit,
Qui, comme sa mère, à toute heure
Ne pleure que lorsque tout rit,
Et ne rit que lorsque tout pleure:
Cette Até, dis-je, n'eut jamais
De quoi se trouver plus contente;
Le mal faisait de grands progrès,

Et tout remplissait son attente.
Telle de Voltaire, à peu près,
Se montra la joie éclatante,
Quand sa cabale militante
Au théâtre étouffa *Cortès*.
Mais la divinité mutine
Ne soupçonnait pas qu'à l'écart
Il existait quelque autre part,
De quoi réparer la ruine
Où se délectait son regard.

La fondatrice de Cythère,
Qui veille au bonheur des humains,
Nature, notre bonne mère,
Dont les officieuses mains
Cultivaient les jolis jardins
De cette île, à nos vœux si chère;
Nature, sans faire d'éclat,
Ayant bien prévu le dégât
Que la Peste un jour devait faire,
En sage et bonne jardinière,
Sous un délicieux climat
Entretenait en bon état
Une abondante pépinière.
Paradis à durer toujours,
Séjour le plus beau des séjours,
Moitié ville, moitié champêtre,
Digne de s'appeler et d'être
La pépinière des Amours.

On y voit s'élever et croître
De petits Cupidons nouveaux,
Plus réels, plus vrais, et plus beaux
Que ceux que la fable a fait naître
Au creux enfumé des cerveaux
D'Ovide et d'Homère son maître.

Une beauté pleine d'appas,
Vénus à la fois et Pallas,
Double divinité visible,
En ce séjour doux et paisible,
Fait naître les fleurs sous ses pas.
Asile de la bienfaisance,
Où j'ai coutume, en pareil temps,
D'offrir le tribut, tous les ans,
De ma juste reconnaissance.

CONTES.

ROSINE,

OU

TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE.

CHACUN trouve à la fin son compte.
Gens mécontens de votre état,
Patientez. C'est de ce conte
La morale et le résultat.

Rosine à peine avait quinze ans.
Peignons d'un trait ses agrémens :
Le moindre de tous était l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Rosine, en un mot, était belle,
Belle à mériter mille amans :
Pas un pourtant n'approchait d'elle.

Son père vivait en dévot,
Et sa mère était une prude :
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude ;
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron,
Crainte de quelque tour fripon

Que se reprochait leur sagesse,
Et qui, dans leur temps de faiblesse,
Avait hâté leur union.
Il n'est argus pires, dit-on,
Que les argus de cette espèce.
Mais il n'en est ni plus ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Rosine prit garde à ses charmes,
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains désirs,
Sources de maints profonds soupirs,
Qui le soulevaient en cachette.

Et quand surtout ces déplaisirs?
Sans faute aux heures de toilette.
Hélas! disait-elle souvent,
Quand sa parure était complette,
Et qu'elle se mirait seulette,
Je jette bien ma poudre au vent!
Quoi donc! j'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte et mon chien?
Avec le monde qui m'oublie
Tout commerce m'est interdit?
Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bien me parer à crédit!
Me parer est grande folie!

Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iraient bien!
Droit d'être coquette ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer à la sourdine
Le temps avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine,
De faire la paix ou le bruit;
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine;
Droit, s'il arrivait un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits si bien dus à nos appas,
Dont la jouissance est si belle!
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle?

Le ciel prit au mot la pucelle.
Le père avait un vieux château

Au bord de la mer infidèle.
Un jour que, sur une nacelle,
La belle s'égayait sur l'eau,
Une bourrasque, un vent de terre
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé passe un corsaire
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique, et sur la plage
Met sa belle proie à l'encan.

Un beau jeune Mahométan
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite, et paye au forban
Tout ce qu'on veut, et davantage.
Et croyez que le musulman
N'eut pas plus regret à la somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.

Or déjà le Turc, à son dam,
Avait vingt-neuf femmes en somme;
En avoir trente était son plan;
Et cela, grâce à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban.

Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelques mots de tendresse;

Bref, et laissant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail,
Moins en esclave qu'en princesse.

Pendant le jour tout fut des mieux;
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais, à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.

Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée :
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand face à face, par un noir,
Ces anges, rangés sur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales toutes dignes
Comme elle de n'en point avoir.
Le fier Osmin, à pas tranquilles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files;
Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise; examine
Le lis, la neige et le jasmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine,
En fait autant à son germain;
Puis de belle en belle chemine;

Et, devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin,
C'est à qui joûra des prunelles;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles,
Remet le reste au lendemain;
Et Rosine était de ce reste.
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeste
Que le premier qu'elle a quitté!
« Mais c'est un choix peu médité;
L'injustice est trop manifeste:
Demain j'aurai la primauté. »
Des femmes, en fait de beauté,
Tout monologue est peu modeste.

D'un second choix moins indigeste,
Espérance endort vanité;
Le tiers jour, pas plus d'équité.
Soit guignon, soit mauvais manége,
Soit tous les deux: que vous dirai-je?
Elle en est au vingtième jour,
Sans avoir encore eu son tour.

Elle ne retient plus ses larmes:
« Quel est donc l'étrange séjour
Où j'étale aux yeux tous mes charmes
Sans pouvoir inspirer d'amour?

Ah! disait la belle éplorée,
Que mon cœur s'était bien mépris!
Hélas! si j'étais ignorée,
Du moins j'ignorais les mépris!
Être vingt fois déshonorée!

O l'indigne et l'affreux destin!
M'a-t-il un moment désirée,
Le tyran! de quel air hautain
Il se présente à notre vue!
Ce coup d'œil errant, incertain,
De quelque attrait qu'on soit pourvue!
Ce geste presque du dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'exposant au ris malin
De celle dont il s'infatue!
Quel empire absolu sur nous!
Comme sous lui tout s'humilie!
Quelles rivales! quel époux!
Mais que leur nombre multiplie;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,
Et que, tandis que je le fuis,
Aux pieds du monstre prosternées,
Les lâches passent les journées
A briguer de honteuses nuits.
Pour nous, songeons mieux qui nous sommes;
Relevons un rang avili;
Méritons un sexe embelli
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux

Où la beauté n'a point d'empire;
Et couronnons, sous d'autres cieux,
Quelque amant moins audacieux,
Quelque amant du moins qui soupire. »
Elle aurait pu fuir à l'instant;
Si demeura-t-elle pourtant,
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevrait dans son lit.

Point de mouchoir encor pour elle:
Donc l'héroïsme ne faillit
De la reprendre de plus belle.

Des jardins le mur treillissé,
La nuit l'invite à l'escalade.
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute et s'évade
Du plus austère des couvens;
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démarre,
Et s'abandonne au gré des vents.

Rosine avait lu les romans:
Leurs plus rares événemens
Pour elle étaient mots d'évangile:
Mais l'héroïne, au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des momens;
Et bien des fois, malgré ses dents,
Elle observa jeûne et vigile.

Après quelques jours de gros temps,
Où des bons vents la troupe agile

S'épuisa de soins obligeans,
Elle et son bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitaient de fort bonnes gens.

A quel degré, sous quelles zones,
Ce pays-là ? Je n'en sais rien :
Le fait est qu'il différait bien
Avec celui des Amazones.
C'étaient femmes sans homme : ici
C'étaient, dans l'île, hommes sans femme;
La dernière avait rendu l'âme.
Un cocu dirait, Dieu merci !
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, ains bonne amie,
N'ai garde de parler ainsi.

Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'était mise
Sur tout le beau sexe du lieu.
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin telle en fut la crise,
Que fille, mère, et de par Dieu,
Voire la grand'mère y fut prise.
De l'Isle-Veuve cependant,
Nulle terre n'était voisine;
Onc on n'y connut la marine :
Donc nul remède à l'accident.
Jugez, cette vérité sue,
Si Rosine y fut bien reçue.

L'état était républicain,
Partant tout commun, perte ou gain:
Si qu'au ciel chacun rendant grâce,
Compta qu'il aurait de sa race.
Pour moi, la façon d'en avoir
Eût fait mon seul et bel espoir.

Chacun prétend donc à l'aubaine,
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher;
C'était déjà leur souveraine:
Un objet si rare et si cher
Même est pour eux plus qu'une reine.
C'est quand parfois le bien nous faut,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.

En pompe, et de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse et galante;
La garde, ainsi que de raison,
Sage, discrète et vigilante:
Cœurs sans nombre pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente:
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte qu'avant huitaine
Sa majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix, au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera;

Quatre fois, en cas du contraire :
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux et prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine :
Fortune, par ce règlement,
De toute l'île, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux!
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses,
Faire en un jour plus de jaloux
Que l'autre, en mille ans, de jalouses;
Et notez que murs ni verroux
De ses plaisirs ne lui répondent;
Au-devant d'elle ils volent tous :
Sous ses pas d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous.
Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au-dessus de l'autre!
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force?

Par la ville, où tout l'adorait,
(Ce n'est conte de Méluzine)
Tant que le joli jour durait,

Sur un char élevé, Rosine
Roulait, cherchant qui lui plairait.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitans,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empresser à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs grâces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder, et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps
Qu'on reproche à nos jeunes gens;
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage
Qu'aux yeux du plus fier des sultans,
N'en fait le sexe qu'il outrage.

Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune, *et cætera:*
Hylas est le nom qu'il aura;
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eût le don de plaire;
Que la sympathie opéra;
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.

Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable.
On vit la paix inaltérable,
Et l'hymen, en même maison.
Je vous en ai dit la raison:
Cet hymen était peu durable,
Ils allaient être désunis.
Trois mois incessamment finis,
De fruits n'offraient point d'apparence:
D'Hylas imaginez les transes!
Céder un si parfait bonheur!
Se dessaisir de tant de charmes!
Le désespoir entre en son cœur;
La rage y resserre les larmes:
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas? dit la belle.
Ce que j'ai! dit-il; ah, cruelle!
Demain je vous perds pour toujours;
Et vous me tenez ce discours!
Avez-vous déjà, dans votre âme,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora,
D'un tendre amant qui vous adore,
Comme les dieux sont adorés,
Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez?
Demain mon sort n'est plus le vôtre:

Demain votre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est pas alarmé!
Rosine entre les bras d'un autre!
Rosine qui m'a tant aimé!...
Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle en soupirant.
Ma tendresse est toujours extrême,
Pour vous je suis toujours la même;
Que ce baiser en soit garant.
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas.
Les lois sont faites, cher Hylas;
Il faudra bien que je les suive:
Mais je ne vous oublîrai pas.

A cet arrêt qui l'assassine,
Il jette un cri plus douloureux;
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de Racine.
Il voulut se percer le sein;
Vingt fois on désarma sa main:
Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportait contre le destin.

Mais, cher Hylas, que faire enfin?
Pour être à vous, par où m'y prendre?

Fuyons, dit-il, et promptement!
Pourquoi répugner à la fuite?

Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule vous l'osâtes braver
Dans votre première aventure;
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver:
C'est qu'ils voulaient vous réserver
A la tendresse la plus pure;
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre:
Venez avec moi l'éprouver.
Venez : à ce nœud légitime,
Je vois ce que vous immolez
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette île entière est ma victime:
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs,
Pour courir un risque effroyable:
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable;
Mais, Rosine, vous me suivrez!
C'est avec moi que vous vivrez,
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici-bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre?
Ah! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde!

J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau!

Il en jura : la belle en somme
(Qui n'avait pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnait pour un homme);
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidèle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeait d'elle.

Hé bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons! un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige:
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons; je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,
Presque aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arriva d'Afrique,
Mais un peu mieux ravitaillé;
Et Rosine, heureuse et tranquille,
Était déjà bien loin de l'île
Quand le monde y fut réveillé.

Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose ou rien:

Chacun fit bien ou mal; mais, certe,
Que chacun fît ou mal ou bien,
L'île au bout d'un temps fut déserte.

Cependant Rosine, en repos,
Voguant à la merci des flots,
Semblait avoir dans ses voyages
Éole et Neptune à ses gages.
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyait mille avantages
A ses innocentes amours;
Et, pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle se peignait
Mille inconvéniens à craindre
Dans l'état qu'elle abandonnait,
Et qu'elle eût dû plus tôt se peindre:
Car, en effet, le dénoûment,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvait devenir funeste.

Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrète,
Dont le tour ne fût pas venu,
A l'époux nouveau parvenu,
De force à la fin l'eût soustraite,
Sans nul égard à l'étiquette:
Les sénateurs, sur ce viol,
Auraient, en confisquant le vol,

Fait justice du bourguemestre,
Et dit que chacun d'eux en paix
Exercerait seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté :
Quel enfer alors eût-ce été
Que ce beau paradis terrestre!
Surtout si, pendant un traité
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en séquestre
Chez le plus vieux de la cité.
Quel embarras de tout côté!
Ici, quelle paix, au contraire!

Je serai donc heureuse enfin!
S'imaginait-elle en chemin.
J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin;
Seule j'ai son cœur et sa main.
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire :
Pas le moindre amant chez ma mère!
Trente rivales chez Osmin!
Dans l'île un monde à satisfaire :
Ennui, dépit, dégoûts, misère!
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'est assez, et c'est mon affaire.

Avec ce beau raisonnement,
Rosine est par la Providence

De vague en vague heureusement
Poussée au lieu de sa naissance:
Mais, par malheur pour la constance
De son époux toujours amant,
Son lieu natal était la France.
Père, mère, tout était mort;
Elle unique et riche héritière;
Partant le mari gros mylord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu, de toutes les vertus,
Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.

Des libres façons du pays
Bientôt l'insensé prend ombrage,
Devient jaloux jusqu'à la rage,
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Cherche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage:
Mais rassure-t-on un jaloux?
Il faudrait qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verroux;
Bientôt encore il s'en défie,

Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie;
Clef maudite! infâme instrument!
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la dernière porte
Par où se peut glisser l'amant.

Jusque-là, soumise et fidèle,
Rosine ne murmure pas:
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage,
De l'ingrat qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influait: mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux,
Ce n'est ni le droit ni l'usage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle:
Elle regretta du passé
Jusqu'à la maison paternelle:
Le regret surtout lui rappelle
L'île dont elle avait été
L'amour et la divinité:

Vrai paradis perdu pour elle;
D'où, pour se voir abandonner,
En aveugle et tendre victime,
Elle s'était laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abîme!
Même encore au sérail, du moins,
Entre elle et ses vingt-neuf rivales,
Le Turc eût partagé ses soins.
L'espace d'un mois, de tous points,
Les eût rendu toutes égales.
Trente maîtresses sur son cœur
Avaient prétention commune:
S'il en mécontentait quelqu'une
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnait aucune:
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur;
L'épouse, toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.

Elle était trop infortunée;
Le ciel enfin la secourut:
Elle changea de destinée;
Un beau matin l'ingrat mourut,
Et serviteur à l'hyménée!
Rosine en réchappe à vingt ans,
Fraîche comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée;
Riche, point des plus importans;

Appas de triomphante espèce,
Grâce aux nobles cœurs de ce temps.
A beauté, chevance et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté :
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà, sans difficulté,
Plus heureuse qu'une princesse.

Des autres états, celui-ci
Est l'agréable raccourci.

Sans père ni mère, elle est fille ;
Sans mari, mère de famille :
Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième ;
Chez elle enfin, par ses appas,
Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille,
Et jouir jusqu'à son trépas,
Des prérogatives de l'île,
Sans en craindre les embarras.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Un jour à Quimper, en un temps
Où, dans les villes comme aux champs,
De veaux il était belle année,

Une Basse-Brète vêla;
Et, contente de sa journée,
Remerciait la destinée
De cette maternité-là.
Elle se croyait fortunée,
Lorsque tout à coup dévala,
Par un tuyau de cheminée,
Jambe deçà, jambe delà,
Sur un manche à balai, la fée
Accroupie et ratatinée,
Que dans un cas pareil on craint;
Que, vieille et bossue, on nous peint
En dame d'enfer attifée:
Pour mamelle ayant saucissons,
De serpens galamment coiffée,
Et grommelant des maudissons.
Dame Carabosse on la nomme,
Veuve exécrable d'un vieux gnome,
Digne en naissant qu'on l'étranglât,
Puisque tout son plaisir, en somme,
Serait de faire de chaque homme
Un monstre qui lui ressemblât.
Le jeune auteur, qui des coulisses
Voit à sa pièce entrer Fréron;
Notre Homère voisin des Suisses,
Qui du Nord, un jour aux Délices,
Verrait entrer le Salomon,
Sentiraient moins d'effroi dans l'âme,
Que n'en sentit la pauvre femme,

Prévoyant le sort de son fils.
Elle eut beau jeter les hauts cris,
L'implacable et sourde mégère,
De ses deux griffes de panthère
Empoignant le petit garçon,
Déjà le doue à sa façon :
Il n'y fallut pas grand mystère.
C'était un petit Bas-Breton;
Un rien suffisait pour en faire
Le second tome d'Éricthon.
Aussi fut-il : aussi fit-on.
La fée, en un coup de baguette,
Fit du magot à la bavette
Un singe des plus accomplis.
Nez épaté, rousse crinière,
Du nain jaune le coloris;
Bosse devant, bosse derrière,
Borgne, boiteux, torticolis,
Œil éraillé, quart de prunelle;
Auprès de lui Polichinelle
Eût passé pour un Adonis.
Bref, la vieille sempiternelle,
Du tartare digne suppôt,
Vous le fagota de manière
A pouvoir, une foire entière,
Peint sur le devant du tripot,
Par un peintre d'enseigne à bière,
Attirer la foule et les ris,

Et faire déserter Molière
A tous les badauds de Paris.

Passant du corps ensuite à l'âme,
Afin que tout fût de niveau,
Et qu'on ne dît pas que la lame
Assortissait mal au fourreau;
De sa maudite main, l'infâme
Y versa belle portion
De cette bonne opinion
Qui fait que l'on se dissimule
Tout ce qu'on a de rebutant;
Et que plus on est ridicule,
Plus de soi-même on est content;
Qui fait non seulement qu'on s'aime,
Et qu'on va tout haut s'admirant;
Mais sans miséricorde même,
Que sur autrui l'on va tirant.

Sur l'œil unique du bélître,
De mère Philautie exprès,
Et de sœur Jalousie après,
Elle étendit la double vitre:
Puis la belle aux yeux de cochon,
Rejuchée à califourchon
Sur sa monture saugrenue,
Part avec les mêmes honneurs,
Et s'en va, comme elle est venue,
Par le chemin des ramoneurs.

Toujours, dit-on, croît mauvaise herbe :
Et c'est, je pense, le proverbe
De nos proverbes le moins faux.
Nos guérets sont pleins de pavots;
Le marronier d'Inde est superbe
Quand l'orme n'est qu'à peine éclos.
L'enfant crut avec ses défauts.
A quinze ans, l'animal immonde,
Moyennant un riant maintien,
Et la perruque courte et blonde,
Se croyant extrêmement bien,
Le front haut, se présente au monde,
Respire l'air parisien;
Examine tout à la ronde,
Cherche son pareil, ne voit rien
Qu'il ne déprime et qu'il ne fronde.
Pour ouvrir même, à ce qu'on dit,
Un champ vaste à ses railleries,
C'est lui qui le premier s'assit
Sur une chaise aux Tuileries.
Gai, docte et cher abbé Cochet,[1]
Dont elles sont les galeries,
Toi qui ris de mes railleries,
Sans les peser au trébuchet;
Philosophe qui des folies,
Impertinentes ou jolies,
Fais ton profit ou ton hochet,
Que n'eus-tu parfois l'avantage

[1] Ancien professeur de philosophie au collége Mazarin.

De te trouver, ainsi que moi,
Assis tout près du personnage!
Le beau passe-temps pour un sage!
Quel plaisir c'eût été pour toi,
L'âme d'étonnement ravie,
D'entendre siffler les serpens
De l'impuissante et folle Envie,
Et de voir un jour en ta vie
Le hibou bafouer les paons!

Devant lui s'il passe une belle
Digne de fixer le regard,
Il ferait volontiers querelle
A qui la loue; et le pendard
Dit qu'il aurait le teint comme elle,
Si comme elle il avait du fard.

Vient un abbé de bonne mine,
La perle des petits collets,
Et le plus beau des prestolets:
On admire sa jambe fine,
Qu'il étale à pas de ballets.
Moi, dit la langue serpentine,
Sous ses deux beaux bas violets
Je n'admire que deux mollets,
Tels que je me les imagine,
Agencés sur deux flageolets.
Puis à la roide contenance
De nos seigneurs à cheveux longs,
N'ayant point de rouge aux talons,

Et pourtant, d'un air d'éminence,
Avançant à pas d'ordonnance,
Guindés et droits comme des joncs:
Tel que je suis, dit-il, je gage
Que je suis, malgré les railleurs,
Plus à l'aise dans mon corsage,
Que ces robins-là dans les leurs.

Un joli jeune homme à lorgnette,
De huit ou dix pas la braquant
Sur cette espèce contrefaite,
Celui-ci rit, en remarquant
Sa badauderie indiscrète;
Mais, loin d'y rien voir de choquant,
Il croit plaire au sot qui le lorgne,
Et disait en se requinquant,
C'est bien dommage qu'il soit borgne!
Quelqu'un vient qui, plus sérieux
(Encore que sous cape il rie),
Jette discrètement les yeux
Sur la bamboche rabougrie;
Puis les baisse avec modestie,
Pour le respect qu'on doit à ceux
Que la nature disgracie.
Ne pensez pas qu'il s'en soucie,
Ni qu'il en soit moins glorieux;
Cet homme, trop peu curieux,
Dans sa cervelle rétrécie,
Passe pour un fat, envieux
De voir sa présence obscurcie;

Et sa fausse inattention,
Effet de sa compassion,
Pour une basse jalousie.

Jolis esprits à dévidoir
(Ceci soit dit par parenthèse),
Oh, qu'ici vous seriez à l'aise!
Combien de scènes à tiroir!
Et qu'il ferait beau vous y voir!
Aussi notre homme à courbe échine
Y fit-il très bien son devoir:
Tout passe par son étamine.

Sur ce tourbillon sémillant,
Où tout le bel air se déploie,
Il ne jette l'œil qu'en raillant,
S'admire seul, et, quoi qu'il voie,
Ne voit rien dont il ne se croie
Le contraste heureux et brillant:
Jusqu'à ce que certain génie,
Du plus haut don favorisé,
Depuis long-temps scandalisé
De l'insupportable manie
De ce petit monstre abusé,
Devant lui s'arrête et se plante,
En beau cavalier déguisé,
Dont la figure était charmante.
Pas mieux qu'un autre il n'est traité.
Alors, d'une main foudroyante,
Au malheureux enfant gâté,

Dans le même instant il présente
Le miroir de la vérité.
A cette fatale clarté,
La double vitre ne put faire
Que le Narcisse imaginaire,
De son aveugle vanité,
N'aperçût pas l'affreux mécompte,
Et toute sa difformité.
Lors, de la fuite la plus prompte
Il sentit la nécessité;
Et de soi-même épouvanté,
Courut dans un antre écarté
Cacher sa misère et sa honte.

Moralisons, et sans efforts
Revenons un peu sur nos traces.
Il en est, en fait de disgrâces,
Des esprits ainsi que des corps.
On en voit sans nombre et sans cesse,
De tortus que rien ne redresse;
Machines à mauvais ressorts,
Sans jeu, mesure, ni justesse;
Esprits n'ayant bride ni mords,
Avec audace et maladresse
Heurtant les faibles et les forts,
Qui, faux aigles et vrais butors,
S'imaginent, dans leur ivresse,
Planer sur les eaux du Permesse,
Dont ils n'ont jamais vu les bords.

O le plus rare des trésors,
Miroir le seul de ton espèce,
Où tant de sots avantageux,
Voyant toute leur petitesse,
Se connaîtraient en dépit d'eux!
Miroir de la vérité, sors
Du fond du puits de la déesse!
Glace fidèle et vengeresse,
Que pieds nus, comme franciscain,
Si j'avais certitude pleine
De ne pas y perdre ma peine,
J'irais chercher jusqu'à Pékin
Encore une scène amusante!
Reviens, de grâce, et désenchante
Maint fat, maint sot et maint faquin;
Reparais, dis-je, et te présente
A V..., O... et D...

CONTE ÉPIGRAMMATIQUE.

Un financier, près de sa fin,
Demandait pardon de sa vie:
Allez, dit père Passefin,
Je vous la promets impunie,
Pourvu qu'à notre compagnie
Léguiez vos biens par testament.
Le notaire entre en ce moment:

Le legs se fait; du misérable
Les biens allèrent au couvent
Le corps en terre, et l'âme au diable.

LE MOINE BRIDÉ,

OU

LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL.

Blaise, à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avait acheté,
S'en revenait monté comme un saint George.
Saint George soit. Mais saint George descend,
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend:
Il lui fallut abandonner la selle,
De cavalier devenir fantassin,
De son cheval lui-même être le guide,
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.

Suivaient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espèce indolente
De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante :
C'étaient vraiment bien d'autres animaux;
C'étaient de ceux que Boccace nous vante,

De ces matois connus par plus d'un tour,
Ou de galant, ou d'espiègle, ou d'ivrogne;
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne.
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivaient de loin et l'homme et le genêt.

Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
Vois devant nous ce rustre et son cheval!
Faisons un tour ici de carnaval!
Entendons-nous, et la monture est nôtre.
Seulement songe à nous bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici, ni crampe:
Je le saurai doucement débrider.
Toi cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique et décampe:
Puis sur nos pas derrière ce rocher,
Tandis qu'à fin je mènerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher:
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère,
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher.
Le complot fait, et la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée;
Tandis que l'autre en galoppant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût et ne pût de Blaise être entendu:
Le paillasson, sur la plaine étendu,
Un pied de neige y mettait bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla;
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage, et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise pas à pas,
La bride au cou pendante et négligée,
La tête basse, et l'échine allongée,
Allait un train dont il était bien las.
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier.
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant de voir un cordelier!
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe, et de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un cœur de colombe
Bien tendrement laissant couler des pleurs,
S'écrie : Hélas! je suis père Panuce,
De saint François indigne et lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce.
Que voulez-vous? le plus sage a bronché.
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon : j'y mordis; je péchai,
J'y remordis : j'y restais attaché;
C'en était fait; j'allais en proie au diable,
Être du vice à jamais entiché:

Mais Dieu qui veut, en père pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal
Où m'entraînait cette habitude au mal,
Et m'emmener à la résipiscence,
Constitua mon âme en pénitence
Pendant sept ans dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître.
A vous je suis : vous m'avez acheté.

Eh, oui, dit Blaise, au diable soit l'emplette!
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés!
De Dieu pourtant la volonté soit faite!
Car, après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai, comme vous, mérité pénitence:
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché),
La vôtre est faite, et la mienne commence:
Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'aurait pu sept ans envoyer paître.
Un roi pécheur fut ours pendant sept ans:
Vous fûtes vous cheval un pareil temps,
Un temps pareil âne je pouvais être;
Et maintenant travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerais mon frein.
Hé bien, je perds une assez grosse somme:

Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre, et libre sans rançon.
Vous serez sage, et vous n'irez pas, comme
Un étourdi, remordre à l'hameçon.
Qui de si près a frisé les chaudières,
Sur son salut n'est pas si négligent;
Père Panuce, au moins, pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre bon père alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet et le pied du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne en grand erre,
Tandis que, triste et le gousset vidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable et franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tu long-temps, comme on peut croire,
Si, quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandait son compère Grégoire.
Il s'émerveille, et souriant à part:
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète point ce cheval, et pour cause.
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard.
Je le connais. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour te panadant en roi,
Sur cette bête en effet assez belle,

Crac, en chemin, tout à coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.

Un cordelier! tu voudrais que je crusse....
Un cordelier! tu gausses. Point du tout;
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Grise vêture, et nom père Panuce.

Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au franciscain,
Et les sept ans de purgatoire; enfin
Tout ce qu'il sait : le reste il le suppose.
Tiens, poursuit-il : à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau,
Et sous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu :
Et le voilà. Peste! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon,
Et ses sept ans de nouveau purgatoire!
Vraiment, sans toi, j'étais joli garçon.
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire.

L'AMOUR FILIAL.

Injuriant un honnête Manceau,
Des gens du lieu lui reprochaient son père,
Dont, en public, il est vrai qu'un cordeau
Naguère avait serré la jugulaire.

Ils ajoutaient qu'au lieu patibulaire,
Où lui treizième on l'avait accroché,
Tout au plus haut on le voyait branché,
Comme des treize étant le plus insigne.
Ce dernier trait le révolte et l'indigne;
Il veut y voir, et voit qu'il n'en est rien.
L'un ne passait pas l'autre d'une ligne.
Voyez, dit-il, la langue! il n'est que bien.

LE MOINE DÉFROQUÉ.

Muse, de grâce, au fait, et point d'exorde.

Des écumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute, et dont Barbe se moque;
L'ardente soif du sang et du butin;
Tant d'autres maux, le sacrilége enfin,
Péché mignon des âmes scélérates.

Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent de pères cordeliers.
Châsse, encensoir, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise;
Burettes, brocs, le cellier et l'église,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étaient pourtant juifs ni turcs, mais chrétiens,

En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avaient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : Eh, ventrebleu!
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu!
Quoi trouvé donc? Quoi? Gentilles commères,
Que sur la nef on mène avec les pères,
Pour y passer le temps dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au couvent.
Père Grichard, bilieuse pécore,
Prêche et fulmine en pieux matamore :
Père Grichard est traité d'étourneau;
Et pour réponse, on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage.
Ils prêchaient donc, mais sur un ton plus sage,
Quand le plus fier de tous les ouragans
Mieux qu'un sermon convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les saints
Du paradis et lieux circonvoisins.
Tout l'équipage est au pied de la chiourme :
On crie, on pleure, on sanglote, on se gourme :
Mea culpa! mon père! mon mignon!
Ce n'est pas moi, c'était mon compagnon.
Moine de dire, en faisant grise mine,
« Punition et vengeance divine! »
Le bon larron contrit comme à la croix,
De se vouer à monsieur saint François,
S'il en échappe. A l'instant le temps change;

Vous eussiez dit que, sur l'aile d'un ange,
Le séraphique avait dit : *Quos ego.*
Le ciel reprend l'azur et l'indigo;
L'eau reverdit; et sa claire surface
S'aplanissant, redevient une glace;
Tout rentre enfin dans son premier état;
Tout. J'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage:
Le capitaine absout tout l'équipage,
Réunissant les deux pouvoirs en soi,
Et sur son bord étant pontife et roi.
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire;
Frappez, comite! et vogue la galère!
Les penaillons disaient : Vous avez tort.
On fait la figue au saint plus près du port.
De Pharaon tel était le vertige.
Moïse aussi coup sur coup le fustige.
Le chef repart : Qu'on ait tort ou raison,
Ramez, faquins! belle comparaison
De fouet à fouet, la verge de Moïse,
Et le cordon de saint François d'Assise!

Trois jours avaient coulé sans accidens.
Le quatrième, ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris-vêtus priaient leur patriarche
De se venger en purifiant l'arche;
L'un d'eux soudain s'écrie : Ah, le voilà!
Qui? Saint François. Où? Sur l'eau, là-bas, là.
Tenez! voyez, vis-à-vis de la poupe!

Sur le tillac aussitôt l'on s'attroupe.
Oui, c'est, dit-on, vraiment un cordelier!
C'en est bien un : le fait est singulier!
En pleine mer, un homme! et, n'en déplaise,
Qui paraît même être là fort à l'aise!
C'est, s'écriait un moinillon servant,
C'est ce grand saint qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes!
Mon œil d'ici distingue les stigmates.
Je vois, je vois l'ange exterminateur,
Le bras levé sur le profanateur!
Tremblez, méchans! La frocaille, en tumulte,
Passait déjà de l'espoir à l'insulte :
La soldatesque incertaine et tout bas
Se demandait : L'est-ce? ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur âme irrésolue.
L'indévot crut avoir eu la berlue,
Et du soleil attendit le retour.
Il reparaît. On revoit tout le jour
Le même objet, à pareille distance.
Lors le relaps incline à pénitence.
C'est saint François! qui pourrait-ce être donc?
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.
Le commandant, dont la visière est nette,
Pour le plus sûr, met l'œil à la lunette,
Et dit : Ma foi, vous ne vous trompez point;
Je vois capuce et froc : c'est, de tout point,
Un cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage;

Il faut l'attendre. Hola, ho! le grapin!
Chacun se signe au cri du turlupin.
D'horreur le poil en dresse à tout son monde.
L'objet s'enfonce, et disparaît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard;
Et fut-ce un coup du ciel ou du hasard,
Vous en allez savoir le pour et contre.
Tout au plus près, le nageur se remontre.
Le grapin tombe, accroche et tire : qui?
Était-ce bien un cordelier? Nenni;
Car, de par Dieu, sa mère et saint Antoine!
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.
C'était au vrai l'habit d'un franciscain,
Mais sous lequel ne gisait qu'un requin,
Poisson goulu, vorace, anthropophage,
Poisson béant, poisson pour tout potage.
Mais un poisson froqué! par quel hasard?

Vous avez vu noyer père Grichard.
Figurez-vous ce requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par-dessous sa robe;
Des pieds au col, tantôt il fut grugé,
Et là, du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avait du monstre embéguiné la hure;
Et de ce jour, quêteur humble et gourmand,
Frère requin suivait le bâtiment.

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Les saints et les diables ensemble
Eurent toujours maille à partir:
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le diable
Tiré son épingle du jeu,
Ou la légende est une fable.

Jadis un vieux saint existait,
Lequel apothicaire était;
Car, en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoin saint Crépin,
Sainte Madeleine et saint Yve.
Un jour que, pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,
Dans un fourneau, sous l'alambic,
Fourgonnait avec des pincettes,
Voici venir le tentateur,
En intention de distraire
Le vigilant opérateur,
Et d'être ainsi l'instigateur
D'un quiproquo d'apothicaire.

Devant le saint, monsieur Satan
Culbute, caracole et fringue :
Le fanatique charlatan
De mille façons se distingue :
Entre autres, le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une seringue ;
Il fait de son nez le canon,
Soupirail exhalant la peste,
De sa gueule un mortier bouffon,
Et de sa langue un gros pilon
Dont le mouvement circulaire
Faisait un petit carillon,
Tel qu'au sabbat on peut le faire.

Des ténèbres le roi falot
Épuisa là tout son calot :
Mais ce qu'il y gagna fut mince;
Car le bon saint, ne disant mot,
Fait cependant rougir sa pince;
Puis l'adressant au nez du prince,
Vous le lui serre comme il faut.
Le diable fait un soubresaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,
Rue et beugle à faire trembler
Toute la terre et sa banlieue.
Cependant en malin sournois

L'autre jouit de sa victoire,
Et fait faire au diable vingt fois
Le tour de son laboratoire;
Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte;
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui seringua pour adieu
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'est s'en tirer avec honneur.
Heureux le saint pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur!
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le diable avait trouvé moyen,
Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du chrétien
Un grain de sa vanité folle,
Dont à son tour le Tout-Puissant,
Très mécontent avec justice,
Châtia le saint, en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.

Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante espèce de pourceau,
Qui roule ici-bas sa machine,

Et qui, pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine.
A la ville et dans le quartier
Où le saint faisait son métier,
Le masque à figure massive,
En moine de Cîteaux arrive,
Va descendre chez le baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier docteur,
Qui vient lui débiter par cœur
Cent mille et une coïonnade,
Et termine le sot narré,
Par la formule régulière,
Du *clysterium donare*,
De la faculté de Molière.
Là paraît l'humble apothicaire,
Tout prêt à donner de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remède chaud et bénin.

Dieu des vers et de la peinture,
Aidez-moi dans cette aventure!
Voilà tout bien appareillé,
Le mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture:
Mais, quoique longue outre mesure,
La canule n'arrivait point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à son point,

De deux valets l'effort s'y joint:
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, le tire à soi,
Et de l'ennemi de la foi
Présente le podex énorme.

Le collateur un peu butor,
Qui, malgré cela, craint encor
De s'égarer dans la bruyère,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Était un peu court de visière,
Met le nez si près du derrière,
Qu'il est à deux doigts de l'anus.

C'est où mon drôle attend son homme;
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une et l'autre fesse.
L'impitoyable Lucifer
A cris ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes!
C'est à vous de vous résigner;
Car, de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit; et, plus fier de sa proie

Que ne le fut le beau Pâris
Rapportant la sienne dans Troie,
L'infâme ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris,
Et s'élève en l'air avec joie.
Spectacle horrible et scandaleux !
Au cul du démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédestinés,
Un saint en l'air et par le nez
Pendu comme une gringuenaude !
Ainsi sur le saint homme Job,
Le dieu d'Isaac et Jacob,
Jadis de la même puissance
Toléra l'affreuse licence,
Et bientôt sut y mettre fin :
Aussi mit-il ici la main.
Le saint reconnut son offense ;
Dieu tonna ; le malin esprit
Ouvrit la pincette maudite ;
Et de la foire qui lui prit,
Aspergeant le nez du contrit :
Adieu, lui dit-il ; quitte à quitte.

FABLES.

LE LION ET LA FOURMI.

AU ROI.[1]

Les traits du sort ennemi
Et sa rigueur sans égale,
Avaient réduit la fourmi
Au malheur de la cigale:
Non que, pendant tout l'été,
La pauvrette n'eût été
Laborieuse et frugale.
Dans le creux d'un chêne, hélas!
Où se tenait son ménage,
Elle avait, prudente et sage,
De froment fait un amas,
Dans lequel, en économe,
Elle entrevoyait en somme
Deux ou trois cents mardis gras.

[1] Je composai cette fable, à la sollicitation de nombre d'honnêtes gens, immédiatement après mon exclusion de l'Académie, obtenue du roi par l'évêque de Mirepoix. Je ne la présentai point, parce que la bonté du roi me prévint, et que, de son propre mouvement, il me gratifia d'une pension de mille livres sur sa cassette. Ainsi cette pension me vint, comme m'était venue ma nomination à l'Académie, sans avoir fait un pas ni pour l'une ni pour l'autre.

GLOIRE A DIEU, AU ROI ET AUX QUARANTE!

Mais un maudit vent d'automne
L'avait réduite à l'aumône,
En mettant cet arbre bas.
Grillon, son ami fidèle,
Souffrait de la voir souffrir.
Grillon, mon voisin, dit-elle,
Que dois-je faire? mourir?
Nenni-dà, non, ma commère,
Repart le sensé grillon:
Bien fou qui se désespère.
Cervelle de papillon,
Ainsi donc tu dégénères
De la vertu de tes pères,
Tant vantés par Salomon!
A monseigneur le lion
Vas exposer ta misère.
Moi, j'oserais!... Pourquoi non?
Il est roi: donc il est père.
Tant moucherons qu'éléphans,
Sommes-nous pas ses enfans?
L'astre, dont la face aimée
Retire tout du néant,
Le soleil, en se levant,
Luit-il pas pour le pygmée,
Ainsi que pour le géant?

A la timide voisine,
Tant fut dit par le voisin,
Qu'elle se mit en chemin.

Elle trotte, elle trottine,
Fait tant qu'elle arrive enfin
Chez sa majesté lionne.
Restait d'oser l'aborder:
Et comment s'y hasarder?
La bestiole en frissonne.
Pour exposer un besoin
Toute âme honnête est poltronne:
Un monde entoure le trône.
Elle s'y prend par un coin,
Et puis, à travers la foule,
Perce, glisse, vire, coule:
Qui rampe à la cour va loin.
Avant qu'on l'eût aperçue,
Elle fut aux pieds du roi:
Sire, ayez pitié de moi,
Lui dit-elle tout émue;
Je n'ai vivres, ni manoir,
Grain de blé, trou, ni geôle.
J'eus de tout : un fils d'Éole
M'ôte mon petit avoir,
Et l'hiver vient à sa suite.
Sire, de vous seul j'attends
De quoi vivre tout ce temps;
Et, si je suis éconduite,
J'ai vu mon dernier printemps.

Force et voix lors lui manquèrent,
Et les pleurs la suffoquèrent.

Qui dit courageux, dit bon :
Le roi fut près d'en répandre ;
Achille a pleuré, dit-on :
Un lion peut être tendre,
Sans en être moins lion.
La supplique eut bonne chance :
Prompte et royale ordonnance
La laisse libre, à l'instant,
Des soins dont elle est pressée ;
Ordonnance bien dressée
D'un boisseau de blé comptant ;
Boisseau de fourmi s'entend ;
C'est-à-dire une pincée.
On ne peut moins, et pourtant
Jamais fourmi n'en eut tant :
Jamais, de chez le bon prince
Ne sortit présent si mince,
Ni malheureux si content.
A tel un pré vaut autant
Qu'à tel autre une province.

Grand roi, qu'il me soit permis
De prendre à vos pieds la place
Que le lion, de sa grâce,
Laissa prendre à la fourmi !
Son même souci m'agite :
Elle parla : je l'imite ;
Et j'implore la bonté
Qui de votre majesté

Est la vertu favorite;
Vertu, des vertus l'élite;
Vertu qui dans vos regards
Et dans votre cœur habite:
Précieuse à mille égards;
Supérieure en mérite
A tous les hauts faits de Mars,
Et rarement à leur suite.
Vous triomphez des deux parts:
La gloire n'est pas petite.
Rome avait bien des Césars,
Et n'a jamais eu qu'un Tite.

LE ROITELET.

Il parut aux oiseaux qu'ils vivraient plus à l'aise
S'ils en choisissaient un qui régnât sur eux tous.
Les bêtes, ne leur en déplaise,
N'ont pas eu quelquefois plus de raison que nous.
Restait à convenir qui d'entre eux serait digne
De donner aux autres la loi:
C'est le nœud gordien; chaque oiseau dit: c'est moi.
S'il ne se nomme, il se désigne.
L'aigle adjuge le sceptre au vol:
Moi, je le donne au chant, disait le rossignol:
Le merle royalise à hauts cris la finesse;
Le vautour l'appétit; le corbeau la vieillesse;
Et le duc les airs insolens.

Le moineau-franc enfin vante aussi des talens
Assez rares dans leur espèce.
C'est comme ici-bas, bonnes gens:
Chacun définit le mérite
Par sa qualité propre, ou du moins favorite.
Le petit le dispute au grand, et n'a pas tort:
Car les grands ont toujours la rapine en partage.
Mais il fallut se rendre à l'avis du plus fort.
Si ce n'est l'ordre, c'est l'usage.
L'aigle opina donc en ces mots:
C'est l'aile qui nous fait oiseaux;
Déployons la mienne et les vôtres!
Voyons qui vole le plus haut:
Celui-là sera roi des autres.
Il dit: tout s'envole aussitôt.
L'aigle fend l'air, perce la nue;
Et les voyant loin dessous soi,
Il brave la faible cohue:
Qui maintenant, dit-il, doit être votre roi?
Le roitelet caché sous l'aile appesantie
De l'aigle, s'élance et s'écrie:
C'est moi.

Force, talens, vertu, sagesse
Ne servent guère, il en faut convenir.
Du prix qu'il devrait obtenir,
Le mérite est exclu sans cesse.
Joindre l'impudence à l'adresse,
Est le moyen d'y parvenir.

LA POULE AUX QUARANTE COQS.

Parfois plusieurs valent moins qu'un.
Dans un poulailler peu commun,
Sont neuf poules belles à peindre;
N'ayant qu'un coq pour elles neuf;
Et sans en être plus à plaindre,
Le coq étant toujours tout neuf.
Tous les jours nouvelles couvées;
Éternel caquet d'accouchées;
On n'entend que poulets chanter;
On ne voit partout que nichées
De poussins prêts à voleter.

Une poule de par le monde
Crut, prenant maints coqs à son choix,
Devenir seule aussi féconde
Que toutes ces neuf à la fois.
La sotte, bien que mal en plumes,
Était fière sur son pailler;
Elle y bravait lois et coutumes,
Et, par un abus singulier,
D'un coq, au lieu d'être contente,
Elle en voulut avoir quarante.
Le coq aux neuf poules feignit
D'applaudir au nouveau ménage :
Mais au fond le sultan craignit

L'incursion du voisinage.
La disette et l'occasion,
Grandes faiseuses de larron,
N'annonçaient que honte et ruine.

Que fait mon coq ? Il entre un soir,
Pian-piano dans le dortoir
De la sultane Messaline ;
Et là, muni d'un bon rasoir,
Légèrement à la sourdine,
Et sans qu'aucun d'eux le sentît,
Il ôte à messieurs les Quarante
Le double morceau qui les fit
Tout ce qui fait que le coq chante.
Chacun d'eux s'éveilla chapon :
Dont cuit à la pauvre volaille,
Qui, depuis ce temps-là, ne pond
Ni ne couve aucun œuf qui vaille.

Démasque-nous, me dira-t-on,
Les héros de l'allégorie.
Oui-da : le coq, c'est Apollon,
Et la poule, l'Académie.

LA LYRE D'ORPHÉE ET LES SINGES,

AU SUJET DES NOMBREUX FABULISTES DE CE TEMPS.

O siècle unique, âge heureux,
Temps où des déserts affreux,
Orphée aux sons de sa lyre
Chassait l'horreur et l'ennui !
Hormis l'envieux satyre,
Tout accourait près de lui :
Tigres, lions, volatile,
Amphibie, aigle, reptile,
C'est à qui veut approcher.
L'arbre même et le rocher,
D'une musique si belle
Se laissant aussi toucher,
Comme eux voulurent marcher;
Et des prisons de Cybèle
Surent, dit-on, s'arracher.
L'être aussi le moins sensible,
Le monstre le plus terrible
Fut attendri, fut changé;
Il ne resta d'inflexible
Que le beau sexe outragé.
Demandez-vous quel outrage
Lui faisait le personnage ?
Junon pour un pareil train,

(Je n'en dis pas davantage
Dans le fond de son courage,
La garda bonne à Jupin.
Au fait : tout long verbiage
Sent le moderne écrivain.

De bacchantes un essaim,
Sur le criminel Orphée
Tombe et fond le thyrse en main.
De vin la bande échauffée,
De l'amour ultramontain
Massacra le coryphée.
Mille ont mérité sa fin :
Nul ne mérita sa gloire.
L'exécution soudain
Licencia l'auditoire.
Il se dispersait déjà,
Quand un singe s'écria :
Eh ! ne bougez, troupe agreste !
Ce qui vous charmait nous reste ;
C'est sa lyre, et la voilà.
Ce jeu qui rend si célèbre,
N'est rien moins que de l'algèbre ;
Je gage y briller aussi ;
Je regardais faire : ainsi
Qu'on demeure, et qu'on m'écoute :
J'ai des doigts, et, Dieu merci,
Singe aux doigts n'a pas la goutte.
Singe à ces mots d'écorcher

L'oreille à la compagnie :
Oreilles de se boucher.
Un autre singe gaucher
Prend la lyre et la manie :
Nouvelle cacophonie !
Magots de se l'arracher,
Rossignols de dénicher.
L'ours, de sa grâce légère,
Mon bel ami l'ours s'ingère
De soutenir le parti :
Les hurlemens de Mégère
Manquent au charivari.
Lors, ce n'est plus que ce cri
Par les bois, l'air et la plaine :
O pauvre Orphée ! Et qui lit
Les fables nouvelles, dit :
O pauvre Jean La Fontaine !

LE TONNEAU DE VIN
ET LA BOUTEILLE D'ENCRE.

Vis-a-vis de son tonneau,
Un poète, pauvre cancre,
Derrière l'huis du caveau,
Avait au bout d'un cordeau,
Pendu sa bouteille à l'encre,
Afin qu'allant, revenant,

Mise en mouvement sans cesse
Par le premier survenant,
L'encre en devînt plus épaisse.

Cependant sur son chantier,
La majestueuse tonne,
Sous vingt couronnes d'osier
Siégeant comme sur un trône,
Tranquille, offrait le devant,
Un robinet en avant,
Et ne bougeait pour personne.

Le maître un jour à propos,
En dehors, prêtant l'oreille,
Ouït la dame, en ces mots,
Apostrophant, à huis clos,
Sa précieuse bouteille :

Voisine, je te plains bien!
Je te fais envie, avoue?
Suspendue à ce lien,
Sans autre appui ni soutien,
De toi sans cesse on se joue;
On ne te compte pour rien.
A peine as-tu pris maintien
Qu'un survenant te bafoue,
Te ballotte, te secoue;
Mieux vaut n'être pas, je crois,
Qu'être ainsi, tout à la fois,
Et pendue, et sur la roue.

Vois la différence, voi
Comme en repos, sur ma lie,
On me laisse; et comme quoi
Tout le monde devant moi
Se prosterne et s'humilie.
On sent aisément pourquoi
L'on m'honore, et l'on t'oublie:
C'est que mon gros ventre est plein
De cette liqueur vermeille
Qu'on nomme vin d'une oreille,
Restaurant, vif et divin,
Qui létifie et réveille
Le cœur et l'esprit humain:
Au lieu que ton ventricule
N'enferme qu'une liqueur
D'invention ridicule,
Noire et sale, à faire peur;
Liqueur pestilentielle,
Pernicieuse à l'excès,
Source odieuse et cruelle
De chicanes, de procès,
De brochures éternelles
Du Parnasse et du Palais;
D'impiétés, de libelles,
D'écrits maudits et mal faits,
Et d'horribles bagatelles.

Tais-toi! cria l'écrivain,
La clef mise à la serrure,

Indigné qu'on fasse injure
A son noble gagne-pain;
Plus que toi cette encre est pure,
Dès qu'elle produit mes vers.
C'est elle, et son bon office,
Qui font qu'ici tu me sers.
C'est ta dame, et ma nourrice;
Sous ces noms respecte-la.
Qu'un mot suffise, et finisse :
Sans elle serais-tu là ?

Ainsi du haut de leur splendeur,
Valant bien moins qu'ils ne se prisent,
Grands et riches parfois méprisent
Les petits qui font leur grandeur.

LES REPRÉSAILLES DES ANIMAUX.

Un quadrupède en oreilles,
Comme saint Roch en chapeau,
Mis au nombre des merveilles
De Beaune et de Mirebeau;
Une des bêtes de somme
Qui trottent soir et matin,
Pour gagner leur picotin,
Et que de coups on assomme;
Un grison pensif, en somme
Le philosophe Martin,

Qu'âne, en bon français, l'on nomme,
Animal humble et mutin,
Un jour priait le Destin
De le vouloir bien faire homme.
Très volontiers, dit-il, comme
Si je n'avais pas déjà
Fait de ces miracles-là.
Recevant donc sa prière,
Sur-le-champ il l'exauça,
Sans licou, bât, ni croupière,
Martin se donna carrière;
Ses sabots il déchaussa,
Et fièrement se haussa
Sur ses deux pieds de derrière;
Ravi, courbé dès long-temps,
De voir le cercle des champs
S'élargir de quelque lieue,
Et son front, d'un pied plus près,
Avoisiner désormais
La voûte céleste et bleue:
Mais gâté du vieux limon,
Comme l'âne de Timon,
Regrettant toujours sa queue.

Par un instinct pur ou faux,
Fiers de leur mince avantage,
Tous les autres animaux,
Le docile et le sauvage,
Se moquaient du personnage;

Et, du premier au dernier,
Riaient de son nouvel être,
En lui reprochant de s'être
D'évêque ainsi fait meûnier.

Francs idiots que vous êtes,
Nés pour n'être que des bêtes,
Leur dit l'ex-aliboron,
Où sont vos cœurs et vos têtes?
Sans faire le fanfaron,
J'ai, Dieu merci, l'un et l'autre,
Et vous nè le nîrez pas,
Quand vous apprendrez, ingrats,
Pourquoi je ne suis plus vôtre.
Pour vous venger des bourreaux
Qui s'exercent sur vos peaux,
J'ai pris la meilleure voie;
Et soyez sûrs que ma main,
A son tour, du cuir humain
Va faire large courroie.

Pensez-vous que sans douleur
Et sans dépit, je vous voie,
De l'homme exterminateur,
Être impunément la proie?
Entre la mort et la peur,
Vivre sous ce destructeur,
Sans liberté, paix, ni joie?
Et subir, chair ou poisson,
Le feu, le fer, l'hameçon,

Que sa barbarie emploie
A coups sûrs, et de façon
Qu'à ses pieds enfin tout tombe;
Forts, faibles, tout y succombe:
De l'agnelet jusqu'au bœuf,
Du vautour à la colombe,
De la poule jusqu'à l'œuf!

Cette guerre est, disent-ils,
L'apprentissage de celle
Qu'entre eux ces tyrans maudits
Se font encor plus cruelle:
Elle en a beaucoup détruits:
Joignons-nous à leur querelle.
Foi d'âne que je naquis,
Et non d'homme que je suis,
Seul j'en détruirai plus qu'elle.
Tout à l'aise, en tout honneur
Sur eux je ferai main basse,
Si bien, si beau, que ma race
Extermine enfin la leur.

Il dit: la tourbe de rire,
Regardant comme un délire
Cet héroïque dessein.
O d'un parterre frivole
Jugement prompt et peu sain!
L'effet suivit la parole:
L'âne se fit médecin.

LE ROSSIGNOL.

A M. LE COMTE DE ***,

QUI, DE SA CAMPAGNE, ME REPROCHAIT LA RARETÉ DE MES LETTRES QUI L'AMUSAIENT.

Un tendre et joli rossignol
Qui, pour unique héritage,
N'avait que son doux ramage,
Tous les jours prenait son vol
Chez la folâtre Thalie,
Qui trouvait sa voix jolie :
Et là, pour quelque fredon,
La muse, d'un air affable,
Alimentait l'oisillon
Des miettes de sa table.
Il arriva qu'un matin
Notre petit parasite
Allant rendre sa visite,
Trouva l'aigle en son chemin.
Après une révérence
A l'oiseau de qualité,
Il régala l'excellence
D'un couplet qui fut goûté.
Il croyait finir là ; mais l'oiseau respectable

(Lequel, par parenthèse, avait très bien dîné)
Honora, par malheur, d'un *bis* impitoyable
Le volatile infortuné.
Que faire? au noble oiseau, d'une voix lamentable,
Dire : Je n'ai pas déjeuné!
Si ventre à jeun n'a point d'oreille,
Les grands en ont encore moins
Pour tout ce qui s'oppose à ce que leur conseille
La fureur du plaisir, seul objet de leurs soins.
Le petit rossignol chanta par complaisance,
Jusqu'à ce que l'aigle en fût las.
Cependant chez Thalie on dîne en son absence;
Quand il vint c'était fait : un rien entre deux plats,
Ce jour, fut toute sa pitance.
Comme on n'engraisse point à de pareils repas,
Pardon, mon cher L***,
Si, malgré l'aigle et sa prière,
Je poursuis mon chemin, et ne m'arrête pas.

L'OURS ET L'HERMINE.

Un ours[1] vivait dans sa tanière,
Et vivait comment? comme un ours.
Très mal : tirant une heure entière
La langue d'un pied tous les jours,
Attendant qu'une fourmilière
Servît, à sa faim meurtrière,

[1] C'est moi.

De repas sans autre secours.
L'hermine [1] en eut pitié. L'hermine
Est un animal fort mignon
(Comme l'ours, connu du Lapon),
Dont la peau blanche, douce et fine
Passe le vernis de la Chine
Et le grand poli du Japon.
Tous nos barbouilleurs de blason,
A tort nous l'ont représentée
De taches noires marquetée :
Sa nature est de n'en avoir
De noire, non plus que de bleue,
Hormis quelque peu de poil noir
Qu'elle a tout au bout de la queue.
Mais loin qu'au blanc de son habit
La chose apporte aucun dommage,
Ce noir y sied, à ce qu'on dit,
Comme la mouche au beau visage,
Et le caprice au bel esprit.

L'hermine aimant le pauvre diable,
Le voulut mettre en bonne table;
Et comme elle fut de tout temps

[1] C'est mademoiselle Q**, digne du symbole que je lui attribue ici. Je ne pourrais ni ne devrais jamais tarir sur ses louanges, autant par l'hommage dû à la vérité, que par la reconnaissance éternelle que je lui dois. Ses conseils et ses bons offices ont fait le bonheur de ma vie; elle a su m'encourager par les uns, et me sauver de la misère par les autres. Bienfaisance pure est l'une des qualités, entre mille aussi excellentes, qui caractérise la beauté de son âme.

La familière inséparable
Du prince, du duc et des grands,
Du souverain [1] très débonnaire,
Elle n'eut pas de peine un jour
D'obtenir que le solitaire
Désormais aurait bouche à cour,
En payant de son savoir faire.

Or, le savoir faire d'un ours
Consiste en jolis petits tours :
Celui-ci joua bien son rôle.
Une fois pourtant l'animal
Prit ses mesures un peu mal,
Et faisant une capriole,
Chut le pied dans un margouillis.
L'hermine gagna le taillis,
Craignant d'en être éclaboussée,
Car être nette est son grand soin.
Là-dessus même, un peu trop loin
Sa délicatesse est poussée ;
Propreté, d'accord, est vertu ;
Mais c'est une vertu qu'elle outre.
Sur sa robe a-t-elle un fétu,
Elle y croit avoir une poutre.
Pour moins encor : pour rien : ainsi
Se l'imagina celle-ci.

Eh ! pourquoi cette fuite inique ?
Grommelait l'ours en la suivant :

[1] M. de Livry.

Votre précieuse tunique
Est blanche comme auparavant,
Et c'est belle terreur panique;
Autant en emporte le vent.
Il y perdait sa rhétorique,
Comme on la perd avec les sourds;
Pour le pauvre bon homme d'ours,
La chaleureuse et douce hermine
Devient landier, marbre, glaçon:
Et pis encor, fagot d'épine,
Petit porc-épic, hérisson,
Toujours, et sans que rien l'arrête,
Criant à l'ingrat, sur la bête,
Qui, triste comme un loup-garou,
S'en retourna baissant la tête,
Et se renfonça dans son trou.
Cependant arrive la fête
Et le jour [1] de l'aguilanneuf,
De l'an mil sept cent trente-neuf:
Jour où toutes choses nouvelles,
Jour amical, et terme heureux,
Où finissent toutes querelles,
Et recommencent tous les vœux.
Notre ours en fit pour la cruelle
Non un, ni deux, ni trois; mais cent.
Les dieux lui disaient: Innocent!
Sa haine en est-elle moins forte?
Elle ne t'entend pas. Qu'importe,

[1] Le jour de l'an.

Quand je forme des vœux si doux,
Dit la bête franche et fidèle,
Que je calme ou non son courroux,
Et que je sois entendu d'elle,
Pourvu que je le sois de vous?

LA NOBLESSE.

Dans les lieux où Vulcain préside,
La flamme ayant vomi des flots d'airain liquide,
Le cyclope en deux parts divisa le métal:
De l'une il fit une statue,
L'idole et la terreur d'une sotte cohue,
Et de l'autre le piédestal.
Nous naissons tous égaux : la nature ingénue
Ne reconnut jamais les rangs qu'on s'attribue,
Et de tout temps les confondit:
Mais le caprice humain les fit,
Et le hasard les distribue.

LE GOUPIL ET LA POULE.

Le goupil (c'est ainsi qu'on nommait un renard
Au bon vieux temps de Charlemagne):
Illustre et docte Foncemagne,
Oracle unique à cet égard,
Dis-nous si je bats la campagne.

Qu'après tout je la batte ou non,
Autant que je puis m'y connaître,
C'est de sa queue et de son nom
Que dérive et que vient peut-être
L'outil appelé goupillon.
Mais que cela soit, ou puisse être,
Que ce soit folie ou raison,
Qu'importe? pourvu que la boule
Aille son train, s'avance, roule,
Et vienne au but. Un renard donc,
Malavisé, s'il en fut onc,
Dans sa gueule, à pas lents, emportait une poule,
Et gagnait son terrier par des lieux creux et bas,
La tenant bien aux dents, mais ne les serrant pas;
Rendant ses allures très douces,
De crainte qu'aux moindres secousses
La poule, par ses cris et le signalement,
Ne mît des chiens, dans le moment,
La maréchaussée à ses trousses.
La poule cependant, pieds, ventre et bec en haut,
Et prête à finir bientôt,
Roulait, en fine femelle,
Et trouva dans sa cervelle
Un bon tour pour s'évader:
Ah, mon Dieu, le beau temps! comme il est bleu! dit-elle.
L'agréable soleil! que sa lumière est belle!
Quel plaisir de le regarder!
Le renard curieux lève un moment la vue.
Le soleil du tabac produit le prompt effet;

Il hausse et baisse l'œil, sa narine remue,
Et ne sachant plus ce qu'il fait
A gueule ouverte il éternue.
La géline l'attendait là :
Libre, et se moquant du jocrisse,
Sur un arbre elle s'envola,
En lui criant : Dieu vous bénisse !
La curiosité faisant perdre le temps,
Et tendant ses filets à la sottise humaine,
De pertes en pertes nous mène,
Et mal en prend à bien des gens.

LE COCHON DE LAIT
ET LE CHARLATAN.

Du petit quadrupède, encore jeune et tendre,
Dont, quand il est rôti, l'on dit, vive la peau !
Ou du cochon de lait, pour mieux me faire entendre,
Un farceur du Pont-Neuf, le nez sous le manteau,
Contrefaisait le cri d'un ton à s'y méprendre.
La canaille disait : Bravo ! bravo ! bravo !
Un drôle seul osa, sans craindre le haro,
Dire, s'il s'en mêlait, qu'il saurait mieux s'y prendre.
On vous le traita d'apoco.
Il gage, indique un jour : on promet de s'y rendre.
Le jour venu, voilà mes deux rivaux
Sur la sellette et les tréteaux,

Mis dans la balance fatale
De leur juge au nez levé,
Parterre prononçant debout sur le pavé,
Où le désœuvrement l'installe.
Des deux le premier se signale,
Non sans avoir pour lui, suivant le nouveau train,
Ameuté sourdement la brigue et la cabale.
Aussi commence-t-il à peine, que soudain,
La tourbe aveuglément des mains se met à battre,
Et frappe les échos du faubourg Saint-Germain.
Un brouhaha plus long eût pu faire à la fin
Prendre le mors aux dents au cheval d'Henri quatre.
Lors, la tête levée, et hors du capuchon:
A toi, Gille, dit-il; voyons de tes merveilles.
Il faisait froid : et Gille au fond d'un gros manchon,
Le nez dessus, cachait un vif petit cochon.
Il lui pince la peau, lui tire les oreilles,
Lui fait pousser sur le bon ton
De hauts cris à percer la nue:
Peine perdue.
Où plaît le faux, le vrai n'est rien.
A l'école! à l'école! on le siffle, on le hue:
On l'appelle un cochon lui-même. Gens de bien,
Dit-il à la noble assemblée,
Et montrant son garant pendu par un lien:
Tenez, n'opinez plus d'emblée,
Voilà votre juge et le mien.

Que de faibles génies,
De débiles cerveaux,

Et de francs étourneaux,
Plus bruyans que des pies,
Dépriment les travaux
Des vrais originaux,
Et prônent des copies!

LA TOUR ET LE ROCHER.

Du sommet d'un rocher, une superbe tour
Allait se cacher dans la nue,
Et de tous les lieux d'alentour
Dominait la vaste étendue.
L'orgueil aveugle tout; elle osa s'oublier.
Le rocher éprouva sa fierté criminelle.
Abaisse-toi, lui disait-elle,
Et sous mon noble poids gémis tout le premier.
Eh! qui t'a si mal informée,
Répondit le rocher, de tes droits et des miens?
N'est-ce pas moi qui t'ai formée,
Qui t'élève et qui te soutiens?
Le ciel en approchant ton faîte
Des régions de la tempête,
Te favorisa moins qu'il ne te menaça.
Puisse-t-il un jour te détruire!
Un coup de foudre l'exauça.
Rois, voilà qui doit vous instruire.

LA NEIGE.

Ce qu'en trop peu de temps l'œil étonné voit naître,
En peu de temps s'évanouit;
Et tout ce qui nous éblouit
N'est pas long-temps à disparaître.
La neige par les airs tombait à gros flocons;
Elle eut bientôt blanchi la plaine, les montagnes,
Les prés, les bois et les vallons.
La voilà qui se croit la reine des campagnes.
Flore n'était plus rien; sa plus vive couleur
N'eut jamais un éclat pareil à sa blancheur;
Jamais Palès n'eut un si vaste empire:
Faune et Bacchus étaient des dieux à dédaigner,
Et les fiers aquilons qui la faisaient régner,
Ne devaient plus jamais laisser régner zéphyre.
Elle pensait ainsi, quand les vents apaisés,
Le soleil perça le nuage,
Et la fondit, à l'avantage
De ceux qu'elle avait méprisés.

L'AVARE ET SON HÉRITIER.

Un riche et pauvre avare, à son fils indigent,
Dit au lit de la mort, et dit en enrageant:
Mon fils, dans la forêt prochaine,

En tel endroit, sous un tel chêne,
Est un amas d'or et d'argent,
Qu'à grossir j'eus bien de la peine :
A le saisir sois diligent,
Mon héritier et mon agent,
Adieu, fais profiter l'aubaine.

Le père mort, le fils bien vif,
A l'instant se met en campagne ;
Et ne pensant rien moins qu'en Juif,
Fait en chemin cent châteaux en Espagne.
Manquant de tout hier, désormais il aura
Équipage, palais, bijoux, vins de Champagne,
Et Basque, et Maure, *et cætera ;*
Tout ce qu'un sous-fermier peut avoir d'agréable;
Quarante beaux esprits à table ;
Au lit les filles d'Opéra.
Mais, monsieur l'héritier, vous a-t-on dit la somme,
Et ne pourriez-vous pas avoir à décompter ?
A cent mille écus le jeune homme
Ni plus ni moins la fait monter,
N'en rabat pas un sou.... Bientôt d'un pas agile,
Arrivant au lieu du trésor,
Dans un sac d'ours ou de castor,
Il n'en voit que cinquante mille,
En six mille deux cent cinquante louis d'or.
Il les compte, recompte : encor
Si j'en avais au moins trouvé soixante !
L'heureux mortel est désolé :

Il jure, il crie, il se tourmente;
Il est trahi, lésé, volé.
Enfin, le dos chargé du trésor qui l'accable,
Il revenait au désespoir.

Quand sur ses pas voici qu'un pauvre diable
Ramasse un louis d'or qu'il avait laissé choir.
Voulez-vous voir un homme au comble de la joie?
C'est celui-ci, son louis à la main.
Il en soupe ce soir; il en dîne demain
A l'achat de Paris, par avance il l'emploie,
Et gaîment, dans ce rêve, il poursuit son chemin.
La bonne humeur qui lui sert de voiture
Fait qu'il atteint bientôt l'homme au trésor.
Qu'avez-vous, chevalier de la triste figure?
Qu'ai-je?—Oui.—Rien.—Rien?—Non.—Mais encore?
Martyre! double martyre!
Le cas conté, l'homme au louis l'admire.
Cinquante mille écus, de Dieu grâce envoyés,
Vous font tant gémir?—Oui; vous, qui vous fait tant rire?
—Ce louis d'or que vous voyez.
O convoiteux mortels! ô cerveaux dévoyés!
Songez à qui n'a rien, peu saura vous suffire.

LE HIBOU ET LA LINOTTE.

A DE JEUNES AGRÉABLES,

QUI ME PLAISANTAIENT SUR MA VIE RETIRÉE.

Que je plains votre destinée!
Disait la linotte au hibou.
Le jour, au fond de quelque trou,
La nuit, sur quelque cheminée:
C'est vivre comme un loup-garou:
Votre voix est de triste augure,
Votre plumage est laid; laide est votre figure.
Le compliment n'est pas poli;
Mais quoi! c'est la vérité pure.
Vous n'êtes ni beau, ni joli,
Aussi vivez-vous en ermite,
Et ne vous faites point d'ami:
Loin de là, chacun vous évite;
C'est là n'exister qu'à demi.

Avez-vous tout dit, péronnelle?
Repart le misanthrope oiseau:
Voilà de nos gens sans cervelle!
Je ne sors que de nuit! j'en crains moins le réseau:
Marque de ma prudence extrême!
La sûreté dans l'ombre a choisi son séjour.

Les dangers suivent le grand jour;
Je le hais, malheur à qui l'aime!
Je chante mal! aussi n'est-ce pas mon métier:
Mais grâce à mon vilain ramage,
On ne me voit jamais en cage,
Comme vous chez le savetier.
Si l'on me trouve laid, je ne saurais qu'y faire;
Je n'ai pas un air damoiseau:
Mais hibous pour cela manquent-ils sur la terre?
Pullulent-ils pas bien et beau?
Ils trouvent donc bien à qui plaire.
Je n'ai pas un ami! je conviens de ce point;
Et de plus, je n'en cherche guère,
Parce que je ne me plais point
A courir après des chimères:
Encore en vaut-il mieux manquer, et le savoir,
Qu'en manquer, et croire en avoir.
Je n'en veux point, fondé sur des raisons si belles.
Vous vous en faites cent, et faites fonds sur eux;
Soyez un moment malheureux,
Et vous m'en direz des nouvelles.

Ma foi, monseigneur le hibou,
Reprit la linotte peu sage,
Philosophez tout votre soû.
Je plaignais votre sort, je disais: c'est dommage!
Vous dites: c'est tant mieux; adieu, vous êtes fou.
Je vous plaignais un peu; je vous plains davantage.
Fort bien! dit le hibou; je suis fou, j'y consens.

Je doute toutefois que mon air le dénote.
Mais vous n'ignorez pas quelle sorte de gens
On nomme tête de linotte.
Il suffit pour juger de nous,
De voir le rang qui nous conserve :
Vous servez de symbole aux fous,
Et je suis l'oiseau de Minerve.

LE PIGEON ET L'HIRONDELLE.

Jadis un pigeon ramier
S'entêta d'une hirondelle.
Il ne fut pas le premier,
Ni le dernier épris d'elle.
Elle était jeune, était belle,
Ou peu s'en était fallu :
Et ce peu la laissait telle,
Qu'une plus belle eût moins plu.
Bref, le fuyard, dit l'histoire,
S'empêtra dans le lien :
Pigeon n'aime que trop bien,
N'étant pas, comme on peut croire,
L'oiseau de Vénus pour rien.
On l'aimait, en récompense,
Peut-être au fond presque point,
Mais assez en apparence ;
Et c'est toujours un grand point
Pour l'amant en défiance.

Déjà cependant en l'air
Régnait l'orageux Borée:
Déjà s'approchait l'hiver.

Au voyage d'outre mer
L'hirondelle est préparée :
Ne plus vivre en même lieu,
O disgrâce sans égale!
Arriva l'heure fatale
Qu'il fallut se dire adieu.
Quand ce mot des bouches tombe,
Malheur aux cœurs de colombe!
Consolez-vous, mon ami,
Lui répétait l'hirondelle :
C'est trop pleuré, trop gémi :
Je vaux une tourterelle.
Je retournerai fidèle,
Et sans déchet, ni demi.
A ces mots la favorite
Passe au pays tempéré;
Et par un bras d'Amphitrite
Le couple est tôt séparé.
L'oiseau reste, se désole.
Eh! pourquoi ces cris perçans?
Le voyage pour qui vole
Ne paraît pas des plus grands.
Trois mois ne sont pas mille ans,
Surtout trois mois d'espérance.
Non; mais pour un tendre amant,

Fut-il jamais courte absence,
Ni petit éloignement ?
A chaque moment qui passe,
L'amour, en cas pareil, fait
Compter plus d'un siècle, et met
Entre l'un et l'autre objet,
Les deux pôles pour espace.

Enfin le printemps paraît
Et ramène l'hirondelle :
Le pigeon la voit, l'appelle,
Et Progné le reconnaît.
Que me voulez-vous? dit-elle.
Ce que je vous veux, cruelle !
Quoi ! vous !... Mais sourde à ses cris,
L'infidèle vole et passe ;
Le pigeon meurt sur la place ;
Et je n'en suis pas surpris.

ÉPITAPHES.

I.

VERS AU BAS D'UN CRUCIFIX.

O de l'amour divin sacrifice éclatant!
De Satan foudroyé quels sont donc les prestiges?
Admirons à la fois et pleurons deux prodiges:
Un Dieu mourant pour l'homme, et l'homme impénitent!

II.

SOUS LA PYRAMIDE DRESSÉE A ARCY-SUR-AUBE, A L'HONNEUR DE M. DE GRASSIN, QUI AVAIT DONNÉ 50,000 LIVRES POUR RÉTABLIR LE DOMMAGE CAUSÉ PAR UN INCENDIE.

La flamme avait détruit ces lieux:
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, et la reconnaissance!

III.

ÉPITAPHE DE MADEMOISELLE LECOUVREUR.

L'enfer, abondant en supplices,
Est doublement notre bourreau:
En nous enlevant nos délices,
Et nous laissant notre fléau.
O comble affreux, mais peu nouveau,
De ces horreurs dont il s'honore!

La Lecouvreur est au tombeau,
Et son médecin vit encore!

IV.

ÉPITAPHE DE J.-B. ROUSSEAU.

Ci gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

V.

MON ÉPITAPHE, ÉPIGRAMME.

Ci gît.... Qui? quoi? Ma foi, personne, rien.
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin, ni prêtre,
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose!

VI.

POUR LE SOULAGEMENT DES MÉMOIRES, ET POUR LE MIEUX, J'AI CRU DEVOIR RÉDUIRE CETTE ÉPITAPHE A DEUX VERS.

Ci gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

ÉPIGRAMMES.

I.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme:
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir cet homme;
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme:
Plus n'en avez prose, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

II.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville, ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudière,
Où l'on dit à Nivelle [1], entrez;
Et *nescio vos* à Molière.

[1] Nivelle de La Chaussée.

III.

Alidor court après le bonnet de docteur.
Tout s'achète. Il est riche : il fera des merveilles.
Mais, ma foi, ce bonnet, n'en déplaise au payeur,
Sera diablement grand, s'il cache ses oreilles.

IV.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle ;
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui.
Mais non muet ; tant pis pour elle.

V.

BEATI PAUPERES.

Un pauvre hère [1], enfant de l'Hélicon,
Gisait mourant, à peu près sur la paille ;
Et, pour payer casse ou catholicon,
Dans son coffret n'avait denier ni maille.
Un gros banquier [2] regorgeant de mitraille,
En même temps était malade aussi :
Guérissez-moi ! s'écriait celui-ci ;
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape,
S'écriait l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous promets au Pinde un beau loyer !

La Faculté vers ce lieu ne galope :
En l'autre parc elle aime à giboyer ;

[1] Piron.
[2] Samuel-Bernard.

Si que bientôt, de Vernage à Procope,
D'Isez à Pousse, et d'Astruc à Boyer,
Depuis le cèdre enfin jusqu'à l'hyssope,
A son chevet, notre veau d'or eut tout.
L'art s'étala pour lui de bout en bout;
Le pauvret n'eut pour lui que la nature.
Qu'en advint-il? Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

VI.

De Similor, à charge de revanche,
Clinquant publie un éloge éloquent,
Et Similor en mots dorés s'épanche
Sur l'éloquence et le goût de Clinquant;
De quoi chacun rit et va se moquant.
Ils ont semé leur graine en terre ingrate;
Des deux prôneurs la fatuité rate.
Tels au moulin, dans leurs démangeaisons,
Un Martin frotte un autre qui le gratte;
Crotte et farcin demeurent aux grisons.

VII.

ÉPITAPHE D'UN GRAMMAIRIEN.[1]

Ci gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphthongue,
Endoctriné de tout point

[1] L'abbé D'Olivet.

Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre, qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne:
Son huile il y consuma;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste, il n'aima personne;
Personne aussi ne l'aima.

VIII.

Sur l'air de *Joconde*.

Un pieux évêque a repris
Et puni ma jeunesse,
Mais le roi très chrétien a pris
Pitié de ma vieillesse.
L'histoire n'en finirait pas,
En deux mots je l'achève:
La crosse m'avait mis à bas,
Le sceptre me relève. [1]

[1] Le roi venait de m'accorder une pension annuelle de mille liv. sur sa cassette, pour me dédommager de l'exclusion de l'Académie.

IX.

CONTRE LA CHAUSSÉE.

Sur le même air.

CONNAISSEZ-VOUS sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non;
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus;
L'autre est froide et pincée.
Honneur à la belle aux pieds nus;
Nargue de La Chaussée.

X.

CONTRE LAHARPE.

L'ESPRIT en écharpe
Et le nez au vent,
Va, cher de Laharpe,
Et marche en avant.
Encore deux chutes,
Quatre ou cinq culbutes,
Sont un passe-port
Aux lieux où tu buttes.
Malheur à qui dort!
Renonçant au drame,
Laisse là la rame,
Revire de bord.
Lourd, froid, sec et rogue,
D'écolier peu fort,

Deviens pédagogue.
A travers, à tort,
Fais l'*Art poétique :*
Il aura le sort
D'un garde-boutique.
Double affront, d'accord :
Mais pique et repique,
Pousse ta bourique ;
Et sans autre effort,
Titre, ni rubrique,
Te voilà d'abord
Membre académique. *

XI.

A L'AUTEUR D'UN DISCOURS D'ÉLOQUENCE, COURONNÉ A L'ACADÉMIE.

QUAND par cette pièce éloquente
A la couronne tu parvins,
Fût-ce au jugement des Quarante ?
Fût-ce à celui des Quinze-vingts,

* Piron composa cette épigramme après la première représentation du *Gustave* de Laharpe ; c'est probablement à elle que nous sommes redevables des vers à jamais célèbres de Gilbert :

Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de Laharpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.

XII.

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il? penserait-il y plaire?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail;
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

XIII.

Pour juger la littérature,
L'impudence en original,
La faim, l'envie et l'imposture,
Se sont construit un tribunal.
De ce petit trône infernal,
Où siégent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

XIV.

LA FORGE DES FURIES.

Monsieur l'abbé, lorsque l'envie
A vidé tous ses arsenaux,
Chez vous elle se réfugie.
Vos yeux lui servent de fourneaux,
Pour y forger des traits nouveaux.
Le bonheur d'autrui les allume.

Votre lourde et bruyante plume
Se change en marteau dans sa main;
Votre front devient son enclume,
Et votre cœur son magasin.

XV.

Eh! supprime tes sots écrits,
Et tes libelles par centaines,
Dont ta plume infecte Paris,
Disait un sage à Desfontaines.
Oui, bien qui pourrait. C'est mon pain:
Si faut-il que je vive enfin,
Répond l'effronté personnage.
Que tu vives? En vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité.

XVI.

« J'ouvre le temple de Mémoire:
« Oui, messieurs, et, sans vanité,
« J'ai la clef dans mon écritoire.
« Je mène à l'immortalité. »
Vous ne dites pas vérité,
Monsieur, l'homme ou le rat d'église;
Ou vous êtes comme Moïse,
Qui, par des chemins peu frayés,
Menait à la terre promise,
Et qui n'y mit jamais les pieds.

XVII.

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'essais:
Mille rose-croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français,
Nous laissant, entre autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh, l'ami! fais-nous des poètes.
Sois-le toi-même, si tu peux.

XVIII.

SUR LA TRAGÉDIE D'ŒDIPE DE M. DE VOLTAIRE.

Jadis en Grèce, aux yeux d'un parterre éploré,
De ses vives douleurs OEdipe déchiré,
Pleura sa fatale ignorance,
Et détestant le jour, se l'interdit.
Pour la seconde fois, long-temps après, en France
Il revit la lumière, et bientôt la perdit.
Arouet, dans ses chants funèbres,
Lui fait revoir encor ce jour persécuteur;
Et pour jamais enfin, grâce au nouvel auteur,
Le revoilà dans les ténèbres.

XIX.

ÉPIGRAMME D'UN SUISSE.

Nous l'iêtre mieux que vous en crans esprits,
A Berne un jour me disait un gros piffre :
Monsieur Foultair l'iêtre un fripier d'écrits,
Lui savoir mieux fendre que faire un lifre.
Son beau trompet ne faloir pas mon fifre,
Ni vos quarante, Haller et Bernouilli ;
Et par ma foi de vos 40 en chiffre,
Le o n'iêtre rien, et le 4 qu'un 1.

XX.

MA DERNIÈRE ÉPIGRAMME.

J'achève ici-bas ma route.
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage
Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron, bon voyage !

POÉSIES SACRÉES.

LE TEMPLE DE SAINT-SULPICE.

ODE.

Auguste et pompeux édifice,
Digne palais du roi des rois,
Que votre voûte retentisse
Des sons éclatans de ma voix !
De l'Esprit-Saint qui vous habite
Une inspiration subite
Fait naître en moi d'heureux transports ;
Et de la harpe renommée,
Honneur de l'antique Idumée,
Me promet les divins accords.

Qui vous éleva ? Quel génie
Né pour le plus sublime essor ?
Quelle main puissante et bénie,
Élevé [1], vous élève encor ?
Bientôt vous atteignez les nues.
Je vois les pierres suspendues
S'animer pour y parvenir ;
Et la maison de Dieu sur terre,
A celle d'où part son tonnerre
De jour en jour prête à s'unir.

[1] On n'en était encore qu'aux tours du portail.

De l'élégante architecture
La simplicité, la grandeur,
Marbres, métaux, art et nature,
Tout concourt à votre splendeur.
Du Tabor lumineuse image,
Radieux et stable nuage,
Dont l'Éternel s'est entouré,
Et d'où je l'entends qui s'écrie :
« Voici ma demeure chérie,
« Ici je veux être adoré. »

Du chœur des anges qu'elle imite
Empruntant ces pieux accens,
Déjà la tendre Sulamite
Anime ces échos naissans.
Permets, divinité jalouse,
Permets, tandis que ton épouse
Pour toi les frappe incessamment,
Que par ma voix, le nom du sage
Qui les fit naître à cet usage,
Ose les frapper un moment.

Est-ce un conquérant qui franchisse
Les monts, les fleuves et les mers ?
Un potentat qui s'enrichisse
Des dépouilles de l'univers ?
Un roi qui, des bords de l'Hydaspe,
Tire le porphyre, le jaspe,
L'onyx, l'opale et le saphir ;
Et dont la flotte infatigable,

Sur l'onde la moins navigable,
Cherche et rapporte l'or d'Ophir?

O race encore ensevelie
Dans les abîmes du néant,
Et que dix siècles à la vie
Vont conduire à pas de géant!
Je vois l'âge où nos saints cantiques,
Dans ces lieux devenus antiques,
Seront confiés à ta voix,
Sans qu'à ma lyre aussi durable
Que ce monument mémorable,
Le temps ait fait subir ses lois.

Qu'elle t'instruise donc. Ce temple,
Ces portiques, efforts de l'art,
Que ton œil étonné contemple,
Qui portent si haut ton regard,
Où tu crois voir briller la marque
De la main de plus d'un monarque;
Ce vaisseau riche et spacieux
Est l'œuvre d'un pasteur fidèle,
Simple, économe, dont le zèle
Fut pur autant qu'ingénieux.

Des princes la magnificence
N'annonce qu'un pouvoir humain;
Tout est sous leur obéissance;
L'or naît et renaît sous leur main.
Mais qu'un humble et pauvre lévite,
Au riche avare, au sybarite,

Ait communiqué sa ferveur,
Qu'il ait dans ces pénibles sources
Trouvé de pieuses ressources,
Là se voit le doigt du Seigneur.

Dans les eaux du siècle ainsi puise
De l'homme saint le zèle heureux;
Des vases d'Égypte Moïse
Enrichit ainsi les Hébreux.
C'est ainsi que Tyr idolâtre,
A de cèdre, d'or et d'albâtre
Orné le temple d'Israël;
Et que d'iniquités souillée,
Babylone s'est dépouillée
Pour le Dieu de Zorobabel.

Du char où disparut Élie,
Mon esprit, loin de sa prison,
Sous mon œil en un point rallie
Tout ce qu'embrasse l'horizon.
Par la main des riches du monde,
Dessous moi le faste à la ronde
Dans les campagnes se répand;
J'y vois l'arbre déjà superbe
Ombrager des palais, où l'herbe
Cachait à peine le serpent.

Retombent, frappés du tonnerre,
Retombent ces palais sortis
Nouvellement de dessous terre,
Comme ceux qui les ont bâtis!

Fussiez-vous au sein de l'abîme,
Scandaleux monumens du crime,
Triomphe de l'impunité !
Temples impurs de Samarie,
Érigés par la barbarie,
Et voués à la volupté !

Abandonnez ces édifices,
Hommes d'hier et d'aujourd'hui,
Gens amollis dans les délices,
Endurcis dans les maux d'autrui :
Verges d'un Dieu qui vous tolère,
Et tour à tour de sa colère
Les instrumens et les jouets,
Courez, sycophantes modernes,
Expier au fond des cavernes,
Et pleurer vos heureux forfaits.

Ces cavernes, sombres retraites,
Ils les chercheront, mais en vain,
Le jour affreux où des trompettes
Éclatera le son divin.
Murs de Ninive impénitente,
Alors le sang qui vous cimente
Crîra contre les criminels ;
Alors, d'avec les mains parjures,
Dieu distinguera les mains pures
Qui lui dressèrent des autels.

Effroi du crime, appui du juste,
Descends, tes autels sont parés,

Des rayons de ta face auguste
Fais resplendir ces murs sacrés !
Sous tes pieds la nue élevée,
De la basilique achevée,
Couvre le faîte glorieux.
Nous accourons : la porte s'ouvre;
Et l'œil au loin qui la découvre
Croit voir ouvrir celle des cieux.

Des temps et de leur nuit profonde,
Gergy, tu seras respecté.
Ce temple, merveille du monde,
T'assure l'immortalité.
Des temps même le précipice
Engloutirait cet édifice
Sans donner atteinte à ton nom.
Depuis quand, détruit par la guerre,
Le premier temple est-il sous terre?
Parle-t-on moins de Salomon?

LES MIRACLES.

ODE.

Homme en proie à l'erreur et rebelle à la grâce,
Assemblage étonnant de faiblesse et d'audace,
Rougis ou pâlis une fois !
Viens, contemple avec moi dans toute sa puissance
Celui dont les éclairs annoncent sa présence,
Et dont le tonnerre est la voix,

Que sommes-nous devant la majesté sublime,
Dont le haut firmament et le profond abîme
Ne limitent pas le pouvoir?
Que doit être à ses yeux le plus vaste royaume,
Quand l'univers pour elle est un léger atome
Que sa volonté fit mouvoir?

De ce vouloir divin s'anima la nature,
Elle reçut de lui sa loi constante et sûre.
Insensés que nous sommes tous,
Parce que cette loi triomphe sans obstacles,
Que rien n'en interrompt les sensibles miracles,
Ils cessent de l'être pour nous!

Les astres, les saisons, la nuit et la lumière,
Tout commence, finit, et rouvre sa carrière;
Quel prodige plus étendu?
Reconnaîtrons-nous moins la sagesse éternelle
Au bel ordre établi, qui partout la révèle,
Qu'à ce bel ordre suspendu?

Hé bien, mortel aveugle, il faut te satisfaire:
Préfère un phénomène à l'astre qui t'éclaire;
Ton Dieu se plie à ton erreur.
A ta fragilité son pouvoir se mesure;
Et suspendant le cours des lois de la nature,
En va manifester l'auteur.

Sous un prince endurci, toute l'Égypte en armes
A volé sur les pas de Jacob en alarmes,
Qu'arrête la fureur des flots.

Déjà des ennemis l'approche menaçante
Le serre entre les bords de l'onde mugissante,
Et la pointe des javelots.

L'élément redouté lui présente un asile.
L'onde fuit, se divise, et le flot immobile
Reste suspendu dans les airs :
La main qui désolant de coupables campagnes,
Jadis sous l'eau profonde a caché les montagnes,
Dessèche le gouffre des mers.

Dans ce vallon bordé de hauts rochers liquides,
Roulent de Pharaon les chariots rapides :
Mais les Hébreux sont garantis ;
Et le dernier à peine a gagné le rivage,
Que du flot qui reprend son empire et sa rage
Les barbares sont engloutis.

Le désert à ce peuple inspire une autre crainte :
Là, jamais de l'oiseau la soif ne fut éteinte,
Jamais fruit ne s'y recueillit :
L'air offre l'aliment que refusait la terre ;
Le remède à la soif sort du sein de la pierre :
Le roc est frappé, l'eau jaillit.

Je garde devant vous un timide silence,
Sommet du Mont sacré qu'embrasa la présence
Du dispensateur de la loi.
Le miracle vivant de cette loi suprême,
Que de son doigt sur vous Dieu nous grava lui-même,
Parle suffisamment pour moi.

Aux rives du Jourdain suivons l'arche terrible.
L'Hébreu mal aguerri par elle est invincible.
Les clairons ont frappé l'écho :
L'eau remonte à sa source où l'effroi la rappelle ;
L'arche traverse, avance ; et je vois devant elle
Tomber les murs de Jéricho.

L'impie Amorrhéen qu'a trompé sa vaillance,
Dans la fuite avait mis sa dernière espérance,
En voyant approcher la nuit :
De faillir aux vainqueurs la lumière était prête.
Josué plein de foi dit au soleil : Arrête !
Et l'Amorrhéen est détruit.

La flamme ou l'eau du ciel tombe à la voix d'Élie :
Des monstres dont la faim redouble la furie,
Daniel n'est point offensé :
Leur sein sert à Jonas de retraite paisible :
Sous les coups imprévus d'un vengeur invisible
Sennachérib est renversé.

L'arche a brisé Dagon.... Mais quels plus grands miracles,
En imposant silence à tous les faux oracles,
Remettent Satan dans les fers ?
O prodige qui rend la nature interdite !
Dieu se fait homme, il naît, il meurt, il ressuscite ;
Les cieux nous sont ouverts.

Inexorable, un jour, il en doit redescendre.
Tremble, incrédule ! Alors, pour le voir et l'entendre,
Tu sortiras du monument.

Repens-toi sans délai. Malheur à qui diffère!
Le moment précieux où ton cœur délibère
Peut-être est ton dernier moment.

LE JUGEMENT DERNIER.

ODE.

Où vole, où s'élève mon âme?
D'où part ce rayon lumineux?
Ah! c'est du buisson dont la flamme
Éclaira le chef des Hébreux!
Oui, j'ai, loin de la multitude,
D'Horeb atteint la solitude.
Peuples, rois, terre, écoutez-moi.
Que le juste se réjouisse!
Que l'impie étonné frémisse!
Je porte l'espoir et l'effroi.

Au-delà du temps qui s'écoule,
La foi porte mes yeux ouverts:
La terre s'entr'ouvre et s'écroule;
Le feu consume l'univers.
Siècles obscurs, siècles célèbres,
Tout retombe dans les ténèbres;
Le ciel en est lui-même atteint:
Enveloppé dans nos désastres,
Il voit disparaître les astres,
Avec le soleil qui s'éteint.

O vous, héros imaginaires,
Guerriers, qui d'un titre si vain,
Fruit de vos exploits sanguinaires,
Chargeâtes le marbre et l'airain :
Et vous, dont les plumes savantes,
Par des routes plus innocentes
Crurent tromper les temps jaloux,
Que ne me pouvez-vous entendre !
Ces temps ne sont plus : tout est cendre.
A quelle gloire aspiriez-vous ?

Mais tandis que, dans sa carrière,
Je vois le soleil s'éclipser,
L'auteur divin de la lumière
Vient lui-même le remplacer.
Dieu paraît. O Majesté sainte !
Devant toi, d'une juste crainte
Tout l'univers est assailli :
Les mers rentrent dans leurs abîmes ;
Les montagnes courbent leurs cimes ;
Et les rochers ont tressailli.

En ce jour de pleurs et de joie
Finit l'empire de la mort ;
Tu lui dis de lâcher sa proie,
Le tombeau s'ouvre, et l'homme en sort.
Tout ressuscite. Quel spectacle
Succède à ce dernier miracle !
D'un côté tout le genre humain ;
De l'autre un Dieu doux et terrible,

Tendre père et juge inflexible,
La palme et la foudre à la main.

Des rangs la vanité foulée
Voit confondre, dans ce grand jour,
La dépouille du mausolée
Et la pâture du vautour.
Du mal et du bien l'évidence
Ne laisse plus de différence
Qu'entre le juste et le pervers.
Enfin l'homme à l'homme est visible;
Le fond des âmes est lisible,
Et ses replis sont découverts.

O foudre, qui sur nous t'apprêtes,
Tombe, ne retiens plus tes coups!
Montagnes, écrasez nos têtes!
O mer, ô terre, engloutis-nous!
Cris affreux de ceux que surmonte
L'effroi, le remords et la honte,
A l'aspect du juge irrité!
Cris mêlés des chants d'allégresse
De ceux que, suivant sa promesse,
Dieu comble de félicité.

Gloire au roi doux et pacifique!
Malheur à toi, prince orgueilleux,
Dont la barbare politique
Fit mille et mille malheureux!
Du périssable diadême,

Devant la puissance suprême,
Ton front superbe est dépouillé;
Et rougissant de tes maximes,
Il n'est plus couvert que des crimes
Dont tu fus et restes souillé.

Frémis à la liste effrayante
Que le miroir injurieux
De la vérité foudroyante
Présente sans cesse à tes yeux.
Triste objet du courroux céleste!
Quel fut, quel est le prix funeste
De tes laborieux forfaits?
Vivant, tu n'eus repos ni gloire;
Mort, on t'a flétri dans l'histoire;
Tu revis et meurs à jamais.

Des rois armés d'un vain tonnerre
On n'apprécia que le cœur:
Bons, c'étaient les dieux de la terre;
Méchans, ils en étaient l'horreur.
Du sang d'un prince magnanime,
L'honneur et l'amour de Solime,
Se daigna former l'Éternel;
Et dans les plaines de Syrie
Les chiens burent le sang impie
Du lâche époux de Jézabel.

J'aperçois un autre coupable
Qui fuit devant la piété,
Et qui du jour insupportable
Voudrait éviter la clarté.

Mais c'est en vain. Nul ne l'évite :
Moins que tout autre l'hypocrite,
Dont le masque tombe à nos yeux :
Notre vue ici dessillée
De son âme enfin dévoilée,
Perce les replis odieux.

Là, régnaient la haine traîtresse,
Couverte du modeste accueil,
L'inhumanité, la mollesse,
L'intérêt sordide et l'orgueil.
Dieu juste, ces cœurs sacriléges
Ont, sous ton nom, dressé des piéges
A la simple crédulité.
Sévis! leur funeste malice
Rendit ce divin nom complice
De leur heureuse iniquité.

Et toi, d'un sommeil volontaire,
Avant le jour vengeur qui luit,
Mondain charnel et téméraire,
Que n'as-tu dissipé la nuit ?
Tu l'as pu ; mais par indolence
Contre une commode ignorance
Tu n'as jamais bien combattu :
Des passions folle victime,
Qui, de peur de haïr le crime,
N'osait connaître la vertu.

Séjour de la mort éternelle,
Enfers, j'ordonne, obéissez.

Sous cette race criminelle
Ouvrez-vous et l'engloutissez.
A cet arrêt irrévocable
D'un Dieu désormais implacable,
Partent mille cris douloureux.
Mais ils percent en vain la nue :
Je vois sous la foule éperdue
S'ouvrir l'abîme ténébreux.

J'y vois précipiter l'avare
Que la soif de l'or dévora ;
Ce grand qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora ;
Le faux délateur, l'homicide,
Le cœur ingrat, l'ami perfide,
L'envieux cruel et malin,
Le juge fourbe et mercenaire,
Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

Abominable Babylone,
Ton sceptre est donc enfin brisé !
Le Dieu de Juda, sur son trône,
Venge le faible méprisé.
Tombe avec l'orgueilleuse troupe
Qu'abreuva ta funeste coupe !
Elle a régné ; son temps n'est plus :
Tombe ; et que, pour premiers supplices,
Tes yeux contemplent les délices
Que Dieu fait goûter aux élus.

LETTRE A L'AUTEUR DU MERCURE,

EN LUI ENVOYANT LES STANCES SUIVANTES SUR LE *DE PROFUNDIS*.

Si cette pièce de vers, la dernière qui, je crois, sortira de ma plume, a le bonheur de mériter votre attache et l'approbation de M. l'abbé Guiroy, vous m'obligerez, monsieur, de l'honorer d'une place dans votre Journal; et pour qu'on se donne la peine de la lire, on ferait bien de l'annoncer dans la table, sous mon nom. Ce n'est pas qu'il fasse grand'chose au fond de l'affaire, mais c'est qu'on aime les contrastes; et prévenu qu'on est sur le caractère de mon âme, d'après le malheureux égarement de mon esprit, dont je me rendis coupable il y a plus de cinquante ans, je m'imagine que les vrais dévots, les faux, et ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, seront un peu curieux de voir où cette âme en est dans ses derniers sentimens, et comment ce même esprit s'y prend pour les exprimer. Savons-nous si cette lecture ne produira pas quelque bon effet? Ce serait toujours avoir édifié trop tard, pour qui eut le malheur de scandaliser si tôt. Encore vaut-il mieux, pour une muse chrétienne et libertine, de prêcher sur l'échelle, que jamais. Du reste, comme on croit bien, l'orgueil poétique n'est ici pour quoi que ce soit au monde. Loin de courir à l'encens, je vais

au-devant des humiliations, et je m'attends bien à la mauvaise pitié, et aux plaisanteries de nos mondains, qui, comme vous savez, parmi vos lecteurs, sont cent contre une bonne âme qui m'approuvera, sans avoir même envie ni lieu d'applaudir à mes vers. Qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu, du moins je me serai satisfait, et j'aurai pacifié ma conscience du mieux que j'aurai pu, en attendant la rémission d'en haut.

C'est à vous, monsieur, à me seconder ou à me laisser là. Tout ce que vous ferez là-dessus sera bien fait; tout ce que vous penserez sera bien pensé, à moins que vous ne pensiez que quelqu'un puisse être plus parfaitement que moi,

Votre, etc.

Avril 1765.

ODES ET PARAPHRASES

SUR LES SEPT PSAUMES DE LA PÉNITENCE.

PREMIER PSAUME.

Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in irâ tuâ, etc.

Avant que sur ma tête, au gré de ta justice,
Seigneur, ton bras s'appesantisse,
Suspends un moment ton courroux!

Et me voyant gémir sous le sac et la cendre,
Après avoir daigné m'entendre,
Tu laisseras tomber tes coups.

Mais voudras-tu frapper alors cette victime,
Qu'un véritable amour anime
Au milieu de son repentir;
Et qui, ton bras levé, brûle pour toi d'un zèle
Égal à la douleur mortelle
Que ses fautes lui font sentir!

Pose ton sceau d'airain sur la porte de l'antre
Au fond duquel, à ta voix, rentre
L'ennemi rebelle et pervers:
Tonne; et qu'à l'avenir, ta foudre vengeresse,
Sur lui se rallumant sans cesse,
Le tienne à jamais dans les fers.

Égaler mon amour aux douleurs que j'endure,
C'est bien t'exprimer la plus pure
Et la plus vive des ardeurs.
Mais qui sait mieux que toi combien je souffre et j'aime?
Toi qui me sais mieux que moi-même;
Toi qui lis dans le fond des cœurs.

Tu me vois tous les jours chercher la solitude,
Pour y pleurer l'ingratitude
Dont je suis coupable envers toi:
Et tu m'entends la nuit, les sanglots à la bouche,
Des mêmes pleurs trempant ma couche,
Crier: hélas! malheur à moi!

Ne me voilà donc plus qu'un fugitif, un traître,
Qu'un esclave qui de son maître
A perdu la grâce et l'appui;
Qu'un fils dénaturé qui du plus tendre père,
Ayant mérité la colère,
Ne mérite plus rien de lui?

Aussi me laisse-t-il à mes tyrans en proie.
Sur moi leur rage se déploie,
Et contre eux je l'implore en vain:
Faible, seul, dénué de tout secours céleste,
Je languis sous le joug funeste
De l'ennemi du genre humain.

Du monstre que ta gloire offusque et désespère,
Qui séduisit le premier père
Pour t'enlever tous ses enfans;
Et qui depuis sa chute, affrontant le tonnerre,
Sur cette malheureuse terre
Marche encore à pas triomphans.

A son char éclatant ses suppôts nous enchaînent,
Et les faux brillans nous entraînent
Où tomba jadis Abiron:
En ces lieux de supplice où Satan te défie,
Qui veux-tu qui te glorifie
Et qui bénisse ton saint nom?

Jusques à quand, seigneur, fier de mes démérites,
Ce tyran et ses satellites
Seront-ils maîtres de mes pas?

Mon âme pour toujours leur est-elle asservie?
Ce peu qui me reste de vie
Ne sera-t-il qu'un long trépas?

Du moins je t'aimerai, même sans espérance;
Même au milieu de la souffrance,
Et jusqu'à mon dernier instant:
Oui, même en succombant sous ton bras qui m'accable,
Le dernier soupir du coupable
Sera celui d'un pénitent.

A ton oreille enfin ma plainte est parvenue:
Un rayon parti de la nue
Dissipe ces spectres hideux;
Lumière triomphante, aimable, pure et douce,
Qui me console, les repousse,
Me venge et me délivre d'eux.

SECOND PSAUME.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata.

Heureux de qui tous les péchés,
Jusqu'à la plus légère offense,
Sont remis, et restent cachés
Sous le sceau de la pénitence!
Plus heureux le sage éprouvé,
Qui, dans ce siècle dépravé,
A, du berceau jusqu'à la tombe,

Devant Dieu, toujours conservé
L'innocence de la colombe!

Que le faux repos du pécheur
Est loin de ces béatitudes!
Mon lit est un lit de douleur;
Lieu de trouble et d'inquiétude.
Je ne fais que m'y tourmenter,
Qu'y gémir et me lamenter;
J'y suis sur l'épine et la ronce,
Et cherchant à les éviter,
De plus en plus je les enfonce.

Fruits d'une longue iniquité,
Mais telles que furent les miennes,
Qu'avec moins de sévérité
Que de pitié, tu t'en souviennes.
Tu sais que j'en sens tout le poids,
Que même en violant tes lois,
Craintive, incertaine, flottante,
Mon âme était presque à la fois
Et criminelle et pénitente.

Mes cris ne sont pas impuissans.
Ta main vient essuyer mes larmes;
Mon cœur se ranime, et je sens
Succéder le calme aux alarmes.
Poursuis, Dieu de bonté, remets
En moi l'inaltérable paix,
Qui de ta grâce est le vrai signe:

Je ne la méritai jamais ;
Que je m'en rende à jamais digne.

Vous que mon exemple entraîna,
Suivez celui que je vous donne.
Je péchai, Dieu m'abandonna ;
Je me repens, il me pardonne ;
Le chemin des cieux m'est rouvert.
Le même bien vous est offert,
Que votre marche se décide
Entre un fol ardent qui vous perd,
Et l'astre du jour qui me guide.

Cet astre est le trône éclatant
Où s'assied la Toute-Puissance :
Courez dans les bras qu'elle tend
A qui vient à résipiscence ;
Et qu'alors les volcans sous nous,
Ou le flux des mers en courroux,
Embrasent la terre, ou l'inondent,
D'un asile prompt, sûr et doux,
Ces bras étendus vous répondent.

En vous douant de la raison,
Dieu vous fit à sa ressemblance ;
Mortels, usez bien de ce don,
Et respectez-en l'excellence.
Si de vos passions le feu
De la heurter se fait un jeu,
Vous n'êtes plus ce que vous fûtes :

Vous étiez l'image de Dieu,
Vous vous rendez celle des brutes.

Le voluptueux hébété,
Riant au sein de la mollesse,
Qualifîra d'absurdité
Cet oracle de la sagesse.
L'insensé rit, loin de songer
A l'inévitable danger
Du terrible et dernier passage,
Qui tout à l'heure va changer
Le rire impie en cris de rage!

Tandis que d'autre part, en paix,
Le juste au bout de sa carrière,
De soins l'âme libre à jamais,
S'envole au sein de la lumière,
Brillant séjour des bienheureux,
Où l'homme, au comble de ses vœux,
Se trouve admis au rang des anges,
Et de l'Éternel, avec eux,
Chante et partage les louanges.

TROISIÈME PSAUME.

Domine, ne in furore tuo, arguas me, neque in irâ tuâ corripias me.

QUELS maux affreux sur moi peuvent tomber encore?
Dans l'ombre de la nuit,

Dans le milieu du jour, au lever de l'aurore,
L'épouvante me suit!

Quels cris intérieurs épuisent ma constance
Et lassent mes efforts?
Grand Dieu! sont-ce toujours les cris de la vengeance,
Et ceux de mes remords?

Sans aucune ressource, en ce désordre extrême,
Saisi, glacé d'effroi,
Où me réfugier, quand je me fuis moi-même,
Quand je t'ai contre moi?

Où me réfugier? Dieu tout bon, sous tes armes,
Dans tes bras, dans ton sein!
Le glaive, en cet asile, arrosé de mes larmes,
Tombera de ta main.

La tendre mère ainsi sur son enfant rebelle
Lève un bras menaçant:
Et le voyant en pleurs, à genoux devant elle,
S'apaise en l'embrassant.

Notre père céleste a-t-il contre les hommes
Plus de ressentiment?
Que serait-ce de nous, faibles comme nous sommes,
Si tu n'étais clément?

Pourras-tu voir l'état où mon âme est réduite
Par l'horreur du péché,
Et sachant mieux que moi l'erreur qui l'a séduite,
Sans en être touché?

J'ai peint les maux d'une âme en proie aux mauvais anges ;
Peindrai-je ceux du corps ?
La nature y languit, s'y corrompt, s'y dérange,
Y rompt tous ses ressorts.

D'une infirmité jointe à la douleur aiguë,
Le corps est consumé :
Et ses dehors flétris n'offrent plus à la vue
Qu'un spectre inanimé.

Surcroît d'accablement qui ne laisse d'envie
Que celle de mourir !
Lassé de ne sentir qu'on est encore en vie
Qu'à force de souffrir !

Enfin tout en moi frappe, et n'attendrit personne ;
Sur moi seul je gémis :
Proche, ami, serviteurs, tout me fuit, m'abandonne,
Hormis mes ennemis.

Quels ennemis encor ! ceux qui devaient moins l'être ;
Des ingrats sans pudeur,
A qui ma bienfaisance, autant que j'en fus maître,
Fit part de mon bonheur.

Les lâches n'avaient fait qu'envier mes richesses,
Même en les partageant :
Ne les partageant plus, ils payent mes largesses
D'un mépris outrageant.

O d'un sensible cœur dure et dernière épreuve !
Mon désastre leur plaît :

Leur insolence en rit, leur haine s'en abreuve,
Et leur cœur s'en repaît.

Quels énormes forfaits, me disent les barbares,
T'auront donc mérité
Des châtimens si grands, si rigoureux, si rares,
D'un Dieu plein de bonté ?

De cèdre que tu fus, tu n'es plus qu'un arbuste,
Qu'un fragile roseau,
Que du chaume, où sa main et vengeresse et juste
A porté le flambeau.

Du Dieu trop offensé, dont te voilà victime,
N'espère plus de paix !
Ton supplice effrayant atteste quelque crime
Punissable à jamais.

Ils m'appellent méchant : je le suis, me le nomme;
Et plus qu'eux me le crois;
A leur insulte aussi je reste comme un homme
Sourd, stupide et sans voix.

Aux misères de Job les miennes sont égales.
Souffrit-il plus que moi,
Quand tu l'abandonnas à des mains infernales,
Pour éprouver sa foi ?

Mais ce sage à tes yeux se présentait sans tache,
Pur et saint comme Abel :
Et moi de devant toi, comme Adam, je me cache,
Honteux et criminel.

Je ne demande pas non plus qu'un Dieu me venge
De mes persécuteurs :
Est-ce à moi devant lui d'oser trouver étrange
Qu'il soit de mauvais cœurs ?

De mon crime envers toi le leur est une image :
Ce qu'ils font, je l'ai fait :
Les offenses chez moi, comme chez eux l'outrage,
Ont payé le bienfait.

Mais enfin mes péchés, Seigneur, je les expie.
Sois pour toi seul armé !
Punis mes ennemis de leur malice impie,
Car ils t'ont blasphêmé.

Voulant m'ôter l'espoir, ils te faisaient complice
De leur inimitié.
Leur aveugle fureur dépouillait ta justice
D'amour et de pitié.

Ils seront bien punis, si ta clémence efface
Le mal que j'ai commis :
Et si, contre leur gré, ta bonté me replace
Au rang de tes amis.

Ce sera double gloire à ta douce puissance !
Les bons, de plus en plus,
En voyant mon bonheur, seront pleins d'espérance,
Et les méchans confus.

Tu nous dis : Demandez, priez, je vous écoute ;
Vous serez satisfaits.
Ta parole ne laisse après elle aucun doute ;
J'en attends les effets.

QUATRIÈME PSAUME.

Miserere meî, Deus, etc.

Mets en oubli, Seigneur, l'usage criminel
Que de tant de bontés j'ai fait durant ma vie;
Et me laisse à moi seul un souvenir cruel,
Qui serve à mériter ta clémence infinie.

Contre toi j'ai péché; j'ai péché devant toi.
Quand ta foudre aujourd'hui frapperait l'anathème,
Tu serais trouvé juste en la lançant sur moi,
Par ceux qui t'oseraient vouloir juger toi-même.

Mais quoi! dans le péché ma mère m'a conçu:
Mystère impénétrable à l'aveugle nature!
Et qui l'a révélé? qui fait que je l'ai su?
Toi, la lumière même et la vérité pure.

En moi, l'âme et les sens s'attaquent tour à tour:
Dans un cœur tout à toi fais cesser ce mélange.
Que rempli de toi seul et de ton seul amour,
L'homme contracte en moi la nature de l'ange.

Blanchis le repentant qui veut plaire à tes yeux,
Et qui leur a déplu même avant que de naître;
Ainsi régénéré, d'ici-bas jusqu'aux cieux,
On m'entendra chanter, vanter mon nouvel être.

Quelle gloire en effet d'être selon ton cœur!
Dans l'erreur jusqu'ici tristement assoupie,

Mon âme, à son réveil, chantera son bonheur,
Et ses chants instruiront, convertiront l'impie.

L'allégresse et le zèle animeront ma voix.
Sur mes lèvres alors tu mettras ta parole :
Je dirai tes grandeurs, tes bienfaits et tes lois,
Et tu seras béni de l'un à l'autre pôle.

Que ton esprit divin ne m'abandonne pas !
Que son action jointe aux accords de ma lyre,
Leur prête ce beau feu céleste et plein d'appas
Dont la chaleur pénètre, et dont le charme attire !

Mais comment obtenir, à quel prix acheter
Ce pardon, ces faveurs, cette gloire où j'aspire ?
Quel sacrifice offert peut me les mériter ?
Que peut l'homme pour Dieu, hors ce que Dieu désire ?

Et que désire-t-il des malheureux humains ?
Un cœur humble et contrit, simple et facile offrande,
La seule que sa grâce a laissée en nos mains,
Et pour notre salut la seule qu'il demande.

Je te l'offre, ô mon Dieu ! ce cœur humble et contrit ;
Et sans ta grâce aurais-je encor cet avantage ?
Sur ton peuple appelé répands le même esprit :
Ta prédilection lui doit ce dernier gage.

Introduis-nous enfin, vrais enfans d'Israël,
Dans ta Jérusalem, où tout plaisir abonde ;
Et nous admets au pied de ton trône éternel,
Sous lequel ne sont rien tous les trônes du monde.

Paisibles possesseurs de l'espace du temps,
Et nobles portions de ta divine essence,
Nos cœurs s'exhaleront en concerts éclatans,
Dignes de célébrer ta gloire et ta puissance.

CINQUIÈME PSAUME.

Domine, exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat.

SEIGNEUR, je ne me suis jamais mis en prière,
Que mon cœur aussitôt paisible et rejoui,
N'ait, du profond de sa misère,
Senti que tu l'avois ouï.

C'est qu'une âme fidèle, ingénue, humble et franche,
Te retrouve toujours dès qu'elle rentre en soi.
Permets donc que devant toi
La mienne aujourd'hui s'épanche!

A la tentation sans cesse elle succombe:
Confuse, elle t'implore, et tu lui rends la paix.
Mais au premier choc, elle tombe
Et retombe dans ses excès.

Tremblante, elle ose encor te redemander grâce;
Et quand elle craint tout de ton juste courroux,
Elle éprouve qu'envers nous
Ta bonté n'est jamais lasse.

Mais t'implorer toujours, et te trahir sans cesse,
D'à plaindre que j'étais, c'est me rendre odieux.

Aussi ma dernière faiblesse
Me rend-elle un monstre à mes yeux.

Mon découragement ne saurait se dépeindre :
Le pur amour en moi commence à chanceler,
Ma foi vive à s'ébranler,
Et l'espérance à s'éteindre.

Veux-je les ranimer : Eh! qu'oses-tu prétendre ?
Crie au fond de mon cœur, l'esprit noir et malin :
Fils maudit, tu ne dois t'attendre
Qu'au sort de Cham et de Caïn.

Parjure tant de fois, que veux-tu que t'accorde
Celui de qui si mal tu payas les bienfaits ?
Crois que pour toi, désormais,
Il est sans miséricorde.

L'effroi s'empare alors de mon âme abattue.
De là, le tentateur la pousse au désespoir :
J'y résiste encore à la vue
Des bontés que tu m'as fait voir.

Mais la source pour moi peut-être en est tarie.
Je ne sens point la paix, présage du pardon :
Et dans un tel abandon,
Juge de ma triste vie!

La plante à qui le ciel refuse la rosée,
Le fruit battu des vents, au sortir de la fleur;
L'herbe sur la terre embrasée,
Perdant sa riante couleur :

La feuille desséchée, et qu'au vent de son aile
Le plus léger zéphyr fait tomber en passant,
De mon être languissant
Sont une image fidèle.

Pareil au pélican, soucieux, taciturne,
Et dévoré du soin des fruits de son amour:
Ou semblable à l'oiseau nocturne
Qui meurt sans avoir vu le jour,

Je vis enseveli dans ma douleur extrême,
Désirant n'être plus, honteux d'avoir été;
Existence, en vérité,
Pire que le néant même.

Et toutefois, Seigneur (oserai-je le dire),
Peut-être ma faiblesse eût dû moins t'irriter:
Vois l'air infect que je respire,
Quels murs tu m'as fait habiter!

Est-on incorruptible au sein de la licence?
Les déserts me sauvaient de la contagion:
Tu m'amènes à Sion;
Quel séjour pour l'innocence!

Oui, dans cette Sion, jadis si renommée,
Maintenant un objet de haine et de dédain:
D'abord l'honneur de l'Idumée,
L'opprobre ensuite du Jourdain:

Sion, sur qui le feu se prépare à descendre!
Ville, pour le scandale et les énormités,

Compara' loire,
Que tu nin.

rface!
es et les rois,

ener

tai, respirant so
en faisais serment : mais t.
Le miel faux et corrupteur
L'effaça de ma mémoire.

J'entends du haut des airs une voix qui m'appe
Est-ce un maître implacable, est-ce un père attendri?
Poursuit-on l'esclave infidèle?
Rappelle-t-on le fils chéri?

Ma lyre qui perdit l'usage du cantique,
Pour ne descendre plus qu'à de lugubres sons,
Monte aux plus sublimes tons,
Et redevient prophétique.

Tu me la rends, grand Dieu, cette flamme céleste,
Qui par ma bouche au peuple annonçait l'avenir;
Mais c'est, en ce moment funeste,
Pour achever de me punir.

Sion, prosterne-toi! notre arrêt se prononce!
O peuple déplorable! ô roi trop criminel!
Voici ce que l'Éternel
Me dévoile et vous annonce.

Ton fils vit, règne en sage, et meurt en idolâtre.
Le sien, sur les conseils de jeunes dissolus,
Fait de la Judée un théâtre
De carnage entre les tribus.

Dix ont quitté Juda; Baal nous environne.
Plus d'arche, plus de temple, au milieu des Hébreux!
Un de tes derniers neveux
Meurt captif à Babylonne.

Ah! mes forces n'ont plus de quoi suivre les tiennes,
Esprit-Saint! la douleur étouffe ici ma voix:
Des fautes du peuple et des miennes
Jette sur moi seul tout le poids!

Pour me justifier, je te l'ai peint coupable:
Ils imitaient leur roi; je les égarai tous.
Je suis le seul punissable;
Frappe donc, et les absous.

Je te fléchis, grand Dieu! mon cœur me le témoigne:
De ta lumière en moi luit un plus doux rayon.
Le tableau douloureux s'éloigne:
Le temple se rouvre à Sion!

L'arche et les chérubins y reprennent leur poste.
Nos lévites au pied des autels renaissans
Font déjà fumer l'encens,
Et consomment l'holocauste.

Je vois enfin l'agneau, dernier expiatoire,
L'attente et le salut de tout le genre humain,

De l'autel montant à la gloire,
Et nous en traçant le chemin.

De la terre, Israël, tu couvres la surface!
Sous ton nom rassemblés, les peuples et les rois,
Tous, d'une commune voix,
Bénissent la loi de grâce.

Les trônes d'ici-bas tomberont en poussière:
Celui seul du Très-Haut sera toujours debout.
Quels temps borneraient la carrière
De l'Être qui de rien fit tout?

Postérité, suivez, aimez la loi nouvelle:
Un beau salaire attend quiconque s'y soumet.
La gloire qu'un Dieu promet
Ne saurait qu'être éternelle.

SIXIÈME PSAUME.

De profundis clamavi ad te, Domine, etc.

C'EST du fond de mon cœur, grand Dieu, que je t'implore!
Du fond d'un cœur frappé d'un salutaire effroi:
Que le remords poursuit, que le regret dévore,
Et qui toujours espère en toi!

Exauce un moribond qui t'invoque et t'appelle!
Des humains n'es-tu pas le Père en les créant?
Pour n'être qu'un objet de l'ire paternelle,
M'aurais-tu tiré du néant?

Remets-moi sous ton aile, et deviens mon refuge!
J'ai suivi le torrent d'un siècle vicieux:
Eh! qui de nous, hélas! si tu n'es que son juge,
Sera pardonnable à tes yeux?

Dieu pardonne, dit l'homme, il connaît ma faiblesse;
Puis-je tant en avoir, qu'il n'ait plus de bonté?
Sur ce principe, il s'ouvre et s'élargit sans cesse
Les routes de l'iniquité.

Bientôt, devoir, salut, tout sort de sa mémoire:
De ta grâce il oublie et le prix et le don,
Et la part qu'il avait à l'éternelle gloire,
Et la ressource du pardon.

De l'infernal abîme il voit enfin la flamme,
Et la voit quand il touche à son dernier moment;
Contrit, moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a commencée, achevant sa carrière,
Sans amour, sans espoir, il n'a que des remords.
Ta clémence long-temps attendit sa prière:
Et ta justice est sourde alors.

Tel est le jour affreux, dont sa nuit est suivie:
Sur moi-même, tel est le retour accablant:
Ainsi, sur le tableau de ma coupable vie,
J'arrête mes yeux en tremblant.

Déjà mon âme est-elle une âme réprouvée?
Perdrai-je, en la rendant, l'espérance et la foi?

Non, Seigneur, ta parole est trop avant gravée,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit : « Qu'Israël en repos vive et meure !
« Mes bras lui sont ouverts en tout temps, en tout lieu :
« Que de son premier jour jusqu'à sa dernière heure,
« Il ait confiance en son Dieu.

« S'il a prévariqué, qu'il se repente, m'aime,
« Me remontre un cœur pur, tel que je lui donnai :
« Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même ;
« Et tout lui sera pardonné. »

Mourant dans cet esprit, dans cette confiance,
Quand donc au tribunal je serai présenté,
Que ta miséricorde, y tenant la balance,
Désarme ta sévérité.

SEPTIÈME PSAUME.

Domine, exaudi orationem meam, percipe, etc.

Ne laissez rien, Seigneur, prononcer à ma bouche,
Qui ne vous plaise, ou ne vous touche.
Qu'absous, et vous louant, ou pécheur, ou contrit,
Je veille, me lève et me couche
A la clarté de votre esprit.

Pour quelque jour serein, pour quelque nuit tranquille,
Quand vous m'en voyez passer mille
Dans l'agitation, la langueur et l'effroi,

Prêtez à mon âme débile
L'appui consolant de la foi.

Sa vive et sainte ardeur, ou donne, ou rend à l'âme
Cette délicieuse flamme,
Dont la chaleur allume en nous l'amour divin;
Unique bien que je réclame,
Et qui remplisse un cœur humain.

Ineffable douceur, volupté que la grâce
Dénie à l'âme impure et basse,
Qui des biens d'ici-bas fait sa félicité,
Et préfère l'ombre qui passe
Aux trésors de l'éternité.

Grâce victorieuse, à toi seule j'aspire!
A des cœurs que ta voix inspire,
Le monde n'offre plus d'intéressans objets;
Et j'en donnerais tout l'empire
Pour le moindre de tes effets.

Accordez-moi, Seigneur, cette faveur insigne.
En vos mains, pour m'en rendre digne,
Je remets sans réserve âme, cœur, liberté;
Et tout entier je me résigne
A votre sainte volonté.

Ainsi parle, ainsi pense un pénitent sincère.
D'abord en vous il trouve un père,
Et ce fils accueilli n'est que plus en faveur:
Fidèle un temps, il persévère,
Et se soutient dans sa ferveur.

L'esprit soumis combat contre l'esprit rebelle,
Dissension continuelle.
Le monde d'un côté, de l'autre la raison :
Des sens enfin l'amorce est telle,
Que l'âme reprend le poison.

Sur ce tableau naïf de l'humaine faiblesse,
Seigneur, ayez les yeux sans cesse :
De l'aveugle raison plaignez l'égarement;
Et que jamais votre sagesse
N'entre avec nous en jugement.

A l'éclat des rayons du soleil de justice,
Quel humain paraîtrait sans vice!
Ah! le plus juste, au jour dernier et solennel,
Peut-il songer, sans qu'il frémisse,
Et sans l'attendre en criminel!

Que votre pouvoir donc nous protége et réprime
L'adversaire qui nous opprime;
Et pour nous dérober à la séduction,
Imposez au père du crime
Le silence et l'inaction.

A ses ordres il a cent bouches de mensonge,
Dont la subtilité nous plonge
Au fond d'un labyrinthe et dans l'obscurité :
Traitant vos vérités de songe,
Et leurs songes de vérité.

La nature, ont-ils dit, est notre unique maître,
Aux sens elle soumit notre être,

Pour montrer qu'elle était la première des lois.
Les autres, on peut les connaître,
Ou les méconnaître à son choix.

Révélation, culte, écrits divins! chimères,
Artifices des premiers pères,
Par eux imaginés pour nous donner des fers:
La raison, par nos ministères,
Vient les ôter à l'univers!

D'un coloris brillant ils dorent leurs blasphèmes.
Ce n'est plus Dieu, c'est eux qu'on aime.
Leur irréligion se donne un plein essor;
Et l'intelligence suprême
Souffre qu'ils existent encor!

Que d'un souffle au néant votre esprit les renvoie:
Du salut éclairez la voie
Qu'obscurcit l'épaisseur de leur essaim nombreux;
Et ne nous laissez plus en proie
A ces insectes ténébreux.

Ou si votre vouloir n'est pas de les détruire,
Qu'ils aillent achever de nuire
Aux fils de Bélial, dévoués à l'erreur;
Et que là, même en leur empire,
On les ait encore en horreur.

Alors, Jérusalem, votre saint héritage
Vous rendra librement l'hommage
Que vous ont consacré l'amour et la raison:

Et la vérité sans nuage
Brillera sur notre horizon.

Du flambeau de la foi nos routes éclairées,
Des âmes long-temps égarées
Dirigeront alors les pas irrésolus
Vers les demeures désirées
Que vous ouvrez à vos élus.

LETTRE

DE M. TANNEVOT A PIRON.

Je ne saurais, monsieur, me dispenser de vous féliciter sur l'édification que vous venez de répandre parmi les personnes attachées à la religion : l'on sent que le cœur parle encore plus que l'esprit, dans votre paraphrase du *De profundis*. Vous y regrettez avec énergie un égarement de votre jeunesse; on pourrait dire : *felix culpa !* Après une telle réparation, elle ne peut produire qu'un très bon effet, partant d'un homme de votre mérite et de vos talens; elle donne un démenti formel à ceux qui regardent aujourd'hui l'irréligion comme la pierre de touche du bel esprit. Il est du bon air de mépriser toute religion révélée; c'est une marotte presque aussi nécessaire à un homme de lettres, que la politesse dans les manières et la propreté dans les habits à un homme du monde. Quiconque ne peut aller du moins jusqu'au doute, le mieux est pour lui de se séquestrer de la société. Cependant les déistes les plus savans et les plus subtils n'ont pu faire d'autre mal à la religion chrétienne que de l'insulter par leurs railleries. Si nos esprits forts savaient combien ils font pitié à des gens solidement instruits de ses principes, ils rabattraient beaucoup de leurs fastueux raisonnemens, qui ne sont, au fond, que de purs sophismes : ils ont un certain éclat; ce sont de ces feux nocturnes

qui égarent en éblouissant. Au surplus, monsieur, ces sentimens que vous témoignez dans ce que vous appelez le dernier enfant de votre muse (je lui souhaite, moi, bien de la postérité encore); ces sentimens, dis-je, m'étaient déjà connus, et vous me les exposâtes, avec la même candeur, dans une promenade que j'eus l'honneur de faire avec vous aux Tuileries, il y a quelques années; c'est ce qui m'a rendu encore plus sensible à votre nouvelle poésie, et ce qui ne laisse rien à ajouter à la parfaite estime et à l'attachement respectueux avec lesquels je suis,

MONSIEUR,

Votre, etc. TANNEVOT.

RÉPONSE DE PIRON.

MA chrétienne et sincère palinodie, monsieur, après la satisfaction de ma conscience, ne pouvait m'en causer une plus sensible, que de m'avoir rappelé dans votre souvenir. Nos demi-beaux esprits, et nos quarts de philosophes, peuvent me ridiculiser à leur aise. Un suffrage aussi désirable que le vôtre à tous égards, et surtout pour l'ouvrage en question, achève de m'en consoler pleinement. Rien n'est plus flatteur, dit-on avec raison, que les louanges de quelqu'un que nous en savons mille fois plus digne et plus couvert que nous. Qui ne connaît depuis longtemps, monsieur, vos vertus et vos talens? Comment donc ne serais-je pas touché de votre approbation?

Oh! qu'il fait bon avoir affaire aux bonnes âmes, et quand surtout, comme la vôtre, elles sont douées des lumières du solide et véritable esprit! Votre indulgence pour ma faiblesse va jusqu'à lui donner une douce épithète. Je regarde cette charitable absolution comme un présage de la rémission d'en-haut; elle m'en donne un avant-goût dont je ne puis trop vous remercier : c'est un premier fruit que je tire déjà de mon sincère repentir et de ma confession publique. Le second, c'est, monsieur, la bonne inspiration qu'à ce propos vous avez eue de m'adresser *le Philosophisme;* je l'ai lu et relu avec un très grand plaisir.

L'Avertissement respire la mâle et sage éloquence des grands docteurs de la vérité. Vous gémissez pathétiquement et pleurez, à bon droit, sur l'abomination de la désolation qu'annonce la philosophie moderne et diabolique, en versant comme elle fait le poison de l'indépendance et de l'irréligion dans le cœur de nos jeunes gens. Le tour que vous prenez pour foudroyer ces petits Capanées est ingénieux; et pour être enjoué, n'en est pas moins assommant: les vers, pour être aisés et naturels, n'en sont pas moins heureux, ni quelquefois moins sublimes; je les relirai plus d'une fois encore. Je vous rends de très humbles grâces d'un pareil envoi; et je finis en vous priant d'être bien persuadé que vous avez en moi un serviteur très respectueux, et un très sincère admirateur.

PIRON.

MÉLANGES.

ARGUMENT.

Départ du roi pour l'armée. Colère de Vénus. Jalousie de Mars. Il se range du côté des Anglais, et Pallas de celui des Français. Portrait du maréchal comte de Saxe. Premières armes du Dauphin. Bataille. Descente de Grammont et de plusieurs de nos héros aux Champs Élysées. Alarmes de Louis XIV en les voyant. Le roi en danger. Stratagème de l'Amour pour apaiser Vénus. Apparition de la France, et son discours aux Français. Victoire. Lutteaux en porte la nouvelle à Louis XIV. Vénus ordonne des fêtes triomphales.

POËME DE FONTENOI,

OU

ESSAI D'UN CHANT,

POUR SERVIR A UN POËME HÉROÏQUE

DE LA LOUISIADE (1745).

CHANT VIe, IXe, XIIe ou XVe.

Zéphyre, Philomèle et mille fleurs écloses,
Annonçaient le triomphe et des lis et des roses;
La terre devenait un céleste séjour
Qu'usurpaient les plaisirs, la mollesse et l'amour.
Bellone, en paraissant, bientôt les met en fuite;
Elle a la renommée et la gloire à sa suite;
L'honneur au loin repousse et les ris et les jeux,
Et seul se fait entendre aux esprits courageux.
De guerriers, à sa voix, la campagne est couverte;
Cythère, en peu de jours, n'est qu'une île déserte,
Où, tandis qu'y renaît le souci jaunissant,
Sèche et rampe le myrte inculte et languissant.

De ses adorateurs Vénus abandonnée,
D'ennuis, de soins rongeurs demeure environnée;
Et de ses yeux baissés, dont le feu s'assoupit,
Laisse tomber des pleurs qu'arrache le dépit.
Ce dépit orgueilleux reprochait à ses charmes

Le départ de Louis qui vole au bruit des armes;
Qui voue à la fatigue, au travail, au danger,
Des jours qu'elle et l'Amour prétendaient partager.
Elle est toute à Louis; Louis, tout à Bellone.
Un seul cœur lui plaisait, et ce cœur l'abandonne.
Du berger phrygien le pernicieux don,
En passant dans ses mains, affligea moins Junon.
Quoi! dit-elle à son fils, Bellone est ma rivale?
Elle à qui j'ai fait voir Hercule aux pieds d'Omphale;
Pour un aimable objet arraché de ses bras,
Achille inconsolable aura fui les combats;
Que dis-je? à notre char Mars enchaîné lui-même,
Mars aura signalé notre pouvoir suprême;
Et Louis, de la guerre, à mes tendres faveurs,
Aurait impunément préféré les horreurs!
Ah! si sur cet ingrat je ne fais un exemple,
Plus d'offrandes bientôt, plus d'encens dans mon temple!
Son fils même déjà contre nous révolté,
Son fils, l'unique espoir qui nous était resté,
Cette tête si chère encore à peine ornée
De nos myrtes mêlés aux fleurs de l'hyménée,
Son fils nous fuit, l'imite, affronte le trépas;
Il le voit, le permet, et seul n'en frémit pas!
Un si rare courage est digne qu'on l'éprouve.
Il cherche les dangers, que partout il en trouve!
Bellone, en l'enlevant, voulut nous outrager:
Que Bellone elle-même ait à nous en venger!

Elle dit; Cupidon lui sourit et l'embrasse.
Les cygnes fendent l'air, ils volent vers la Thrace.

Là, le fils de Junon, Mars, l'amour des guerriers,
A ses foudres, son char, sa tente et ses coursiers.
Du souverain des dieux, son orgueilleuse mère
Pour lui naguère obtint cette arme meurtrière
Qui, dans la main du lâche et du brave soldat,
Du tonnerre a l'effet, la vitesse et l'éclat.
Aux attraits séduisans de sa beauté céleste,
Elle croyait devoir cette faveur funeste;
Mais elle l'obtint moins d'un faible et tendre époux,
Que d'un juge équitable irrité contre nous.

A de rians concerts Vénus accoutumée,
N'entend là que le bruit de la foudre allumée,
De cette foudre à Mars inconnue autrefois,
Et l'organe aujourd'hui des tyrans et des rois.
Partout elle ne voit que cette pompe affreuse
Qui charme, qui remue une âme belliqueuse,
Qu'étendards déchirés, que fer étincelant;
Et n'ose sur ces bords descendre qu'en tremblant.
Elle y peut toutefois descendre en souveraine;
Dans Amathonte même, elle serait moins reine:
D'un bout du monde à l'autre, où ne l'est-elle pas?

Le dieu farouche accourt au-devant de ses pas.
La déesse l'accueille avec cet air aimable
Qui jadis lui rendit Pâris si favorable.
Si jamais j'ai, dit-elle, eu quelques droits sur vous,
Si me plaire en est un dont vous soyez jaloux,
Vengez-moi d'un mortel qui, m'osant méconnaître,
Donne atteinte à ma gloire, à la vôtre peut-être,

Puisque rien ne retient son héroïque ardeur,
Et qu'on l'égale à vous souvent pour la valeur.
C'est.... Ah! c'est des Français le démon tutélaire,
Interrompit le dieu tout bouillant de colère:
Je reconnais Louis à la rivalité:
Que l'on nous reconnaisse à l'inégalité.
Peut-être aurais-je aimé cette valeur extrême
Qui le rend, si l'on veut, comparable à moi-même:
Mais qui ne sait où tend cette étrange valeur?
C'est au titre odieux de pacificateur.
Qu'Albion, vous et moi, nous venge et l'humilie;
Qu'il apprenne, aux dépens de sa gloire avilie,
Qu'un mortel me voudrait balancer vainement,
Et vous peut encor moins déplaire impunément!

Furieux, sur son char à ces mots il s'élance.
Telle apportant les maux qu'elle annonce d'avance,
On voit une comète, effroi de l'univers,
Monter de l'orient, et traverser les airs;
Tel aux bords de l'Escaut, le dieu cruel arrive,
Et voit d'un œil content, sur l'une et l'autre rive,
De son art destructeur l'ingénieux progrès,
Et d'un massacre aisé les foudroyans apprêts.
Au pied des murs fumans d'une ville attaquée,
Ici, pour un assaut, l'heure est déjà marquée;
Là, pour une bataille, entre les deux partis,
Le terrain se mesure, et les postes sont pris.
Du côté de ceux-ci qu'anime un beau courage,
Flotte au gré des zéphyrs le lis d'heureux présage;

De l'autre une furie, élevant son flambeau,
Oppose à nos trois fleurs un horrible drapeau.
Sous ce drapeau funèbre Albion rassemblée,
Pour une belle ardeur prend sa raison troublée:
Deux ressorts font mouvoir son triste citoyen,
La soif de notre sang et le mépris du sien.
De cette ardente soif, que rien ne peut éteindre,
Naît la témérité qui rend le faible à craindre;
Qui, cachant le péril, y tient lieu de valeur,
Et, sans faire un héros, fait souvent un vainqueur.
Voilà les instrumens de vengeance et de haine
Que demandait de Mars la colère inhumaine.

La présence du dieu de ces guerriers fougueux,
Son esprit, sa fureur se fait sentir en eux.
Dans l'âme de leur chef, une belle chimère,
Un espoir enchanteur se joint à la colère:
Ce jour, à la fierté du jeune Cumberland
Présente un double objet bien flatteur et bien grand;
Les Français à combattre, et Louis à leur tête.
Du temple de la gloire il croit toucher le faîte.
Phaéton ressentit un mouvement pareil,
Au moment qu'il s'assit dans le char du soleil;
De l'univers alors il se crut la lumière.
Combien ont, comme lui, bronché dans leur carrière!
Voulant voler trop haut, nous nous précipitons;
Et, comme le soleil, Mars a ses Phaétons.
Ce dieu qui nous poursuit est un dieu redoutable;
Mais qu'importe aux Français, quand du ciel équitable,

Le roi qui les commande a mérité l'appui?
Louis veille sur eux, et l'Olympe sur lui.

La vaillante Pallas, en guerrier transformée,
Opine en ses conseils, agit dans son armée;
D'un parfait capitaine issu du sang des rois,
De Maurice, elle emprunte et les traits et la voix.
L'âme du fier Saxon, l'âme du grand Maurice
Réunit les vertus et d'Ajax et d'Ulysse.
Prévoyant les périls, elle sait y pourvoir,
Comme elle sait franchir ceux qu'on n'a pu prévoir.
Des avis qu'il propose, et que Louis balance,
Naissent l'ordre, l'espoir et la mâle assurance:
Que la mort s'offre aux yeux dans toute son horreur,
Sous Louis et Maurice, on méconnaît la peur.
A la merci des vents, sous un pilote habile,
Tel est sur l'onde amère un passager tranquille;
Rocher, tempête, écueil, rien ne peut l'effrayer,
Ayant pour lui Neptune et l'œil du nautonier.

La nuit qui précéda la fatale journée,
A la gloire, à la honte, au meurtre destinée,
En fuyant faisait place à la noire Atropos;
Le sommeil s'envolait; et de ses doux pavots,
Déjà plus d'un guerrier debout et sous les armes,
Pour la dernière fois avait goûté les charmes.
Impatient, déjà le squelette inhumain
Voltigeait, un laurier et la faux à la main,
Quand de l'astre du jour parut l'avant-courrière:
Du cirque redouté Mars ouvre la barrière,

Et du bruit des canons le menaçant éclat
Annonce en même temps le jour et le combat.

Comme au premier rayon de la brillante aurore
On voit l'oiseau qu'ici pour symbole on arbore,
Lever sa tête altière, et, se battant les flancs,
Provoquer au combat ses rivaux vigilans :
Tel, à ce premier bruit qui frappe son oreille,
Les armes à la main, le Français se réveille,
Forme aussitôt son front, ses lignes et ses rangs,
Et brûle de marcher sous cent chefs différens.

O que d'illustres noms consacrés à la gloire !
Gravons-en quelques uns au temple de Mémoire,
Attendant que bientôt, vainqueurs du temps jaloux,
Nos fastes triomphans les éternisent tous.
D'Eu, Penthièvre, d'Harcourt, Gallerande, Tonnerre,[1]
De Pons, Danois, Lhomond, Bavière, d'Aubeterre,
Béranger, Lowendalh, Chabanes, Langeron,
Chabrillan, Duchaila, Dapcher, Croissy, Biron,
D'Étrée, et cent héros de tout rang, de tout âge,
De l'Escaut occupaient et bordaient le rivage,
Tout prêts, dès que du feu le bruit se fit ouïr,
Les uns de commander, les autres d'obéir.

O reine, ô mère, ô vous, chère et nouvelle épouse !
O France ! ô peuple heureux dont l'Europe est jalouse !
Quel spectacle eût-ce été pour vos cœurs attendris,
Que le monarque armant lui-même alors son fils !

[1] Lieutenans-généraux distribués le long des différentes lignes.

De cet unique fils, si digne de sa race,
Louis, de sa main même attache la cuirasse,
Et, sourd au cri du sang qui s'élève en son cœur,
D'un fils si précieux échauffe la valeur.
O glorieux emploi d'une main paternelle!
De leçons pour les rois quelle source éternelle!
Pour nos braves guerriers quel exemple attrayant!
Et pour nos ennemis quel augure effrayant!

Des mouvemens, de l'ordre, observés dans la lice,
Muse, ne tentons pas une pénible esquisse:
Le Parnasse admet peu ce détail et ces plans.

Des postes retranchés, et flanqués de volcans,
Des ailes et le centre étendus dans les plaines,
Des évolutions, des attaques soudaines;
Tout ce fier appareil, pour se dépeindre bien,
Veut les termes d'un art trop différent du tien.
Laisse aux enfans de Mars à parler son langage.
Seulement de ce dieu trace-nous une image;
Dis-nous de sa fureur quelques funestes coups;
Par un de ses excès nous les connaîtrons tous.

Impétueux, il tonne; et hâtant sa vengeance,
Il appelle à grand bruit Cumberland qui s'avance,
Et qui donne à son tour, en ce moment fatal,
Par un silence affreux, un plus affreux signal.
Des postes avancés qui foudroyaient sans cesse,
Albion, par trois fois, veut se rendre maîtresse:
Autant de fois Choiseul joint à La Vauguyon,
Fait de ces premiers pas repentir Albion,

Qui, de son sang voyant en vain rougir la terre,
Tout entière en un corps s'amasse, se resserre,
Et, sur nos bataillons tournant tout son effort,
Vient donner de plus près et recevoir la mort.

L'Escaut, réfugié dans sa grotte profonde,
Du feu de mille éclairs voit resplendir son onde.
Le fer, le plomb rapide, invisible et mortel,
Fait aux dieux infernaux, de la plaine un autel
Où tombent immolés nos guerriers magnanimes,
Du plus saint des devoirs honorables victimes,
Dont le sort glorieux, envié des grands cœurs,
Mérite plus cent fois notre encens que nos pleurs.

Digne des hauts honneurs où son courage aspire,
Grammont le premier tombe, et le premier expire.
Pour sa noble maison fatal et beau laurier,
Qui fait ressouvenir que du Rhin, le premier,
Un Grammont vers Tholus, atteignant le rivage,
Signala le premier ce merveilleux passage,
Où de Louis-le-Grand le sang-froid valeureux
Au mépris des périls instruisait ses neveux.

Grand roi dont on ne peut trop honorer la cendre,
Si triomphant jadis, père jadis si tendre,
Et qui du même esprit es sans doute animé
En faveur de la France et de son bien-aimé,
Invincible Louis, prince à qui notre gloire
Est chère encore autant que nous l'est ta mémoire,
Quelle fut ta douleur dans les champs fortunés
Qu'aux héros vertueux le ciel a destinés,

Quand tu vis ombragés d'une palme pareille,
Descendre après Grammont, Craon, Escher, Oneille;
Saumeri, Chevrier, Longaunai, Marclezi,
Clisson, Langey, Dillon, Dubrocard et Suzi,
Tant d'autres moins connus, non moins dignes de l'être,
Qui venaient d'expirer sous les yeux de leur maître,
Et ne regrettant rien, prêts à l'abandonner,
Que de n'avoir pour lui qu'une vie à donner!

D'une tête si chère et qui reste exposée,
L'intérêt précieux les suit dans l'Élysée.
Ils s'y plaignent qu'ils ont, aux champs de Fontenoi,
Laissé parmi les leurs le désordre et l'effroi :
Libres du voile épais, dégagés des organes
Qui cachent le Tartare et l'Olympe aux profanes,
Comme de Troye, Énée a vu les destructeurs,
D'un revers si cruel ils ont vu les auteurs.
Ils ont vu, disent-ils, le démon de la Thrace,
D'Albion relever et seconder l'audace,
Serrer, pousser, guider ses bataillons nombreux,
Et dans nos premiers rangs faire un carnage affreux.
Ils ont vu de leur roi ce terrible adversaire
Diriger contre nous, d'une main sanguinaire,
Tous les traits qu'au hasard la flamme avait lancés,
Et que la rage aveugle avait mal adressés.
De ceux qui sont frappés et qu'épargne la parque,
Ils désignent les noms et les rangs au monarque,
Éloge pour eux tous bien flatteur et bien pur!
Ils nomment Du Guesclin, Monaco, Puységur,

D'Ailly, d'Havré, Dapcher, Débonaire, et Mézières,
Saint-George, Saint-Sauveur, la Peyrouze et d'Ollières,
Rousset, Rigal, Hébert, Champignel, Mannery,
Refuveille, Villars, Gault, Magnière et Guiry,
La Serre, Descajeuls, Pujol, Grenai, Bombelle,
Du Breuil et d'Héguerty, mille autres dont le zèle
Et l'insigne valeur n'ont pas moins mérité
L'amour du roi, le nôtre, et l'immortalité.

L'auguste bisaïeul incertain de nos armes,
Par un morne silence exprime ses alarmes;
Tant qu'enfin des Français tombés en combattant,
Voyant croître à grands flots le nombre à chaque instant,
Grands dieux! s'écria-t-il, à quel terme funeste
Touche de tout mon sang le déplorable reste?
Sont-ce là les destins que vous m'aviez promis?
Sauvez mon successeur, ses peuples et son fils!
A ces mots, il fuyait vers les bois les plus sombres,
En détournant les yeux de ces illustres ombres,
De peur que tout à coup, victimes du dieu Mars,
Ou le père ou le fils ne frappât ses regards.

« O Vénus! c'est assez et de sang et de larmes;
« Voudrais-tu contre nous, et pour venger tes charmes,
« Faire ce que Junon, pour l'intérêt des siens,
« Si long-temps, malgré toi, fit contre les Troyens?
« Souviens-toi qu'un mortel, au pied de leurs murailles,
« T'osa blesser toi-même, et le dieu des batailles;
« Que le fils de Tydée eut Junon pour appui,
« Et que notre grand prince a Minerve pour lui. »

De ces illustres morts, de ces ombres guerrières
Telles étaient encor la plainte et les prières.

Cependant Cupidon les avait prévenus,
Et déjà s'apprêtait à désarmer Vénus.

Entre mille autres jeux de sa maligne enfance,
Il aime à renverser les projets de vengeance,
Après s'être lui-même efforcé d'allumer
Le courroux imprudent qui pousse à les former.
C'est ainsi que d'abord il avait de sa mère,
Avec un faux sourire, approuvé la colère;
Et que pour voir cesser tout à coup sa rigueur,
A la dernière épreuve il veut mettre son cœur.

Que faisons-nous, dit-il, dans ces îles désertes
Dont le calme ne sert qu'à rappeler nos pertes?
Qu'y faisons-nous, tandis que le dieu des combats
Venge en rival heureux ma gloire et vos appas?
Peut-être en ce moment notre ennemi succombe.
Peut-être aux pieds de Mars en ce moment il tombe.
Quel triomphe pour nous! partons! allons jouir
Du plaisir que ce dieu prend à vous obéir.

Vénus, épouvantée à cette affreuse image,
Se jette sur son char qu'enveloppe un nuage,
Laisse les mers sous elle, et découvre bientôt
Les champs que de son cours fertilise l'Escaut.
Bientôt du haut des airs, et du char invisible,
La déesse domine et voit la plaine horrible,
Où Bellone, à son gré, sert le fils de Junon,

Et couvre de Français les bords de l'Achéron.
Les épis en été, sous la main qui moissonne,
Les feuilles à la fin du pluvieux automne,
Et les fleurs d'un printemps, des vents persécuté,
Tombent, couvrent la terre en moindre quantité.
De morts et de mourans la campagne est jonchée.
La nature en gémit, Vénus en est touchée;
Des feux dont l'air est plein ses beaux yeux éblouis,
Craignent de rencontrer, et rencontrent Louis.
Eh! qui dans le danger se rend plus remarquable!
Elle aperçoit Louis, Louis ce prince aimable,
Si grand, si digne en tout de ses prédécesseurs,
De l'empire des lis, et de celui des cœurs.

Louis, malgré la mort qui de près le menace,
Conservant sur son front cette paisible audace,
Cette sérénité d'une âme tout à soi,
La marque d'un héros, d'un grand homme et d'un roi;
Tel enfin qu'il semblait, d'Albion déchaînée,
Dans ses puissantes mains tenir la destinée,
Sûr que le ciel est juste, et qu'au-dessus du sort,
Le guerrier le plus sage est toujours le plus fort.

En le considérant, la déesse irritée,
De mouvemens divers se ressent agitée;
Mais voyant en péril des jours si précieux,
Elle a bientôt pour lui notre cœur et nos yeux.
Mars doublement jaloux jure alors sa ruine:
Déjà brille le feu du coup qu'il lui destine;
Vénus ne pouvant plus garantir le héros,
Jette un cri douloureux, et revole à Paphos.

Moins tendre et plus tranquille, elle aurait vu l'égide
Couvrir en ce moment le monarque intrépide;
Et Mars, faute de voir le bouclier divin,
Tenter plus d'un effort, et le tenter en vain.
Par ce prodige heureux, Pallas enfin commence
A lui faire sentir et craindre sa présence.
Dès long-temps elle eût pu terminer le combat;
Mais plus prompt, le triomphe en eût eu moins d'éclat.
Dans l'âme du Saxon, l'invincible déesse
Répand donc et sa force et toute sa sagesse.
Elle fait plus pour nous, elle inspire à Louis
La recherche, l'usage et le choix des avis,
Don le plus précieux et le plus salutaire
Que la bonté céleste à des rois puisse faire.
« Va, lui dit-elle ensuite, achève d'arracher
« Le laurier épineux que je t'ai fait chercher. »
C'est alors que prenant la place de Bellone,
Elle découvre à Mars l'effroyable Gorgone.
Il fuit; il est suivi de l'aveugle fureur
Qui laisse le champ libre à la simple valeur.

Des généreux Français dont elle est le partage,
Une autre déité hausse encor le courage.
Celle de qui leur vient leur nom si glorieux,
L'objet de leur amour se présente à leurs yeux;
Nymphe à demi vêtue et nue avec réserve,
Seule elle représente et Vénus et Minerve.
Son vêtement d'azur est parsemé des fleurs
Que fait éclater l'or sur nos drapeaux vainqueurs.
L'image de Louis sur son cœur est empreinte;

Dans ses yeux maternels l'inquiétude est peinte.
« O vous que dans mon sein j'ai pris soin de nourrir,
« Enfans! s'écriait-elle, il faut vaincre ou mourir:
« Voici votre monarque, et voilà ma rivale.
« Trop long-temps Albion trancha de mon égale:
« Que son sang répandu lave le déshonneur
« Qui profane mon nom dans son titre imposteur!
« Frappez, Louis vous voit, et moi je vous contemple;
« Son fils impatient va vous donner l'exemple.
« Triomphez ou mourez pour ce roi, pour son fils!
« Je ne vous reconnais pour les miens qu'à ce prix. »

La nymphe espérait tout, et n'y fut pas trompée;
Le jeune et vaillant prince, élevant son épée,
D'un geste martial appuyait ce discours;
Et nos soldats à peine en supportaient le cours.
Chaque mot qui partait était un trait de flamme
Qui perçait, pénétrait jusqu'au fond de leur âme.
Surtout ces vieux guerriers, à vaincre toujours prêts,
Redoutables de loin [1], et plus encor de près,
Se lassaient de subir la rigueur obstinée
De l'ordre qui retient leur valeur enchaînée.
« Marchez, leur dit Louis, et soyez satisfaits!
« Maurice le désire, et je vous le permets. »
Un éclair est moins prompt, la foudre moins rapide.
Créqui vole, et, suivi de sa troupe intrépide,
Fond sur ce vaste corps dont le front et les flancs
Couvraient de feu la plaine, et ravageaient nos rangs.

[1] Les carabiniers.

Ce feu mortel s'accroît, mais ne se fait plus craindre.
C'est l'Etna vomissant qu'un torrent vient éteindre;
C'est une tour long-temps des flots battue en vain,
Que heurte un ouragan, et qui s'écroule enfin.
Lowendalh te seconde, escadron formidable,
Qu'a célébré la voix de ton maître équitable.
Montesson fond de même amenant avec lui,
Du trône et de nos camps l'ornement et l'appui; [1]
D'une si belle ardeur l'âme non moins éprise,
D'Aumont, Chaulnes, Boufflers, Meuse, Tingry, Soubise,
Duras et Luxembourg suivirent Montesson.
Et vous aussi d'Ayen, Noaille et d'Argenson,
Vous, jeunes combattans, dont les illustres pères
Du secret des conseils sages dépositaires,
Le devenant alors du trésor de l'état,
Ne quittent plus Louis qu'à la fin du combat.

On perce enfin le front de la colonne horrible;
Tandis que, dans ses flancs, le Neustrien terrible,
Le ferme Helvétien, Clâre, Guerchy, Crillon,
La Couronne, Aubeterre, et Royal, et Biron,
Se font jour avec l'arme à Bayonne inventée,
Foulent d'un pied vainqueur la terre ensanglantée,
S'ouvrent mille chemins, et, s'y précipitant,
Portent de toutes parts la mort, en l'affrontant.
Chimenès et Bellet renversés, se relèvent.
Les drapeaux ennemis se déchirent et s'enlèvent:
Tu défendis le tien, jeune Castelmoron.

[1] La maison du roi.

O vous, dieux protecteurs qui veillez sur Biron,
De quel encens payer une faveur si chère !
Sous Biron, cinq coursiers mordirent la poussière ;
Sur le héros cinq fois la Mort leva sa faux,
Et le monstre cinq fois respecta le héros ;
Enfin ce fut le jour de cent faits mémorables
Qui, des vengeurs d'Hélène, effaceront les fables,
Et, de ce jour, l'Escaut devra plus à Louis
Qu'à tous ces vains héros ne dut le Simoïs.

Las de voir que, malgré nos armes triomphantes,
L'Hydre levait toujours ses têtes renaissantes,
Digne de son grand nom, le hardi Richelieu,
Nouvel Hercule, au fer joint l'action du feu.
Notre tonnerre éteint, dans ses mains se rallume.
En longs et vains efforts Albion se consume ;
Son colosse se brise, et ses membres épars
Du Belge qui les suit regagnent les remparts.
D'un reste encore à craindre, et Chevreuse et d'Estrées,
Suivis de leurs dragons, délivrent nos contrées,
Et laissent le loisir au vainqueur fatigué,
De recueillir le prix de son sang prodigué.

Ne respirant alors que paix et que justice,
Louis victorieux, en embrassant Maurice,
D'un monarque attentif, tendre et reconnaisant,
Donne à son jeune fils l'exemple intéressant.
A tous ayant après marqué sa bienveillance,
En lui l'humanité succède à la vaillance ;

Et ne distinguant plus l'ennemi du sujet,
Du soin des malheureux il fait tout son objet.

Parmi ceux dont le sang coula pour la patrie,
Sans avoir épuisé les sources de la vie,
Tous nos vœux réunis, prix de tes longs travaux,
T'auraient bien dû sauver, brave et sage Lutteaux!
Mais le sort t'appelait dans la nuit éternelle,
De la gloire des lis répands-y la nouvelle;
Revis dans nos regrets, et cependant jouis
Du repos que tu rends aux mânes de Louis.

Tandis que d'Albion tu lui peins la disgrâce,
Confus, désespéré, Mars au fond de la Thrace
Ne jouit pas de même, en ce triste séjour,
Du calme qu'à Paphos a rendu son retour.
Ses reproches sanglans, son dépit et sa rage,
De Pallas à Vénus apprenant l'avantage;
Il avait vu la joie éclater dans ses yeux,
Il évoquait l'enfer, il menaçait les cieux.
Qu'il redouble ses cris, que la Thrace en frémisse!
Que du Strymon glacé la rive en retentisse,
Sous des festons d'œillets, de lauriers et de lis,
Dans le charmant asile et des jeux et des ris,
De Louis cependant la triomphante image
Recevra des Amours et l'encens et l'hommage;
Attendant que bientôt, libre de tout devoir,
Lui-même il veuille bien les venir recevoir.
Et quels droits à Cythère et partout où l'on aime,

N'acquiert pas un héros paré du diadême ?
La gloire est, à des rois du combat revenus,
Ce que fut sur Ida la ceinture à Vénus.
Elle les rend les dieux de l'amoureux empire.
Sous leurs ordres, Vénus y commande, y respire.
Cette gloire autrefois, des bords du Tanaïs,
Dans les bras d'Alexandre amena Thalestris.
De même pour Louis l'encens fume à Cythère.
De sa main la déesse en brûle la première.
« Qu'il règne ici, dit-elle, et qu'il soit de ma cour,
« Comme du monde entier, et le Mars et l'Amour.
« Les cœurs ayant été ses premières conquêtes,
« L'Envie avait du Nord amené les tempêtes.
« Sur les flots mutinés son bras s'est étendu :
« L'onde s'est aplanie, et l'aquilon s'est tu.
« Filles de l'Hélicon, que vos mains le couronnent.
« Qu'ainsi que mes plaisirs, les vôtres l'environnent;
« Au retour de ce grand, de cet aimable roi,
« Que ses délassemens soient notre unique emploi.
« Par un mélange heureux des beaux-arts et des grâces,
« Que d'ici, des ennuis disparaissent les traces,
« Et dès que sa présence honorera ces lieux,
« Que tout y refleurisse, y revive à ses yeux! »
Elle dit; et partout son ordre se publie.
Le roi vainqueur se montre, et la trouve obéie.
Le myrte ranimé sous ses pas reverdit.
Il triomphe; on le chante; et la terre applaudit.

LE SALON.

Digito compesce labellum.
JUV. sat. I.

QUEL siècle! où sommes-nous? quels hommes! quelles femmes!
Quels enfans! quelles mœurs! quels esprits! quelles âmes!
Oh! comme en peu de temps tout s'est défiguré!
Car un douzième lustre à peine est expiré,
Depuis que l'on voyait régner encore en France,
Sinon la vertu pure, au moins la bienséance.
Vicieux, mais prudent, le vieux moralisait;
Le jeune avantageux devant lui se taisait;
La mère était un ange au sein de sa famille;
Pour l'innocence même, on aurait pris la fille;
L'athée ou l'esprit fort, s'il en fut par hasard,
Se gardait de lever le masque et l'étendard:
L'abbé représentait un ecclésiastique;
Le moine ou le pasteur, un homme apostolique;
Le magistrat, monté sur l'un et l'autre ton,
Vivant comme un Pétrone, avait l'air d'un Caton.
Sous le respect humain, tyran fier et sauvage,
L'amour-propre tenait le vice en esclavage;
Ce n'était au dehors que sagesse et candeur,
Et les plus dissolus avaient quelque pudeur.

Mais quoi! sans être sage, avoir à le paraître!
Autant vaudrait tâcher parvenir même à l'être.

De ce fardeau chacun dès long-temps était las;
Et, d'un commun accord, tous enfin l'ont mis bas.

Je vous entends d'ici, mignon du nouvel âge:
« Porte, bon homme, porte ailleurs ton radotage.
« De tout temps, le vieillard, humoriste et cassé,
« Au présent qu'il envie, opposa le passé.
« Dis-nous, lorsque du sang la douce effervescence
« T'échauffait les esprits dans ton adolescence,
« Ce beau zèle des mœurs entra-t-il dans ton plan?
« Et fut-ce là le ton que tu pris? souviens-t'en. »

Je n'ai point oublié mes écarts de jeunesse,
Ni, pour m'en repentir, attendu la vieillesse.
Le prélat rigoureux qui m'en a châtié,
S'il eût su mes remords, eût eu plus de pitié.
Quiconque professa la doctrine cynique,
Je le sais bien encor, doit se taire au portique;
Et surtout dans un âge où, quel qu'il ait été,
Le docteur a de l'air du renard écourté.
Aussi ne viens-je point, d'un ton qui vous attriste,
En vieillard effronté, trancher du rigoriste.
Ami du vrai plaisir, loin de le déprimer,
Je viens pour vous induire, au contraire, à l'aimer.
Je voudrais que, guéri d'illusions sans nombre,
Seulement on le sût distinguer de son ombre;
Qu'on laissât moins les sens y conduire à leur gré;
Que la délicatesse y menât par degré;
Et non que le jeune homme, en commençant à naître,
S'y livrât en aveugle, avant de le connaître;

Ou que l'ayant connu, l'homme en maturité,
L'épuisât avant terme, et sans l'avoir goûté.
Funeste et vrai tableau du siècle que je quitte!
Tout y pense, y raisonne, y parle en sybarite;
Je n'y vois toutefois que dégoûts et qu'ennui:
Le sybarite bâille, et je bâille avec lui.
Faut-il être surpris de cette léthargie?
Le plaisir sans obstacle est bientôt sans magie;
Et sans elle, en amour point de félicité;
Sans elle, l'essai touche à la satiété.
Aimer, plaire et jouir, c'est tout votre système.
Système vraiment sage, et la sagesse même;
N'était que vous voulez, et voulez vainement
Faire de ces trois points l'ouvrage d'un moment;
Moment qui vous plongeât dans ces torrens de joie,
Où le cœur amoureux se dilate et se noie,
Et qui, vous replongeant de plaisirs en plaisirs,
Accrût, perpétuât et comblât vos désirs.
Doucement! de l'amour l'aise est la sépulture.
Aux travaux du guerrier la palme se mesure.
La proie est peu de chose, et ne plaît aux chasseurs
Qu'autant qu'elle a coûté de course et de sueurs.
Il fallut bien des pas au berger de Virgile,
Que fuyait, en riant, une bergère agile;
Et bien du temps à ceux que nous a peints Durfé,
Qui, pour avoir langui, n'ont que mieux triomphé.
Éprouvez donc ceux-ci! fuyez, sexe adorable;
Par pitié, montrez-leur un front inexorable!
De là, d'honnêtes feux et d'exquises faveurs;

De là, le vrai plaisir : les vôtres joints aux leurs.
Le droit d'un beau refus ne peut trop loin s'étendre,
Ni le moment heureux se faire trop attendre ;
Plus il aura tardé, plus il aura de prix ;
Plus les deux cœurs seront solidement épris,
Moins il donnera même atteinte à votre gloire.
Une longue défense égale une victoire :
Le guerrier [1] dont Belle-Isle atteste la valeur,
En sortit couronné de la main du vainqueur.

Loin d'abord, loin de vous l'injurieux hommage
De ces prétendus grands qui, tirant avantage
De je ne sais quel sang ou quelle dignité,
Font de vous le jouet de leur frivolité !
Loin ces hommes de fer, et ces autres espèces,
Qui, le tarif en main marchandant vos caresses,
Prétendent, sans l'aveu de l'amour et des ris,
Passer de leurs bureaux, de plain pied dans vos lits !
Laissez-les s'éblouir de ces objets folâtres
Que la danse ou le chant divinise aux théâtres :
Venimeux hameçon de la fausse Vénus,
Qui n'amorça jamais que des cœurs corrompus.
De la beauté sur nous signalez mieux l'empire !
Que pour vous seul on vive, on existe, on respire !
Qu'on vous aime ardemment, sans être bien traité !
Plus ardemment encore après l'avoir été !
Par-delà vos faveurs, qu'au ciel on ne demande
Qu'une célébrité qui sur vous se répande !

[1] M. de Sainte-Croix.

Le dirai-je? peut-être une si belle ardeur
Rendrait-elle à l'état sa première splendeur.
Que ne peut cette idée : « En m'illustrant moi-même,
« J'illustre la beauté que j'adore et qui m'aime? »
A de si nobles feux, l'honneur se ranimant,
On redeviendrait homme en devenant amant.
Pour vous mériter mieux, la jeunesse guerrière,
A son noble métier se donnant tout entière,
Sous Broglie irait apprendre avec docilité
A joindre la bravoure à la capacité;
Sous Choiseul, en des temps et de crise et d'orage,
A tenir dignement, d'une main ferme et sage,
Le timon de l'état troublé par des rivaux
Ennemis des humains, d'eux-même et du repos:
Et l'effet merveilleux du pouvoir de vos charmes
Ne se bornerait pas au succès de nos armes:
Il n'influirait pas moins sur nous de toutes parts.
Tout renaîtrait : les lois, les mœurs et les beaux-arts.
Aspirant à la main de quelque objet aimable,
Qu'on n'obtiendrait jamais sans se rendre estimable,
Le jeune magistrat voudrait faire au barreau
Briller en sa personne un second d'Aguesseau.
Sous les pas des amours unis à la sagesse,
Que de nouvelles fleurs aux rives du Permesse!
Et, mûrissant bientôt sous l'œil des chastes sœurs,
Que de fruits précieux renaîtraient de ces fleurs!
L'esprit, qui ne s'arrête aujourd'hui qu'à l'écorce,
Percerait à la séve, et reprendrait sa force;
Du juste et du solide, à l'harmonie unis,

Couleraient l'agréable et le beau rajeunis.
Le philosophe au gland ne renverrait pas l'homme;
L'orateur parlerait comme on parlait à Rome;
Le poète en ses vers, libre dans sa prison,
Ferait servir la rime, et régner la raison.
Épique, il chanterait, non, comme a fait Homère,
Un héros seulement fameux par sa colère,
Mais un roi de son peuple et le père et l'amour,
Qui ne peut sans bienfaits laisser couler un jour.
Lyrique sans écarts, il volerait aux nues;
Bucolique, il peindrait les grâces ingénues;
Satirique, il rirait, ferait rire; et ses coups
N'offenseraient personne, en s'adressant à tous.
Tragique, il irait droit, sans portrait ni maxime,
Au simple, au pathétique, au grand, au vrai sublime;
Ou comique, imitant la nature et ses jeux,
En riant, instruirait et nous et nos neveux.
Oh que, morigénés par ces nouveaux Molières,
Nos marquis à venir riraient bien de leurs pères,
Représentés chez eux, entourés les matins,
De parfumeurs, d'escrocs, de juifs et de catins!
Puis le reste du jour, n'ayant projets ni vues,
En cochers maladroits, embarrassant les rues,
Et gagnant le rempart, pour aller tout en eau,
De leurs cabriolets, tomber chez Ramponeau!
Et que penseriez-vous, amantes réformées,
Quand par nos Rabutins vous seriez informées
Que d'un éclat fâcheux, loin de craindre l'affront,
Nos aïeules gaîment y couraient de plein front;

Et, sans autre plaisir que la commune ivresse
De conquérir le nom de petite maîtresse,
A de petits soupés, en de petits réduits,
Avec de petits ducs, allaient passer les nuits?
Quoi! la mère allait là! direz-vous; et la fille?
La fille cependant, de derrière une grille,
Esclave impatiente, attendait le moment
De jouir, à son tour, des droits du sacrement.
Le moment arrivé dépossédait la mère.
Elle était la seconde, et l'autre la première,
Qui, dans ses passe-temps, quelquefois, par pitié,
Daignait mettre et mettait sa mère de moitié.
Mais le père, l'époux, le frère?... Plaisans titres,
Pour avoir là-dessus quelque voix en chapitres,
Quand l'amour du désordre, à la ville, à la cour,
Était et le bel air et la vertu du jour!
Quand, loin de nuire au cours d'un abus si commode,
Chacun se disputait l'honneur d'être à la mode,
Et le premier, d'avance, établissait chez lui
Les aises qu'il voulait rencontrer chez autrui!
Le clergé haut et bas, mitré comme en sandale,
Avait lieu de gémir sur un si grand scandale;
Et, brûlant d'un saint zèle, on va s'imaginer
Qu'il faisait beau l'ouïr et le voir fulminer.
Le clergé se taisait. Les prélats pacifiques,
Recueillant humblement leurs droits honorifiques,
Se soulageaient le cœur par de pieux élans,
Tandis qu'à leurs foyers viraient les ortolans;
Et, du reste, à des sourds de prêcher l'Évangile,

Ils laissaient aux curés la fatigue inutile;
Aux moines, l'embarras de se mortifier;
Aux abbés répandus, le soin d'édifier.
Mais le curé n'avait que bâtimens en tête;
L'abbé, que rendez-vous; le moine, que sa quête.
Au dur apostolat chacun d'eux renonçait;
Et de Pierre endormi la nacelle enfonçait.
Mais du moins, direz-vous, la mesure ainsi pleine,
Thalie avait beau jeu pour égayer la scène;
Et vos jolis esprits devaient, à peu de frais,
Sur de si riches fonds triompher, ou jamais.
Nous avions des esprits fort jolis, mais sans verve.
Si quelqu'un s'en mêlait, c'était malgré Minerve.
Des Muses le palais, par Plutus habité,
N'avait plus pour enseigne : *A l'Immortalité.*
Le meilleur écrivain n'était plus qu'un manœuvre,
Aimant mieux faire alors son chemin qu'un chef-d'œuvre;
Préférant un gain vil à l'éclat d'un beau nom,
Et la bourbe du Tage au laurier d'Apollon.
Le rimeur indigent chantait la bienfaisance;
L'opulent fatiguait les cours de sa présence;
Sous un masque de prude, et le col de travers,
Thalie, en larmoyant, psalmodiait ses vers;
Et dans les siens, bouffis d'épithètes sonores,
Melpomène faisait ronfler des matamores:
Drames par la nature au néant condamnés,
Avortons de l'esprit, de l'art enfans mort-nés;
Adoptés toutefois par une troupe ignare,
Et, qui pis est, courus d'un parterre bizarre,

Qui, ne se rappelant Corneille ni Baron,
Confondait le héros avec le fanfaron,
Et qui, du bel antique ayant perdu la piste,
Las des originaux, couronnait le copiste;
Goûtait *Rome sauvée*, après *Catilina*;
Se pâmait à *Tancrède*, et bâillait à *Cinna*.

Du siècle où j'ai vécu, tels furent le génie,
Les sentimens, le goût, les mœurs et la manie:
Deux fléaux concouraient à sa caducité,
L'indécence applaudie, et la cupidité.

O vous, nos chers neveux, que je me plais à croire
Au sein des vrais plaisirs, du calme et de la gloire!
Laissez-moi croire aussi que de votre bonheur,
Pour son propre intérêt, le beau sexe eut l'honneur.
Lui seul aura tout fait: sa faiblesse et ses grâces,
Flattant notre mollesse, ont causé nos disgrâces;
Ses charmes, relevés de l'amour du devoir,
De vous remettre au vôtre auront eu le pouvoir.

Ce temps, non loin peut-être, à mes yeux se dévoile;
J'y revois des Français briller l'heureuse étoile,
La victoire en tous lieux fidèle à nos drapeaux,
Et notre pavillon respecté sur les eaux.
Je vois votre commerce embrasser les deux mondes,
Vos hameaux repeuplés, et vos landes fécondes:
Dans vos cours, vos cités, votre église et vos camps,
Partout l'ordre est en règne, ainsi qu'aux premiers temps.
Le ministère y vole au-devant du mérite;
Le vertueux y fait reculer l'hypocrite;

L'honneur, la piété, n'y sont rien moins qu'un jeu;
L'honnête homme en est un; le dévot y craint Dieu.
La faveur est sans voix; la bonne renommée
Seule indique un prélat, donne un grade à l'armée;
Courses, temps, ni manége, au rustre postulant,
Ne procurent la place acquise au vrai talent.
Sur la femme arborant le fard et l'impudence,
La beauté simple et douce obtient la préférence;
Le véritable amant sur le galant musqué,
Et l'esprit naturel sur le sophistiqué.
Chez vous, l'auteur tragique instruit, touche, imagine;
Pense comme Corneille, écrit comme Racine;
Et Molière, du haut de ses talens divins,
Avoûrait le comique où vous battez des mains.
Vos théâtres enfin, sources de grands exemples,
Sont plus édifians que ne l'étaient nos temples.

Tout cela pur effet, je le soutiens encor,
Du retour fortuné des feux du siècle d'or.

D'être plus ou moins tard, que n'ai-je eu l'avantage!
J'eusse été plus content : soyez-le d'âge en âge,
Et rendez grâce au ciel de vous avoir gardés
A des temps tels que ceux qui nous ont précédés.

A MADAME LA MARQUISE DE ***.

N'ALLEZ la voir de près, comme j'ai fait,
Ou votre cœur m'en dira des nouvelles.
Beauté n'est rien : son principal attrait

C'est cet air fin, ces grâces naturelles,
Ce qui jadis entre trois immortelles,
Fit dire à c'il qui les considéra :
Toutes les trois sont également belles ;
Mais c'est pourtant celle-ci qui l'aura.

A LA MÊME.

Le dieu d'Amour, un jour en voltigeant,
Vit la bergère à qui je rends hommage :
Certes, dit-il, ce visage est trop gent,
Pour n'en avoir une éternelle image.
Couleurs adonc il met en étalage,
Pinceau mignon dont le charme ravit ;
Rien ne manquait pour commencer l'ouvrage,
Fors une toile, et mon cœur en servit.

A LA BL***.

Je soupirais, devisant à part moi
Du sort félon qui par trop me rudoie.
Ami, d'où vient, dit Nanon, tel esmoi ?
Mes maux cuisans bientôt je lui déploie :
Puis, en parlant, je la vois qui larmoie.
O doux soulas ! Adieu détresse, ennuis !
Qu'à son vouloir fortune me foudroie,
M'amour me plaint, plus à plaindre ne suis.

A MON PREMIER BIENFAITEUR ANONYME.

Qui que soyez, homme, ange, diable ou dieu,
(De celui-ci tenez plus que du reste)
Quand voulez-vous que gratitude ait lieu?
Quand plaira-t-il à la bonté céleste
Que son ministre à moi se manifeste?
Jà par trois fois au poète indigent,
Avez sous main coulé son contingent;
En attendant que fassions connaissance,
Je garderai mon doute et votre argent,
Et je prendrai le tout en patience.

APRÈS LA MORT DE MONTESQUIEU.

L'aigle a disparu. Montesquieu,
Du haut de la double colline,
Revole pour jamais au lieu
De son immortelle origine.
Qui de la région divine
Reconnaîtra mieux le chemin,
Que le merveilleux écrivain
Qui, sur les ailes du génie,
Une plume d'or à la main,
La parcourut toute sa vie?

A MADAME DE TENCIN,

EN LUI ENVOYANT UN CHAPEAU DE PAILLE A PASSY.

Allez, coiffe champêtre en gentil appareil,
Allez, sous votre forme et légère et profonde,
Garantir à Passy, des ardeurs du soleil,
Une tête bien saine, et chère à bien du monde.
Enorgueillissez-vous de l'heureux changement,
Et de l'honneur subit que le sort vous réserve;
De chapeau de bergère, il va, dans un moment,
Vous métamorphoser en casque de Minerve.

A MADAME B***,

EN LUI ENVOYANT UNE ÉCRITOIRE POUR ÉTRENNES.

Belle écritoire, tu vas
Devenir un tabernacle,
D'où sortiront des oracles,
Desquels tu t'applaudiras.

Déjà l'aimable Thémire,
La plume de cygne en main,
T'ouvre, la trempe en ton sein,
Et proprement la retire:
Déjà sur un papier fin,
L'œil baissé, le front serein,

La voilà prête à produire
Ce qu'à son esprit divin
Son cœur excellent inspire
De doux, de noble et d'humain.
Retiens ton souffle, Zéphyre!
Muses, venez l'écouter!
Apollon, mets bas ta lyre!
La Sagesse va dicter,
Et les Grâces vont écrire.

DIALOGUE.

APOLLON ET UNE MUSE.

Sur l'air *de la Confession*.

APOLLON.

Que je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici, ma chère,
Depuis quarante ans
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs!
D'où nous est venu ce téméraire
Qu'on nomme Voltaire.

LA MUSE.

Joli sansonnet,
Bon perroquet
Dès la lisière;

Le petit fripon
Eut d'abord le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune, il voulut
Pincer le luth
Du bon Homère;
Et ressembla fort
Au bon Homère quand il dort.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Maint drame pillé
Et rhabillé
A sa manière:
Toujours étayé
D'un parterre bien soudoyé.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

L'histoire d'un roi
Qui, par ma foi,
N'y gagne guère;
Car il y paraît
Aussi fou que l'écrivain l'est.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

De son galetas,
Séjour des rats,
On l'ouït braire:
Messieurs, je suis tout;
C'est ici le *Temple du Goût.*

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Une satire, où
Ce maître fou
Gaîment s'ingère
D'être en ce pays
Votre maréchal des logis.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Quoiqu'inepte et froid,
Et qu'il ne soit
Maçon ni père,
Il ne fit, un temps,
Que des temples et des enfans.

APOLLON.

Ce style d'oracle me fatigue;

Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare écrivain
Fit *l'Orphelin*,
L'Enfant prodigue,
Et des temples pour
L'Amitié, la Gloire et l'Amour.

APOLLON.

Ces temples, que je les considère;
Montrez-les, ma chère.

LA MUSE.

Ils sont tous là-bas,
Livrés aux rats,
A la poussière:
Le dieu de l'ennui
Les occupe seul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Poursuivez, ma chère.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'âme, l'esprit
Et la matière.
Condamnant l'écrit,
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Mainte épître un peu
Digne du feu,
Trop familière;
Où le drôle osa
Trancher du petit *Spinosa*.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire?
Dites-moi, ma chère.

LA MUSE.

Tapis dans un coin,
Un peu plus loin
Que la frontière,
Quand l'écrit flambait,
A la flamme il se dérobait.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire;
Et, selon le temps,
Montra le derrière ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Le rêveur en fat,

L'homme d'état,
Le débonnaire,
Le beau courtisan,
Le charlatan, le geai du paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Voulant de Newton
Prendre le ton
Sur la lumière,
Son mauvais propos
La replongea dans le chaos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il vendit en cour,
Par un bon tour
De gibecière,
Deux fois en un an
De l'opium pour du nanan.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il indisposa,
Scandalisa
L'Europe entière,

Changeant en p....
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

N'ayant plus maison
Sous l'horizon,
Trou, ni chaumière,
Partout sans aveu,
Il demeura sans feu ni lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire ?
Achevez, ma chère.

LA MUSE.

En pays perdu
Il a pendu
La crémaillère ;
Mange son gigot,
Et s'endort sur la sœur du pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire
Rime à l'ordinaire.

LA MUSE.

Il fait et refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire,
Subtil éditeur,
Grand copiste et jamais auteur.

APOLLON.

J'ordonne, lorsque le téméraire
Sera dans la bière,
Qu'on porte soudain
Cet écrivain
Au cimetière
Dit communément
Le Charnier de Saint-Innocent;

Et qu'il y soit écrit sur la pierre,
Par mon secrétaire :
Ci-dessous gît, qui,
Droit comme un I,
Eût perdu terre,
Si de Montfaucon
Le croc était sur l'Hélicon.

STANCES A L'AMOUR.

La nature en vain te seconde,
En vain tout charme dans ta cour :
Revole au cieux, riant Amour!
Ton règne n'est plus de ce monde.

En vain, pour pénétrer nos âmes,
Le plaisir aiguisa tes traits;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O temps heureux, où de la vie
Toi seul tu faisais la douceur!
Temps heureux, où le don d'un cœur
En faisait deux dignes d'envie!

Alors une noble indolence,
Méprisant la cupidité,
Mettait aux pieds d'une beauté
Les vains désirs de l'opulence.

A ta puissance légitime
Tout dressait alors des autels;
Et c'était, parmi les mortels,
A qui servirait de victime.

Les destins, jaloux de ta gloire,
En ont autrement ordonné,
Et de ce temps si fortuné
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu,
Et nous donnent pour maître un dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer, père du crime,
Du ciel présent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime.

De ton trône doux et tranquille
Ce méprisable usurpateur

Devient notre législateur,
Notre guide et notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le dieu des belles passions;
L'or, chez toutes les nations,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur, sa liberté, sa foi;
C'est ce monstre qu'au lieu de toi
Notre aveuglement déifie.

Tes lois ne sont plus révérées,
Et le cœur même le plus doux
Est impénétrable à tes coups,
Si tes flèches ne sont dorées.

STANCES AU DOCTEUR PROCOPE,[1]

QUI NE PRIT POINT EN RIANT L'ÉPIGRAMME QUI COMMENCE AINSI : *UN PAUVRE HÈRE, ENFANT DE L'HÉLICON.*

Parfumé de l'encens du Pinde,
Au sommet duquel on te guinde,
Ami, ne te moques-tu pas,

[1] Fils d'un limonadier. Il avait le corps et l'esprit d'Ésope. Il n'était médecin que *ad honores*. Sa vraie profession était celle de bel esprit, et d'accompagner, en cette qualité, les dames et les messieurs que ses confrères envoyaient aux eaux. Au moment que je publiais cette pièce, on en jouait une de lui au Théâtr

De revendiquer l'aromate
Dont notre sottise ici-bas
Suffumige un fils d'Hippocrate?

Mais, quelque injuste que puisse être
Le chagrin que tu fais paraître,
Je ne m'en veux pas moins de mal.
Chasse mon tort de ta mémoire :
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Pour adoucir un peu le crime,
Un autre dirait que la rime
Le conduisit à ce faux pas;
Qu'elle en fait faire au plus habile;
Que Boileau même, en pareil cas,
Bronche entre Quinault et Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse
Que puisse alléguer une muse
Pour qui l'honneur a des appas?
Non, non, aisée ou difficile,
Cent Richelets ne valent pas
La Civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte, ni l'ignare.

TAYLOR INST. OXFORD

qui avait et méritait un grand succès. Au reste, tout contrefait qu'il était, il était l'homme à bonnes fortunes du jour. Il ne prit guère mieux ces vers-ci que les précédens; et, jusqu'à sa mort, nous nous brouillions, et nous nous raccommodions tous les ans, par semestre. Nous nous sommes quittés sur la bonne bouche.

Que fait l'ignare ou le savant,
A qui se rit de l'art funeste
Où le plus versé, très souvent,
Est le plus semblable à la peste?

Des trois filandières sinistres
Je voulais nommer les ministres,
Sans songer au point décisif;
Et, seulement dans l'apologue,
Citer d'entre eux le plus oisif,
En l'opposant au plus en vogue.

Or je te sais l'ami des belles,
Le favori des neuf pucelles,
Le charme de tes auditeurs,
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te sais mille admirateurs,
Et ne te sais pas un malade.

L'honneur du Pinde et de Cythère,
J'ai cru que tu ne songeais guère
A l'emploi de docte assassin;
Que tu te piquais peu de l'être;
Enfin je t'ai cru médecin,
Comme plus d'un évêque est prêtre.

C'est là l'esprit de l'antithèse:
Mais pour peu qu'elle te déplaise,
Publie à tous mon repentir.
Je publîrai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir
En te comparant à Vernage.

Outre cette palinodie,
En cas de grave maladie,
Dont on pourrait mal augurer,
Le coupable, avec diligence,
T'appellera pour assurer
Sa guérison ou ta vengeance.

PAN ET ÉCHO.

CANTATE.

L'onde suspendait son murmure;
Les vents n'osaient d'un souffle agiter les roseaux :
Les oiseaux se taisaient, et toute la nature
Prêtait silence à Pan qui proférait ces mots :
Plaintive Écho, séchez vos larmes,
Narcisse a dû perdre le jour.
Les dieux, par son trépas, devaient venger vos charmes ;
Ne les obligez point à venger mon amour.
Écoutez mes soupirs : qu'espérez-vous encore
Des mânes impuissans que votre voix implore?
Ah! laissez des cris superflus;
Pour un mortel ingrat que vous ne verrez plus,
Voulez-vous mépriser un dieu qui vous adore?

Roulez, précipitez vos eaux,
Murmurez, paisibles fontaines!
Volez, Zéphyrs! chantez, oiseaux!
Égayez nos bois et nos plaines!
Que Flore embellisse nos champs,

Qu'elle y répande l'allégresse !
Que tout, dans ces lieux ravissans
Inspire la douce tendresse !
Roulez, précipitez, etc.

Rien ne peut de la Nymphe adoucir la rigueur;
Ce qui doit la charmer est pour elle un supplice,
Elle n'aime que sa douleur;
Et Narcisse au tombeau, son aimable Narcisse,
Vit encore au fond de son cœur.
Le dieu presse; elle fuit : ils volent, ils traversent
Les champs, les bois et les vallons;
La poussière s'élève et vole en tourbillons;
Et sous leurs pas les épis se renversent.
Pan triomphe, et déjà la flamme dans les yeux,
Il étend sur la Nymphe un bras victorieux.
Mais, hélas ! quel objet funeste
Pour un amant qui touche au moment d'être heureux!
Écho n'est plus qu'un roc affreux,
Et le son de sa voix est tout ce qui lui reste.

Rocher, ah! qu'il est doux
De vous conter sa peine!
La cruelle Climène
Est plus sourde que vous.
Quand au fond de ce bois
Je gémis sans contrainte,
Je vous trouve une voix
Pour répondre à ma plainte.

Rocher, ah! qu'il est doux, etc.

Pan tient son ingrate et l'appelle :
Écho, ma chère Écho ! la Nymphe lui répond ;
Il l'entend près de lui, sans se voir auprès d'elle.
Ce prodige étonnant l'afflige et le confond.
Enfin sa perte est trop certaine,
S'abandonnera-t-il à des cris douloureux ?
Non ; dans les maux la plainte est vaine.
Il sait mieux se venger d'un sort si rigoureux ;
Du jeu du chalumeau la douceur le soulage.
Ce plaisir calme un peu ses transports amoureux.
Son cœur en goûte enfin l'usage,
Et du fier objet de ses vœux
Perd ainsi l'importune image.

Un berger guérit de l'amour
Par mille jeux doux et paisibles.
Bergères, soyez insensibles,
Je saurai bien l'être à mon tour.

Thyrsis n'espérant plus de plaire
Aux bergères de son hameau,
En jouant de son chalumeau,
Chantait assis sur la fougère :

Un berger guérit de l'amour
Par mille jeux doux et paisibles.
Bergères, soyez insensibles,
Je saurai bien l'être à mon tour.

IDYLLE,

MISE EN MUSIQUE EN 1718.

UN BERGER ET UNE BERGÈRE.

LA BERGÈRE, seule, au bord d'un ruisseau.

Un prince aimé du ciel va paraître à nos yeux :
A son abord tout rit dans la nature :
L'on ne découvre dans ces lieux
Que des fleurs et de la verdure.
Remplissons notre sein des trésors du printemps.
Que le myrte et la rose ornent ma chevelure ;
Que Flore ajoute à ma parure
Les plus aimables ornemens.

Ruisseau léger, qui fuis ta source,
Et qui sur ces cailloux roules en bondissant
Pour unir sous mes yeux ton cristal innocent,
Laisse dormir tes eaux, et ralentis ta course !
Ce n'est point mon amour qui te veut consulter :
Un nouveau soin doit m'agiter,
Plus digne que tu le secondes :
Ruisseau, pour aplanir tes ondes,
Daigne un moment les arrêter !

Ruisseau léger, etc.

LE BERGER, la surprenant.

Quel sujet important dans ces lieux vous arrête ?
Pourquoi ces fleurs ? pourquoi ces vains apprêts ?
Et quelle nouvelle conquête
Préparez-vous à vos attraits ?
Volage, épargnez ma faiblesse.
Vous allez trahir votre foi !
Vos yeux, dans tous les cœurs inspirant la tendresse,
Daigneront-ils ne s'arrêter qu'à moi ?

LA BERGÈRE.

Jaloux berger, à sa juste colère
Que mon cœur amoureux ne peut-il obéir !
Quelle plainte osez-vous me faire ?
Ne puis-je donc songer à plaire,
Que je ne songe à vous trahir ?

LE BERGER.

Ah, pardonnez à mes alarmes !
Belle bergère, hélas ! de quoi vous plaignez-vous ?
Un amour égal à vos charmes
Peut-il ne pas être jaloux ?
De toutes les grâces de Flore,
Je vois vos appas relevés :
Ne vous suffit-il pas que mon cœur vous adore !
A qui voulez-vous plaire encore,
Si ce n'est que pour moi que vous vous réservez ?

LA BERGÈRE.

Quand du dieu Pan la fête arrive,
Que pour le sacrifice au soin de se parer
Chaque bergère est attentive,

Qui de vous peut en murmurer ?
Ici mon soin n'est pas moins juste ;
Le prince que nos cœurs placent au rang des dieux,
Le royal appui de ces lieux,
Les honore aujourd'hui de sa présence auguste.

LE BERGER.

Ah ! c'est m'en dire assez ! ma tendresse en repos,
A vous voir embellir trouve un plaisir extrême :
Redoublez vos appas, qu'ils brillent, qu'on vous aime :
Dût leur éclat m'attirer cent rivaux,
Je veux encor les embellir moi-même.

LA BERGÈRE.

Mêlez plutôt les plus belles chansons
Au doux murmure de cette onde :
Du plus célèbre nom du monde
Faites retentir ces vallons,
Et que l'écho cent fois réponde.

CHŒUR.

Tantôt caressé des Amours,
Tantôt suivi de la victoire,
Que Bourbon coule ses beaux jours
Dans les jeux, les ris et la gloire.

LE BERGER.

Tant que Mars ici-bas répandit ses horreurs,
Tant que du bruit de son tonnerre
Bellone épouvanta la terre,
Son courage intrépide en brava les fureurs.

LA BERGÈRE.

Aujourd'hui de la paix qui succède à la guerre,

Sa sagesse en ces lieux fait sentir les douceurs.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Par lui nos campagnes fleurissent,
Nos blés et nos raisins mûrissent;
La rigueur des saisons n'ose les outrager.
Que du lion l'ardente rage,
Que la grêle, les vents, la tempête et l'orage
S'apprêtent à tout ravager;
Nos champs sous ce héros seront en assurance.
Touchés de sa vertu, dans ce commun danger,
Les dieux craindraient d'endommager
Des lieux qui sont sous sa puissance.

CHŒUR.

Tantôt caressé des Amours, etc.

LYSIS ET AMARILLE.

ÉGLOGUE.

Au fond d'un vallon ténébreux,
Dont l'œil avec frayeur entrevoit les abîmes,
Coule un torrent superbe, où cent rochers affreux
Semblent précipiter leurs cimes;
Du pin, de l'if et du cyprès
Le noir et lugubre feuillage
Y conserve un ombrage épais.
Mille oiseaux de mauvais présage
Peuplent de ce désert les détours escarpés;

Et jamais d'aucun doux ramage
Leurs échos n'ont été frappés.
Là, jamais le berger, ami de l'indolence,
Ne s'alla délasser du soin de ses troupeaux :
Sombres lieux, qu'un morne silence
A plutôt dévoués à l'horreur qu'au repos.
A mille ennuis secrets Amarille attentive,
Jusqu'au bord du torrent avait conduit ses pas :
Et sous le creux d'un roc assez près de la rive,
S'était assise et soupirait tout bas.
Sa beauté que du jour l'astre n'égalait pas,
De jour en jour était moins vive.
De ses charmes touchans, sous un peu de pâleur,
La force semblait abattue :
Mais dans cette aimable langueur,
S'ils frappaient un peu moins la vue,
Ils n'en allaient que mieux au cœur.
Conduit par un hasard où l'amour dut se plaire,
Sans dessein, dans ces lieux Lysis fut entraîné :
Il ne se croyait pas si près de sa bergère :
Peut-être aurait-il fui, s'il l'eût imaginé.
Amarille, à ses feux autrefois favorable,
Ne voulait plus l'entendre ni le voir :
Il la croyait inexorable ;
Et depuis quelques mois le berger misérable
De déserts en déserts traînait son désespoir ;
Tandis que la beauté qui causait son martyre,
Avec facilité, l'entendait, le voyait
Plus triste qu'on ne saurait dire,

Mais plus heureux qu'il ne croyait.
Sur un tertre, que l'eau venait blanchir d'écume,
Le berger étendu, sans force et tout en pleurs,
De son cœur en ces mots exhalait l'amertume,
Et se plaignait ainsi de ses derniers malheurs.

LYSIS.

Non, non, n'espérons plus de fléchir Amarille !
Tout nous dit qu'il faut perdre un amour inutile :
Je n'en puis plus douter, l'inhumaine me fuit :
Dans son cœur inconstant mes rivaux m'ont détruit.
Temps heureux, où le mien était cher à l'ingrate,
Ton souvenir en vain me rassure et me flatte !
Désespéré, percé des plus sensibles coups,
J'ai prié, j'ai pleuré cent fois à ses genoux :
Je n'ai que trop porté ma douleur à sa vue ;
La perfide en triomphe au lieu d'en être émue.
Au trop heureux Daphnis qu'elle préfère à moi,
Elle atteste mes pleurs pour lui prouver sa foi :
Vous, Amarille, à qui tous mes vœux s'allaient rendre ;
Vous, pour qui tout mon sang eût voulu se répandre ;
Qui, malgré mes sermens, avec un ton si doux,
Ne pouviez vous lasser de dire : M'aimez-vous ?
Vous me trahissez ! vous ! revers affreux, terrible,
Coup cruel, que jamais je n'aurais cru possible !
Amarille infidèle ! et mon malheureux cœur,
Toujours tel qu'il était dans mon premier bonheur !
Elle me hait ! et moi, je l'idolâtre encore !
Ah ! du moins, qu'à jamais la barbare l'ignore !
S'il faut que mon amour survive à mon espoir,

Aimons-la; mourons-en, mais mourons sans la voir.
Je reste ici : j'y vis; j'y meurs. Lieux solitaires,
De mes derniers soupirs soyez dépositaires!
Je ne retourne plus en de funestes lieux,
Où tout blesse mon cœur, où tout choque mes yeux.
Pâturages, bercail, troupeaux, que tout périsse!
Brebis, moutons, agneaux, que le loup vous ravisse!
Errez, ou non! soyez recouvrés ou perdus!
Amarille me hait, je ne vous aime plus.
Toi, musette, sur qui, dans un sort plus tranquille,
J'ai tant de fois chanté le beau nom d'Amarille,
Tu ne peux plus calmer un emui dévorant :
Adieu, je t'abandonne aux eaux de ce torrent.
Si quelque amant heureux te retirant des ondes
Veut, chantant son bonheur, qu'à sa voix tu répondes,
Ne rends qu'un son plaintif, et chante malgré lui
Le malheur qui de moi te sépare aujourd'hui.

(Il la jette.)

Mais quoi! qui me retient dans ma douleur extrême?
Ne me puis-je, après toi, précipiter moi-même!
Destin, dont la rigueur se plaît à m'outrager,
Sois satisfait!

AMARILLE.

Lysis! arrêtez, ô berger!
Lysis, tournez les yeux! voyez qui vous appelle.

LYSIS.

Dieux! quelle voix! que vois-je? Amarille!

AMARILLE.

Oui, c'est elle;

Celle dont les rigueurs vous ont tant fait souffrir.
Vous m'aimiez! Ah, berger! où couriez-vous?

LYSIS.

Mourir.
Craignez-vous de mes maux que je ne me délivre?

AMARILLE.

Et moi, berger, et moi j'étais prête à vous suivre!
Ou cédez à l'effort de mes tremblantes mains,
Ou je vais de la mort vous montrer les chemins.

LYSIS.

Caché dans quelque endroit, Daphnis peut vous entendre.

AMARILLE.

Que n'ai-je su plus tôt ce que je viens d'apprendre!
Ne m'embarrassez point de vos soupçons jaloux;
En me les attirant, j'ai plus souffert que vous.
Vous doutiez de ma foi, je doutais de la vôtre;
Mais enfin c'est assez s'affliger l'un et l'autre:
Vous m'aimez, et je suis au comble de mes vœux.
Vivez! soyez constant, et nous serons heureux.
Malgré tout ce qui peut blesser votre mémoire,
N'hésitez pas, Lysis, un moment à me croire:
Aimez. Pour vous mon cœur se fait la même loi:
Si je ne vous aimais, vous dirais-je: Aimez-moi?

LYSIS.

Je demeure interdit: tant de bonheurs m'étonnent.
Ne serait-ce qu'un songe où mes sens s'abandonnent?
Quelque démon flatteur me viendrait-il charmer?
Amarille, est-ce vous qui me parlez d'aimer?
Est-ce vous que j'entends? vous, dont la perfidie

Me faisait tout à l'heure attenter à ma vie ;
Vous, dont les yeux cruels, et fiers de mes douleurs,
Sans pitié, tant de fois, ont vu couler mes pleurs ;
Des plus tendres discours votre bouche est capable !
Dieux ! ne m'abusez point ! D'une haine implacable,
Le cœur à tant d'amour peut-il passer d'abord ?
Ou bien ne voudrait-on que retarder ma mort ?

AMARILLE.

Non, vivez ! il est temps que vos alarmes cessent,
Puisqu'à vos yeux enfin mes sentimens paraissent.
Hélas ! si quelquefois je les ai déguisés,
C'est quand de moi vos feux ont paru méprisés.
Mais quoi ! de faux avis avaient séduit mon âme.
On disait qu'en secret vous trahissiez ma flamme ;
Que, secondé de vous, votre père inhumain
A la riche Chloé réservait votre main.
De quelque désespoir dont ce coup m'eût saisie,
Un courageux dépit cacha ma jalousie :
Je dévorai des pleurs dont le trop juste cours
Voulait noyer des yeux qui vous cherchaient toujours.
J'ai plus fait : pour braver des démarches perfides,
J'ai du berger Daphnis flatté les feux timides ;
J'affectais près de moi de l'avoir en tous lieux,
Et surtout je voulais que ce fût à vos yeux.
Attend-on d'un amant la retraite outrageante ?
Mon orgueil en voulait faire accuser l'amante.
Mes yeux de votre faute eussent dû s'assurer :
Mais que l'amour est prompt à se désespérer !
Cet amour alarmé, qui, malgré ma tendresse,

Vous fait encore ici douter de ma promesse,
Ce même amour qui fait votre incrédulité,
Me fit croire aussitôt votre infidélité.
Vous accusant ainsi du plus grand des parjures,
Tous vos soins les plus doux étaient autant d'injures,
Et me croyant l'objet d'un amour imposteur,
Vos soupirs, vos sermens, tout me faisait horreur.
Le coupable lui seul, séparé de son crime,
Conservait mon amour, en perdant mon estime :
Ma faible inimitié dont j'implorais l'appui,
Tombait sur ma rivale et s'éloignait de lui.
Que sera-ce à présent que je le sais fidèle ?
Que c'est moi seule, moi, qui suis la criminelle !

Amarille à ces mots, sans plus rien ménager,
Donne un libre essor à sa flamme ;
Et se laissant aller dans les bras du berger,
Se livre au transport de son âme.
A cet emportement tout à coup ralenti,
Succède une douce faiblesse,
Et dans son œil appesanti
Règnent la volupté, l'amour et la tendresse.
Pour la première fois, dans ce triste séjour,
Les dieux de Cythère accoururent :
Les jeux rians formaient leur cour ;
Et de tous les lieux d'alentour
L'horreur, à leur aspect, et l'effroi disparurent.
La mourante Amarille au jour
Souffre qu'on expose ses charmes ;

Mais la sévérité fut bientôt de retour.
La bergère sentit renaître des alarmes.
Elle prie : on est sourd : il tombe quelques larmes :
La pudeur et l'amant l'emportent tour à tour.
Enfin, quand la vertu veut reprendre les armes,
Lysis avait déjà couronné son amour.
Elle en voulut gémir ; mais des plus doux plaisirs
Tous ses sens devenant la proie,
La douleur chercha des soupirs
Qu'il fallut céder à la joie.

LA MALLE-BOSSE,

NOUVELLE NUIT DE STRAPAROLE.

Les spectacles finissaient : on était au mois de décembre, et l'on venait de donner au Théâtre Français la première représentation d'une comédie de M. de La Chaussée. L'auditoire éploré, s'écoulant à grands flots dans la rue, donnait du nez dans une averse qui tombait depuis un quart d'heure. L'obscurité était des plus épaisses : l'air retentissait du claquement des fouets de cent cochers, de leurs cris scandaleux, et du nom des laquais de toutes les provinces du royaume. Des torches sans nombre s'agitaient au milieu des airs qu'elles empestaient, et ne représentaient pas mal celles qu'en ce moment les furies du Parnasse secouaient au fond du cœur pal-

pitant de l'auteur encore incertain de son sort. Cependant de jeunes étourdis, graves arbitres des réputations littéraires, la plupart en rabats et en manteaux courts, à travers les timons de cent carrosses ébranlés, à droite comme à gauche, franchissaient gaillardement le ruisseau devenu rivière, pour voler aux opinions chez Procope, et pour y prononcer souverainement : bref, pour mettre fin à ce long préambule, qu'on ne voit que trop imité d'après celui du *Roman comique*, il était huit ou neuf heures du soir, et l'on sortait par une grande pluie en hiver, de la Comédie Française, quand un cavalier, connu dans le monde sous le nom de Similor, n'ayant pour tout abri que les ailes très molles d'une espèce de chapeau, et dansant les olivettes entre les roues et les gouttières, à la lueur des lampes de boutique, fut arrêté par une vieille racoleuse de Cythère, au détour de la rue de Bussi.

Mon gentilhomme, lui dit-elle, une jeune brune, grande, bien faite, bien en gorge, et belle à ravir, du reste chantant comme les fées, et qui n'est enrôlée que d'hier, vous attend ici près, chez elle, au coin d'un bon feu, et dans l'humeur où vous la voudrez. C'est à côté d'un excellent traiteur : suivez-moi ; vous aurez du plaisir ; et, foi de femme de bien, vous n'aurez aucun lieu de vous en repentir.

Similor est un des esprits soi-disant forts, libres à l'excès, et qui, pour se laisser aller à toutes sortes de faiblesses en pleine sécurité, tâchent de s'élever

au-dessus de tout ce qu'ils appellent préjugés ; légère espèce de philosophes dont ce siècle regorge, apôtres zélés des lois de la nature, qu'ils croient sans corruption ; lesquels enfin, sous prétexte d'un amour passionné pour la vérité, osent la rechercher partout, excepté où elle se trouve, et où sa pure et vive lumière les éclairerait sur la vanité de leurs recherches. C'est ce caractère imprudent qui, dans tous les différens âges de la vie, maintient l'homme dans l'âge malheureux qui méconnaît la crainte.

Tel est le personnage que raccrochait la subdéléguée de la Fillon. Ce n'est là rien moins qu'un *Joseph ;* d'ailleurs, la nuit, le froid, et la pluie qui redoublait, tout cela joint à son mauvais génie, l'engagea, pour une première fois de sa vie peut-être, à tenter pareille aventure. Un être pensant, se disait-il à lui-même pour sa justification, n'en saurait trop voir, ni trop exercer sa raison et ses raisonnemens, fût-ce au milieu des plus grandes folies, et des vices même.

Il se jeta donc, avec cette femme, à la merci du premier fiacre qui, dans la bagarre, se trouva là sous leurs mains, et qui, après trois grands quarts d'heure de blasphèmes et d'embarras, les descendit enfin, à quelque trois cents pas de là, dans un troisième étage, au commencement de la rue de Seine.

La dupe eut à peine un pied dans la chambre, qu'une mademoiselle Manon, très jolie en effet, et assise devant un bon feu, bien nécessaire à sa parure

élégante et légère, accourut à lui les bras ouverts, en l'apostrophant des doux noms de *poulet* et de *roi*. Similor eut d'abord l'œil ébloui d'un minois, d'une gorge et d'un tour de visage à piquer des *Roberts d'Arbrissels*. Peu s'en fallut que, malgré l'horreur du lieu, il ne se sentît le cœur ému de quelques sentimens un peu délicats. Cette émotion naissante ne dura que le temps d'un éclair; il se la reprocha sur-le-champ, se souvint qu'il n'était là que par curiosité philosophique, et, se débarrassant de la belle assez dédaigneusement, s'alla jeter dans une chaise longue, qui semblait attendre là le premier venu dans la place d'honneur.

Par ma foi, s'écria-t-il, en homme qui ne philosophait guère relativement à l'intérêt de ses passions, il faut l'avouer, quoi qu'en veuillent dire les libertins : non, les bienséances, la modestie et la pudeur ne sont point des chimères; elles sont pour nous un bien très réel, et le plus vif assaisonnement que la délicatesse pouvait mettre à la volupté. Je n'en veux d'autres preuves que celles-ci. Avec une fois moins de charmes que n'en voilà, je le sens bien, le sourire obligeant d'une femme comme il faut serait seul mille fois plus attrayant pour moi, et m'intéresserait mille fois plus qu'une saillie si vive et si prévenante.

Par ma foi, s'écria aussi Manon de son côté, en se remettant à sa place, vis-à-vis de son cavalier, c'est bien rentrée de pic noir! Eh! dis-moi, mon brave,

d'où viens-tu donc pour nous conter de si graves sornettes? de la Comédie Française, je gage. Tiens, tiens, si tu aimes tant les sentences, les maximes et les moralités, prends-moi cet écran, et t'en donne à cœur joie. Tu en trouveras là de meilleures et de plus neuves que dans aucune pièce du jour.

Pauvre malheureuse, lui dit Similor, un peu surpris de cette jolie vivacité, tu me fais vraiment pitié! A l'esprit que tu montres, ainsi que sur ta physionomie, je juge que tu pourrais bien mériter un meilleur sort; mais laissons cela. Prends ces deux louis, dit-il en les jetant sur une table, et donne ordre seulement au soupé. Après cela mange, bois, chante, extravague, à toi permis; mais laisse-moi moraliser ici tant qu'il me plaira, et que chacun fasse son métier.

Eh! pourquoi, monsieur, répondit-elle froidement, aurais-je moins que vous le droit et le don de moraliser? Est-ce à titre de sage que vous vous en réservez le privilége exclusif? Qui de nous deux l'est ici le moins, voyons, ou vous qui m'y venez chercher de propos délibéré, ou moi qui n'y suis bien qu'à contre-cœur? Cela dit, elle tourna tristement la tête d'un autre côté, poussa un soupir, et se tut.

Ce raisonnement, assez sensé, déconcerta l'être pensant. Un sombre silence et le mauvais maintien s'emparaient de la scène; et l'argent restait sans maître, si la dame du logis, rentrant à propos, ne l'eût pris pour aller donner ses ordres. Ils furent exécutés diligemment. En peu de temps le soupé fut

apprêté et servi, sans que cependant il se fût rien passé au coin de la cheminée que de très sérieux, et qui ne permette à l'imagination du plus honnête lecteur de suivre la mienne, et de se transporter pour un instant sur les lieux.

Similor avait déguisé ce moment d'embarras sous un faux air de rêverie et de distraction. L'air mortifié de Manon, le peu qu'elle avait dit, et son silence, lui inspirèrent pour elle une sorte de considération momentanée qui lui faisait méditer ses propos. La vieille prit les cartes, et remêla le jeu par des discours plus de saison, qui, secondés de la bonne chère et du vin, remirent insensiblement les choses sur le bon pied, et dans une position plus vive et plus naturelle. L'homme à bonne fortune devint plus liant, Manon plus gaie : il se dit quelques folies, sans qu'il s'en fît aucune ; on pria la belle de chanter ; et, quoiqu'elle se sentît fort bien en voix, elle ne se le fit point redire : elle y consentit sur-le-champ, et choisit très ingénieusement dans l'opéra d'*Armide* cet endroit de l'acte IV, scène 2 :

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite :
Voici l'heureux séjour
Des jeux et de l'amour.
Jamais dans ces beaux lieux votre attente n'est vaine;
Le bien que vous cherchez se vient offrir à vous ;
Et pour l'avoir trouvé sans peine,
Devez-vous le trouver moins doux ?
Voici la charmante retraite, etc.

Quinault et Lulli, en chantant le palais d'Armide, avaient-ils en vue le troisième étage d'une maison de la rue de Seine? A dieu ne plaise que je me l'imagine! On ne peut rien ici toutefois de mieux adapté pour le local : l'allusion est exacte au dernier point. On ne saurait me le nier, ni que Pégase innocemment porte ainsi quelquefois une selle à tous chevaux.

Ces paroles galantes, animées d'une voix touchante, d'une jolie figure et d'une physionomie spirituelle, achevèrent enfin de tourner tout de bon Similor du côté des bonnes manières. Petite folle, lui dit-il d'un ton tout-à-fait radouci, tu sais trop que, d'emblée, ces sortes d'endroits où nous sommes, quelles que soient les beautés qui s'y rencontrent, n'inspirent guère la galanterie qu'à des sots. Je n'en suis pas un : oublie donc et pardonne-moi, de grâce, l'accueil un peu désobligeant que je t'ai fait. Touche là : nous voilà bons amis, et je te vois à cette heure tout d'un autre œil.

Manon se prêta, comme elle le devait, à ce petit raccommodement; et le nouvel ami reprenant la parole, continua ainsi : Divertissons-nous. Écoute, et te fais à ma façon. Tu n'es pas sans avoir lu les *Contes de La Fontaine?* Non, vraiment, répondit Manon. Te souviendrais-tu, poursuivit Similor, de celui de *la Courtisane amoureuse?* Très bien; je l'ai présent, répliqua-t-elle. Eh bien, reprit le galant, amusons-nous à jouer une comédie. Joue ici le rôle

de Constance, et je me charge, moi, de celui de Camille : tu m'entends bien? Fort bien, tout des mieux ; vous n'êtes pas dégoûté. Camille est un bel indifférent, dont les rigueurs réduisent Constance aux premières et dernières avances : attendez, avant que je joue son rôle, que j'aie autant d'expérience qu'elle, pour que le vôtre vous fasse autant d'honneur et de plaisir qu'il en fit à Camille ; et vous attendrez long-temps, continua-t-elle d'un air mortifié, car je ne m'y sens guère de disposition. Hélas! lui dit Similor, animé de plus en plus, je sais bien, ma pauvre enfant, que le plus souvent on ne se choisit point son état ; que celui d'honnête femme et le tien sont quelquefois bien involontaires. Aussi t'ai-je rendu presque d'abord, comme tu viens de voir, la justice de te croire digne d'une meilleure destinée. Oh ça, conte-moi donc, là, tout naturellement tes petites aventures. Je suis tout prêt à te croire, à te plaindre et à te secourir. Pourquoi mènes-tu la vie que tu mènes? parle-moi franchement : qu'est-ce qui t'y a réduite? Hélas! répondit-elle, en devez-vous douter un instant? ce qui, je crois, y réduit mes pareilles pour la plupart; la profonde misère. Pauvre fille, reprit le philosophe attendri, tu n'auras pas de peine à me le persuader! Qui sait mieux que moi combien la bonne ou mauvaise fortune influe sur les mœurs? que moi, dis-je, qui fais profession de sentir et de penser plus et mieux qu'un autre; que moi, l'anatomiste et le peintre éternel du cœur humain? Aussi,

lisez mes écrits (car, à ce propos, il est bon que vous sachiez, mademoiselle, avec qui vous êtes; vous voyez en moi quelqu'un que vous avez lu, et peut-être admiré plus d'une fois); qu'on lise, dis-je, mes vers, ma prose, qu'on m'entende parler : les termes de vice, vertu, cœur, esprit, crime, innocence, coupable et vertueux, brodent mes hémistiches, enflent mes périodes, et me remplissent la bouche : ils ne me quittent point; ils sont continuellement au bout de ma plume, et sur le bord de mes lèvres. Mais c'est assez raisonner, et trop parler de moi : ne songeons qu'à rire, qu'à boire, et qu'à nous aimer. A ta santé, Manon.

La vieille prit le temps qu'il buvait, pour saisir son tour à parler.

La misère, dit-elle, où nous tombâmes fut si grande et si subite, qu'il n'y eut pas moyen de nous reconnaître, ni de nous tirer autrement d'affaire, ma nièce et moi; car je vous découvre ici le comble de cette misère, mon cher monsieur, en vous avouant que je suis la tante de cette petite malheureuse : et là-dessus, elle se mit à pleurer d'assez mauvaise grâce. Quelque autre qui aurait la rage de description, détaillant la chose dans le menu, vous dirait:

Que sur son nez, sa prunelle éraillée
Versait des pleurs, dont elle était mouillée. [1]

Mais, dans une composition qui doit être d'un

[1] Vers tirés de *l'Enfant prodigue*.

style enjoué, je ne veux rien peindre que de comique et d'agréable; et ceci ne serait ni l'un ni l'autre.

Et quel était votre état? demanda Similor. Un bon état vraiment, dit la tante. Nous faisions un négoce dont nous subsistions fort joliment, moi, cette nièce que vous voyez, et son pauvre frère, un fort honnête garçon, qui depuis est au diable-vauvert, à courir le loup-garou. Et qui vous a fait discontinuer ce négoce? poursuivit notre homme. Une persécution la plus opiniâtre et la plus cruelle du monde, répondit la vieille. Des saisies, des amendes, des emprisonnemens; que sais-je! tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus ruineux pour des gens de commerce. Ah! je crois vous entendre, continua Similor; dites la vérité : ne vendiez-vous pas de la contrebande? Mais c'en était si vous voulez, répondit-elle, et ce n'en était pourtant pas non plus. Ce n'était ni sel, ni tabac, ni toiles peintes, ni rien qui fît tort aux fermiers-généraux; c'étaient de beaux et bons livres fabriqués dans le royaume, bien moulés, faits comme les autres, et peut-être mieux, hormis pourtant, il faut tout dire, qu'il y manquait un peu de veau par-dessus, et deux ou trois lignes qui sont à la fin des autres, signées de je ne sais qui, et qu'on ne lit jamais. Après cela, dans le vrai, vous m'en croirez si vous voulez, je n'y entendais pas plus malice que l'enfant qui vient de naître : je ne sais pas seulement ma croix de par Dieu.

Oui, oui, dit Similor, je vous devine, et de reste:

vous étiez des libraires ambulans. Justement, mon cher monsieur, interrompit la babillarde. Eh oui, poursuivit l'autre, prenant un air grave qui tenait déjà de la sévérité, cela veut dire que vous jouiez sur le théâtre de la librairie des rôles à manteau; en bon français, vous étiez des colporteurs. Vous y êtes, reprit la bonne femme, sans prendre trop garde à la morgue du renard auquel elle se confessait. Mais, comme vous savez, monsieur, en tous métiers il est d'honnêtes gens qui les gâtent. Il y a colporteurs et colporteurs : nous étions des forts, et des plus distingués; et je défie bien qu'on me montre un de ces livres, un peu passables, vendu depuis quinze ou vingt ans, qui ne soit sorti de mes mains: aussi, vous dis-je, nous nous tirions fort joliment d'affaires, moi, ma nièce et son frère. Ah! le bon temps surtout que c'était du vivant de ce gros abbé [1] qui demeurait près d'ici! La peste! un grand latin celui-là! Tout un chacun en disait pis que pendre. Non pas nous, vraiment! tout au contraire, et avec raison; car, devant Dieu soit son âme, il était père nourricier de M. Chaubert [2] et de tous nous autres. Dis donc, Manon, t'en souvient-il de ses *Lettres philosophiques*, de son *Préservatif*, de sa *Lettre à Uranie* [3]? Hem, comme ça se vendait! Mon Dieu, ma tante, répondit Manon, vous vous blousez tout

[1] Desfontaines, qui demeurait alors dans la petite rue des Marais.

[2] Le libraire qui vendait ses feuilles.

[3] Ouvrages qui se vendaient sous le manteau.

net. Ces livres-là, tout au contraire, venaient de quelqu'un que nous n'avons jamais vu ni connu, et qui en voulait mortellement à notre gros abbé. Cet auteur-là, souvenez-vous-en bien, avait un émissaire qui n'était ni gros ni gras, et qui ressemblait à l'abbé comme une latte ressemble à un boulet de canon. Je crois que tu as raison, dit la vieille : mais toujours ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y faisait bon dans ce temps-là; que ces brochures-là faisaient bien aller la timbale, et que si cela eût duré, tu aurais encore ton innocence, comme moi. Mais, monsieur, ce pauvre cher abbé n'eut pas les yeux fermés, qu'il nous fallut aussi fermer boutique. Cependant nous nous échappions, et nous vivotions tout doucement du débit des *Nouvelles ecclésiastiques*, et d'autres pareils brimborions, quand il s'est avisé de paraître un maudit chiffon (le diable en emporte cent fois l'auteur!) qui a achevé de renverser la marmite. Je ne sais ce qu'il y avait dans cette brochure, contre un monsieur de la cour qui a pris la mouche; mais il l'a si bien prise, a tant manœuvré, tant couru, tant tracassé, tant fait enfin des siennes, en donnant la chasse au corps des colporteurs, qu'il nous a tous exterminés. C'est une vraie désolation. Figurez-vous, mon brave monsieur, que de misère! Il a fallu que les uns se fissent mendians, d'autres soldats, d'aucuns filoux. J'en connais qui, de désespoir, se sont faits auteurs. Pour mon neveu, il continue le métier; mais Dieu sait quel risque

il court ! Je ne jurerais pas qu'il ne fût, à l'heure que je parle, fouetté, marqué, et aux galères. Et nous qui sommes restées seules sur le pavé, sans savoir où donner de la tête, vous voyez où nous en sommes. Il fallait vivre, *item ;* et quand on ne fait pas ce qu'on veut, dame, on fait ce qu'on peut. Voilà toute notre histoire : à votre avis, monsieur, sommes-nous à plaindre ?

A plaindre ! s'écria Similor, qui plein d'indignation, mais piqué de curiosité, l'avait écoutée impatiemment jusqu'au bout : Non, certes, vous n'êtes point à plaindre, mais dignes bien plutôt de pis que vous n'avez. Juste punition d'un mauvais métier dont ont pâti mille gens qui valaient mieux que vous sans comparaison, et que vous n'avez jamais plaints. Subissez la peine du talion. Vous viviez du déshonneur des autres : vous vivrez du vôtre désormais.

Ce retour de mauvaise humeur devait et allait vraisemblablement rebrouiller Constance et Camille. La courtisane amoureuse reprenait déjà ses airs de fierté ; et son amant n'était plus guère en train de son rôle, quand, la porte s'ouvrant avec grand bruit, un nouvel acteur, entrant tout essoufflé, changea la scène. C'était un jeune gaillard assez mal dans ses nippes, et dont le désordre, joint à son air effaré, n'annonçait pas le meilleur fils du monde.

Ma foi, chère tante, dit-il en jetant une espèce de malle sur la table, je viens de l'échapper belle !

J'étais à couvert dans un nid à rats, au faubourg Saint-Marceau : on a su m'y relancer ; les mouches volent dans le quartier ; et je donnais comme une grue dans les filets, si de charitables voisins, comme je rentrais chez moi, ne m'eussent couru au-devant, pour m'avertir du danger où j'étais. J'ai bien vite rebroussé chemin, sans quoi je serais à cette heure fort mal à mon aise, dans un cul de basse-fosse. Ayez la charité de me donner le couvert, en attendant que je trouve où me loger, et que je désoriente l'escouade.

Tandis que le jeune homme parlait, Similor l'examinait attentivement, et son sourcil se défronçait à mesure qu'il l'examinait. La sérénité qui renaissait sur son front paraissait mêlée d'un profond étonnement, lequel enfin se termina par un grand éclat de rire. Je ne vois pas, monsieur, lui dit le nouveau venu, ce qu'il y a de si plaisant dans ce que je viens de dire, pour en rire comme vous faites. Mon cœur, lui dit Similor, en tirant une brochure de sa poche, ne seriez-vous pas l'énorme bossu qui me vendit hier ce livre, au sortir de l'Opéra ? Je ne le nie pas, repartit le neveu ; je vous crois trop galant homme pour me vouloir dénoncer. A Dieu ne plaise ! dit Similor : mais quel est l'habile opérateur qui vous a, d'un jour à l'autre, si bien extirpé la loupe effroyable qui vous couvrait l'omoplate ? Indiquez-le-moi, en faveur d'un médecin [1] de mes amis, qui, tout savant

[1] Le docteur Procope.

qu'il est, n'a pas apparemment ce beau secret-là; car il ne manquerait pas de s'en servir pour lui-même. C'est moi, monsieur, répond le colporteur, qui viens de faire cette belle et prompte opération, tout à l'heure en montant l'escalier. Tenez, voilà ma bosse, continua-t-il en montrant la malle, qu'il avait jetée en entrant; et voici la clef. Ouvrez, choisissez, achetez, je vous mets à même; et, puisque j'y suis aussi, trouvez bon que je m'accommode pareillement. Disant cela, il s'assit à table.

Similor, qui n'aimait guère moins l'abaissement de ses contemporains que son élévation, et qui savait que par ses menées l'une et l'autre entraient pour quelque chose dans les brochures du jour, se fit un vrai régal du passe-temps qui se présentait; et le colporteur aussi, de son côté, pressé par un besoin aussi naturel pour le moins, et qui voyait devant lui de quoi le satisfaire, en profita, visitant aussi curieusement tous les plats, que l'autre inventoriait exactement la malle; et tous les deux donnant à l'envi leur coup de dent à leur façon.

Le premier livre qui tomba sous la main de Similor, fut le *Recueil de ces messieurs*. Recueil de misères! dit-il; ces prétendus messieurs étaient de grands fous qui n'avaient guère d'affaires : je n'excepte que le dernier[1], qui a si bien parlé contre la raison, et juge tous les autres sans les avoir lus, comme il l'assure très sagement lui-même. Celui-là

[1] Duclos.

du moins n'a perdu de temps, ni n'en a mal employé, que le peu qu'il lui a fallu pour prononcer à la boulevue, comme il a fait, et comme il fait sur ceci et sur toute autre chose, en battant ses gens et la campagne. Qu'est-ce que ceci? *Les Fêtes roulantes.*[1]

Autres impertinences qui ne valent pas le papier à sucre qui les couvre, et mille fois moins encore la peine que je pris de les lire dans le temps! Ajoutez au néant de cela, que c'est une injustice criante. De quoi se moque-t-on? Ces fêtes font tout l'honneur possible au magistrat qui les imagina. Les cinq chars ne valent-ils pas bien les cinq carrosses d'ambassadeurs, dont il n'en faut qu'un pour faire bâiller tout Paris? et la bonne chère par-dessus le marché, n'est-ce donc rien? On ne sait ce qu'il faut à ces diables de badauds; ils ne sont jamais contens, quelques efforts qu'on fasse pour leur plaire. Amusés, fêtoyés, régalés, il leur manque toujours quelque chose. Vous pousseriez la galanterie jusqu'à les mener en lieux pareils à celui-ci, qu'ils y demanderaient encore des sentimens.... Oh, oh! continua-t-il, passant à une autre brochure, voici qui m'a bien la mine d'un bon libelle diffamatoire dans toutes les formes.

[1] *Les Fêtes roulantes*, ou *les Regrets des petites rues;* brochure satirique de 1747, contre le prevôt des marchands, dans le goût *des Étrennes de la Saint-Jean et des Bals de bois*, au sujet d'une réjouissance publique, qui consistait en cinq chars de triomphe, de Bacchus, de Cérès, de la Gloire, de l'Hymen et d'Apollon; vin, viande, filles et musique.

Oraison funèbre de l'abbé Desfontaines, où l'on s'est interdit le privilége de mentir.

La peste! je serais bien fâché d'être le héros d'une pareille pièce d'éloquence, et pour deux bonnes raisons. La première, dit le colporteur, se devine aisément; c'est qu'il faudrait, 1°. que vous fussiez mort : passe pour celle-là; elle est valable. Mais pour l'autre, telle que je me l'imagine, je veux dire, qu'on dît du bien ou du mal de moi, ma foi, cela ne me ferait ni froid ni chaud; et partant, je ne m'en soucierais guère. Doucement, doucement, notre ami, dit Similor; vous ne savez pas, comme un homme de mon état, ce que c'est que d'avoir maille à partir avec la postérité. S'il est fâcheux, comme vous en convenez, de mourir une fois, vous conviendrez qu'il l'est encore plus d'en mourir deux; et il ne faudrait qu'un placard comme celui-là, sur la tombe d'un illustre, pour le désimmortaliser tout net, ou, qui pis est, pour immortaliser ses sottises : car à qui n'arrive-t-il pas d'en faire?

Lisez, lisez cette feuille, lui dit le marchand, en lui montrant du doigt une brochure; elle vient de bonne main, et on la dit plaisante. Je n'entends rien au titre, dit Similor.

Mémoire pour Janotus de Bragmardo, contre la Faculté.

Qu'a-t-il voulu dire? Tout ce que j'en sais, dit l'autre, c'est que cela roule sur la querelle ridicule et sans fin des médecins et des chirurgiens. Ah! c'est assez, dit Similor : je suis au fait, et le Mémoire est sans doute pour les chirurgiens. Je n'aurais jamais deviné, dit le colporteur, ne sachant pas plus le latin qu'un chirurgien, que Janotus de Bragmardo voulût dire l'amphithéâtre de Saint-Côme. Du reste, à ce que j'en ai ouï dire, le Mémoire n'est ni pour l'un ni pour l'autre parti; on daube également tous les deux. Il n'y a pas de mal à cela, répliqua Similor. On ne saurait trop se jeter sur la friperie des gens dont le métier est de s'égayer sur notre peau. On ne leur nuira jamais tant qu'ils nuisent aux autres. Leur rage de détruire va, comme on voit, jusqu'à se vouloir entre-détruire eux-mêmes. En puissent-ils venir à leur honneur! c'est peut-être là l'intention de leurs juges. Qui sait si leur lenteur à décider ce procès n'est pas un effet de leur sagesse et de leur amour pour le bien public? Car assurément, quand les médecins et les chirurgiens cherchent à se détruire, c'est la précieuse occasion où rien ne serait mieux que de les laisser faire : et qui les y peut mieux aider que ces lenteurs de la justice?

De ce beau propos, il trouva bientôt de quoi passer

à d'autres qui étaient plus de son ressort. Voici, dit-il, un titre qui ne me plaît point.

Transmigration des beaux esprits de France en Prusse.

TRANSMIGRATION ! Transmigration n'est pas là le mot propre. Pour parler correctement, il ne fallait mettre que colonie. Transmigration ne se dit que du transport de toute une nation expatriée par la force du conquérant; et, pour un bel esprit ou deux au plus que nous a ravis la cour de Berlin, il nous en reste au moins trente-huit de bon compte. Il faudra le dire à l'auteur, qui d'ailleurs ne me paraît pas un sot; car l'ouvrage finit par une assez bonne épigramme; il la lut, et la voici :

LA FRANCE AU ROI DE PRUSSE.

Prince ambitieux, arrête!
Pourquoi cette incursion?
Et d'une juste conquête,
Passer à l'invasion?
Reprends à ta fantaisie
Et garde la Silésie;
C'est ton droit que tu poursuis:
Mais d'où vient, roi téméraire,
Nous enlever Maupertuis,
Et la moitié de Voltaire?

Il est vrai qu'il n'y a pas de conscience à cela, disait Similor en riant : du reste, continua-t-il sé-

rieusement, me trompais-je dans mon calcul, quand je disais tantôt, pour un bel esprit ou deux que nous enlève la cour de Berlin? L'enlèvement, vous le voyez, se réduit à un et demi tout en gros....

Mais en voici bien d'une autre : il faut l'avouer, la gaîté française est inépuisable en bagatelles : c'est dommage qu'elle ait renoncé au vrai comique.

Les Amours de milady Melpomène et de milord Amphigouri, nouvelle galante.

La belle union! il n'est pas difficile de voir que c'est une pasquinade contre le tragique ampoulé qui succède à celui de Corneille et de Racine, et contre notre nouveau goût pour le théâtre anglais. Il y aurait bien des choses à dire pour et contre l'amphigouri : quant à notre goût nouveau pour le théâtre anglais, la plaisanterie serait très injuste; dans l'épuisement où se trouve le nôtre, c'est une mine de diamans pour lui; et, sans parler de *Venise sauvée*, et de toutes les belles suivantes qu'elle eut et qu'elle aura, on serait bien surpris si je révélais tout ce que depuis douze ou quinze ans notre cothurne doit à celui-là. Un mémoire exact, bien dressé là-dessus, ferait rougir plus d'un spectateur qui raille peut-être, et qui pourtant en a profité à son insu. Voici apparemment le second tome :

Thalie sur le retour et dans la haute réforme, sous la direction du R. P. de La Chaussée.

Je n'ai rien à dire à ceci, dit Similor. Il est vrai que depuis quelque temps cette pauvre Thalie prend un étrange visage. Qu'elle eût donné dans le sérieux et la morale, à la bonne heure. Le temps du génie est passé : tout le bel esprit imaginable peut ne pouvoir mener au beau naturel : laissons-lui ou pardonnons-lui la métaphysique : il faut bien, comme disait tout à l'heure la bonne tante, que tout le monde vive ; et, quand on ne fait pas ce qu'on veut, faire ce qu'on peut. Mais qu'elle donne dans l'itos et le pathos, c'est un égarement, une usurpation intolérable. La pauvre tragédie, telle qu'elle est devenue, n'avait pas déjà nos larmes si fort à sa disposition, sans que sa friponne de sœur vînt encore dîmer sur sa récolte. Ce sera sans doute ici que la petite nièce aura pris le trait qu'elle m'a décoché en entrant quand elle m'a présenté l'écran.

Suivez, monsieur, suivez, interrompit le colporteur, en lui montrant une brochure in-4° couverte de papier marbré : voilà qui va avec les deux précédentes que vous venez de voir. C'est un assortiment. Les trois ne se séparent point. Similor ouvrit, et lut :

Apollon pantin et les Muses pantines, ballet neuf. La musique est de MM. Innocent et Charivari, et les paroles d'un je ne sais qui.

Coïonnerie! fadaises! dit-il en jetant la brochure au loin. On voit bien d'où cela part : c'est de quelque malheureux poète lyrique qui n'aura obtenu pension, place, ni cordon.

Oh! pour cette feuille sur laquelle vous portez la main, dit le colporteur, elle est seule de sa bande. Diable, elle a fait un beau bruit, celle-là! Elle nous coûte cher; c'est elle qui m'a fait endosser la bosse. Similor ayant lu les premiers mots du titre :

Discours prononcé à la porte de l'Académie.

Au feu! au feu! s'écria-t-il. Et sur-le-champ il y jeta la feuille qui flamba, et se consuma en un clin d'œil, sous la pincette qu'il tenait appuyée dessus. Eh, morbleu, monsieur, quelle rage vous tient! s'écria le colporteur : que faites-vous? Je fais justice, dit Similor, et j'extermine un écrit qui déchire un homme d'honneur, respectable à mille égards, et qui doit être cher à tous les amateurs du bon et du beau. Respectable tant qu'il vous plaira, dit le colporteur en furie : ma feuille me l'était encore plus; il n'en existe peut-être plus que celle-là. Tant mieux! disait Similor; vous me comblez de me le dire : j'en suis ravi pour ce grand homme, et je lui ferai ma

cour de ma bonne action, à la première rencontre. Je n'ai que faire à tout cela, repartit le colporteur d'un air menaçant : je me soucie bien que vous fassiez votre cour à mes dépens. Vous venez de me brûler pour dix francs de marchandises ; j'en ai refusé encore aujourd'hui un gros écus, et ventrebleu.... Pas tant de bruit, dit Similor, et un peu de prudence. Vos cris pourraient nous attirer ici la présence d'un commissaire, qui, ce me semble, est plus à craindre pour ces dames et pour un drôle de votre espèce, que pour un homme tel que moi. Après tout, je suis équitable : vous me dites que c'est le dernier exemplaire..... Oui, monsieur, ou que le diable m'emporte. A la bonne heure. Tenez, voilà un demi-louis : soyez aussi content que moi. Cette petite branche du rameau d'or ramena, pour une troisième fois, la paix dans ce véritable antre de la discorde ; mais ce ne fut pas pour long-temps.

Chacun reprit ses fonctions ; et Similor ouvrit une nouveauté qui avait pour titre :

Almanach du Diable, pour l'année 1747.

La pièce, suivant la méthode et le style des almanachs ordinaires, débutait par annoncer les éclipses, et l'on y lisait :

« Il y aura cette année, sur l'horizon du faubourg « Saint-Germain, une éclipse du bon goût. Elle arri- « vera le 18 janvier 1747, et elle sera totale, avec

« demeure dans l'ombre. Son commencement sera à « la première représentation d'une pièce nouvelle, « et finira à sa première lecture. »

Cette raillerie univoque et mordante, qui tombait à plomb sur un assez bon auteur et sur ses partisans, remit Similor en belle humeur ; et le livre qui suivit celui-là l'y maintint, mais sur tout un autre ton ; c'était :

Nocrion, ou Histoire véritable et merveilleuse d'un prodige arrivé à l'endroit d'un nommé Fotz, muet du sérail d'Ispahan, qui avait subitement recouvré l'usage de la parole.

Oh ! voici à coup sûr de la gravelure et des godrioles ! Il ne faut pas être grand sorcier pour comprendre qu'un muet, sorti de si bon lieu, et dont la langue se dénoue, ne soit grand babillard, et n'ait de belles choses à dire. L'auteur est un grand maladroit, s'il n'a pas bien édifié sur un si beau fond. — L'ami, je veux prendre un Fotz. — Prenez, monsieur, vous êtes à même. — Combien ? — Tant. — Oh ! c'est trop, dit Similor. Allez, allez, je suis au fait de cette marchandise-là, comme vous, depuis le temps que je m'en mêle pour mon compte : prenez ; voilà plus qu'il ne vaut. Que cela soit dit, vous n'en aurez pas une obole par-delà. Il jeta ce qu'il voulut ; prit un Fotz, l'empocha, et continua son inventaire. La dernière pomme de discorde atten-

dait ici notre curieux. Le fond de la malle était occupé de tous les exemplaires d'une première édition du livre intitulé :

Nouveau Supplément du Dictionnaire de Moréri.

Jusque-là il n'y avait rien de frappant; mais ce qui piqua l'attention de notre homme, c'est l'année de l'impression; elle était de MDCCCI. Un supplément de Moréri en l'année 1801! s'écria Similor, battant des mains : *si non è vero, bene trovato!* Bon cadre à jeter de belles vérités au nez des vivans, supposés morts alors! Il ne cessait de se récrier sur la commodité de ce plan; et, pour démontrer qu'il était très ingénieux, il dit vingt et vingt fois qu'on le lui avait volé. Ensuite, ayant parcouru des yeux la première page, et grommelé à demi-voix quelques lignes de l'avertissement, ce fut bien autre chose : mais, mais je ne m'en puis taire! Mais comment donc, voilà du neuf, du gentil, du léger, de l'heureux, du fin, du délicat! Ce ne fut jamais là de la drogue à vendre sous le manteau. Cela mérite, je ne dis pas privilége et permission seulement, mais récompense et pension. Je garantis à ce seul endroit, corps pour corps, une approbation, que dis-je! une acclamation générale : je voudrais l'avoir fait. En effet, tel était le début de cet avertissement :

« Ce supplément contient les articles de tous les « hommes plus ou moins illustres qui ont paru, de-

« puis les dernières éditions de Moréri, jusqu'à la « présente année séculaire 1801 ; c'est-à-dire, jus- « qu'à une partie du glorieux règne de Louis XV, assis « sur le trône dans le sein d'une paix profonde, et « de son auguste famille, qu'il a le bonheur de voir « multipliée jusqu'à la cinquième génération, etc. »

Similor s'informa du temps qu'il y avait que cette nouveauté paraissait. On l'assura qu'elle n'avait pas encore été mise en vente, et qu'il voyait là tous les exemplaires, qui n'excédaient pas le nombre de deux cents. Oh, parbleu ! cela fera fortune; j'en réponds, car j'en dirai du bien ; je prétends même faire plus : j'aime le roi : on ne l'ignore pas, après tant de témoignages éclatans que j'en ai donnés à sa convalescence. Il verra ce livre demain : demain je vole exprès à Versailles, et perce le petit coucher ; je veux y lire cet endroit-là à sa majesté : on peut compter là-dessus.

Le supplément était écrit en style de dictionnaire, avec simplicité et précision; mais cette précision et cette simplicité étaient justement le tour ingénieux qui donnait une certaine force aux traits dont l'ouvrage était parsemé : et de ces traits malins, les noms omis n'étaient pas les moins piquans. Tel avantageux de nos jours, qui, pour quelques faibles productions heureuses, en ce siècle de bagatelles, s'érige, dans ses rêves, un trophée chez M. Titon, devait, selon l'esprit de ces omissions affectées, se voir déjà, en 1801, placé au rang des noyés. Du reste, ce livre,

ainsi que de vives railleries, contenait aussi, et avec raison, de très justes éloges. Par exemple, Similor, qui eût désiré n'y trouver que le sien, eut le chagrin, en se cherchant sous le *si*, de rencontrer dans sa route au *sa*, celui d'un autre, dont la longueur l'impatienta furieusement pendant le cours de quinze ou vingt feuillets. A l'article de *Saxe* (Maurice, comte de), maréchal de France, on y détaillait les qualités éminentes de ce grand homme; et l'auteur s'était donné ses aises, en écrivain supposé du siècle futur, et qui n'avait par conséquent plus de lois à prendre que de la vérité, ni plus rien à démêler avec la modestie du héros.

Similor, espérant qu'on n'aurait pas plus ménagé la sienne, se hâta d'avoir le nez sur l'encens, et parvint enfin à son article. Heureusement on ne l'avait point omis : il n'eut garde de s'en étonner, mais voici ce qui l'étonna bien.

« Similor (*Matthieu*), écrivain superficiel et « fleuri, qui brillait encore vers le milieu du dernier « siècle. Ses ouvrages, nombreux alors, et dont il « ne nous reste plus que des fragmens, dûrent leur « peu de vogue à l'étrange activité qu'il eut, de son « vivant, à leur procurer des suffrages. Il sut s'in- « troduire chez les grands et s'insinuer chez les fem- « mes, qui distribuaient alors les honneurs du Par- « nasse; il déprimait à demi-mot les bons poètes, « exaltait effrontément les mauvais, et soudoyait « nombre de prôneurs. Il faisait composer, et com-

« posait lui-même ses éloges, que, par des envois « anonymes, il faisait ensuite insérer dans les feuilles « périodiques, dont la capitale et les provinces étaient « alors infectées. Tout ce manége ne le sauva pas « d'un grand discrédit, et même de son vivant. Il « n'était presque plus mention de lui sur la fin de sa « carrière : de là vient qu'on ne sait pas précisément « où, quand, ni comment il mourut. Les uns veulent « que ce fut à la première représentation de sa der- « nière pièce, où il expira subitement avec elle sur « le théâtre; sur quoi même ils rapportent cette « épitaphe :

Ci gît Similor, qui sur terre
A remboursé maint camouflet,
Et qui, par messieurs du parterre,
Fut tué d'un coup de sifflet.

« D'autres le font mourir tout naturellement, dans « son lit, d'une attaque d'apoplexie, causée par un « embonpoint excessif. C'est au savant continuateur « de l'abbé d'Olivet à nous débrouiller cette anec- « dote, et à constater lequel de ces deux faits est le « plus vrai et le plus vraisemblable. ».

Sa surprise et sa rage furent telles, qu'il en pensa tomber évanoui, et en quelque sorte vérifier ainsi d'avance la première de ces deux opinions. Il se remit et se posséda, roulant dans sa tête différens moyens pour empêcher ce livre de voir le jour. Son premier dessein fut de payer toute l'édition; il en demanda le prix : on lui dit cent pistoles. L'avarice

effrayée lia les mains à l'orgueil mortifié, pour les délier à l'artifice. Le plus simple eût été, sans faire mine de rien, d'aller chez le commissaire, et de faire mettre la main sur le collet du colporteur et sur la malle : mais son objet était d'anéantir exactement les deux cents exemplaires; et ce n'étaient pas là de ces sortes d'effets saisis, ni de ces dépôts sacrés dont rien ne sort jamais des greffes. Ne voulant donc s'en fier qu'à lui seul, il s'y prit autrement.

Il commença, pour mener à bien son projet, par se bien rasséréner, prendre et payer deux exemplaires, bien refermer la malle, et rendre la clef. Ramenant ensuite un léger sourire sur le bord de ses dents, il se rapprocha de la table, reparla du voyage de Versailles et de sa protection, refit sa cour à Manon, sonna le Champagne, et le versa gaîment à profusion.

Quand ses fumées eurent achevé de mettre la bonne compagnie sur le bon ton : Mon camarade, dit d'un air enjoué Similor au colporteur, ma foi, plus je vous examine de pied en cap, plus je me reproche d'avoir hier eu la berlue, en ne voyant pas que votre bosse en était une postiche. Et à quoi cela devait-il se voir? dit le colporteur. A vos gras de jambes, reprit Similor, à cette face de jubilation. Belle rêverie, répliqua l'autre, d'imaginer qu'il y ait des jambes et des visages particuliers pour les bossus! N'en doutez pas, Similor; tenez, examinez-moi bien, vous verrez en moi, de la tête aux pieds, un homme

vraiment taillé pour arborer la bosse avec succès; elle m'ira, comme de cire. Je veux vous en donner le passe-temps, et que vous me l'essayiez.

L'épreuve parut divertissante : on y taupe, on lui applique très correctement la bosse sur les épaules; il se la fait attacher par-dessous le justaucorps, et l'on éparpille galamment sa perruque naissante par-dessus la convexité. Cela fait, il se présente au miroir, comme ferait un abbé qui sort de sa toilette; se promène avec toutes les grâces d'un bossu, se carre, se tourne à droite, à gauche, se tord le cou à se regarder à la glace : Eh bien, monsieur, eh bien, mesdames, suis-je bien? Comment me trouvez-vous? Voilà, voilà ce qui s'appelle un bossu.

Tous de se récrier qu'il était à peindre, qu'il était visiblement fait pour être bossu, tortu, tout ce qu'il voudra : on lui bat des mains, on crie *vivat!* Il s'égaie tout de bon, et comme par enthousiasme, il folâtre; on crêve de rire; il danse, il fait la cabriole; et saute le bossu. Jamais Polichinel ne fut si fêté, si claqué, si brillant; jamais scène si folle ne se joua sur le théâtre de la folie.

Cependant M. le colporteur fessait son Champagne, en grivois qui profitait d'une bonne aubaine. Rien n'était plus naturel que des besoins qui l'obligeassent à sortir. Aussi rentrait-il pour la troisième ou quatrième fois, quand à son tour Similor, qui crut avoir assez préparé le moment pour enlever la malle, s'écria qu'un enfant en pleurerait, et courut

à la porte, le cœur épanoui d'une joie secrète à l'approche d'un dénoûment heureux. Mais quel coup de théâtre pour les lecteurs! et quel coup de foudre pour le pauvre diable!

Tout en ouvrant la porte, il se vit l'estomac pointé par deux ou trois hallebardes que lui présentèrent autant de gens à moustache, suivis d'un commissaire et un exempt. Ah, chien de bossu! lui cria l'exempt en lui serrant la gorge, nous te tenons donc enfin! Ah! tu paieras les peines que tu nous donnes depuis si long-temps! en prison! Messieurs, messieurs! criait de son mieux celui qu'on étranglait, vous vous méprenez indignement. Entendons-nous, songez bien à ce que vous faites. Nous y songeons très bien, dit le commissaire en se rengorgeant, et d'un ton de fausset : vous êtes bien celui que nous cherchons, et vous n'êtes pas fait de façon qu'on s'y puisse méprendre. Au Châtelet! M. le commissaire, dit Similor en se rengorgeant de son côté comme il put, vous vous trompez, vous dis-je, je ne suis pas plus bossu que vous. C'est aussi, reprit l'homme de robe, un faux bossu que nous cherchons : ne vous faites pas mettre les menottes ; obéissez de bonne grâce à justice, et marchons. Similor, outré et se débossuant en fureur, jeta la malle à son maître, en disant aux autres : Tenez, tenez, voilà votre bossu. Celui-ci lui rejeta la bosse, jurant qu'il n'y prétendait rien, qu'elle était bien à lui. Tous deux pelottaient et se la renvoyaient à grands coups de pieds, avec les

meilleures raisons qu'ils pouvaient imaginer. Me serais-je avisé, comme un sot, disait le colporteur, de vouloir faire le bossu avec cet air joufflu et ces jambes-là ? Ne voit-on pas, clair comme le jour, que c'est un déguisement assorti à la figure de cet homme-là ? Qu'il réplique à ceci. Similor resta un moment interdit de se voir battu de ses armes. Le commissaire, qui n'était rien moins qu'un Salomon, pour démêler le vrai possesseur de la bosse, las de sa perplexité : Çà, çà, marchons, dit-il ; voilà bien des raisons ! toutes les bosses du monde et tous vilains cas sont reniables, on le sait bien, et tout ceci ne finirait pas. Qu'on les mène tous deux au cachot : le fait s'éclaircira là tout à loisir.

Similor, consterné, comme on peut se l'imaginer, en envisageant le mauvais tour qu'on donnerait à une pareille aventure, obtint enfin, par larmes et par prières, un moment d'entretien secret avec le commissaire et l'exempt. Étant donc passé avec eux dans une chambre voisine, il s'y nomme, et fait un détail circonstancié de ce qui venait d'arriver. Il n'en était pas mieux ; et toute son éloquence échouait, sans une cinquantaine de pistoles qu'il avait heureusement sur lui : il les jeta sur une table verte. A l'harmonie d'une si belle péroraison, M. le commissaire baissa son fausset d'un ton, et l'exempt s'humanisa. Ils se parlèrent à demi-voix, pour se concilier sur le renvoi de leur suite, et promirent à Similor de lui rendre bon compte des exemplaires qui l'intéressaient

si fort. Bref, ils lui montrèrent un petit degré dérobé qui descendait dans la petite rue des Marais. Il l'enfila bien vite, et regagna de même son logis, laissant tout le monde extrêmement satisfait d'avoir eu, avec son soupé et son argent, une comédie si plaisante dans un temps où il y en a si peu.

Car il est temps enfin de mettre mon lecteur au fait, en lui disant que, depuis la rencontre de la vieille jusqu'à l'entier dénoûment, tout ne fut qu'un jeu concerté par une bande de colporteurs, qui avaient de justes raisons d'en vouloir à Similor (autre matière à une nouvelle nuit de *Straparole*). Nièce, neveu, tante, archers, commissaire, exempt, tous n'étaient que de faux personnages qui, de longue main, s'étaient distribué les rôles, et avaient su ajuster la scène au théâtre, selon les différent es circonstances; et les fréquentes sorties du colporteur, après le vin de Champagne, avaient servi à faire les derniers arrangemens.

Après deux ou trois jours, il en revint bien à Similor des soupçons qu'il voulut éclaircir; mais en vain : on retrouva bien le théâtre; mais les acteurs étaient disparus. Il ne put plus douter qu'il n'eût été joué; et cette découverte de sa part aurait manqué à la pleine vengeance des rieurs. Depuis ce temps, il ne voit passer malle ni bosse, qu'il ne lui souvienne de la Malle-Bosse.

VOYAGE DE BEAUNE.

VOYAGE DE BEAUNE.

A M. JEANNIN.

De Dijon, le 10 septembre 1717.

MONSIEUR,

Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores iniquitatem, et prolongaverunt. Psal. CXXVIII, 3.

VOILA en deux mots le résultat du voyage fatal dont vous avez fait le premier pas avec moi. Je trouve une lettre de M. Michel, qui finit par ces mots : « Si jamais vous avez à passer à Beaune, n'y « passez, mon cher, qu'incognito, et croyez-moi. » Chacun me renouvelait cet avis ; mais on ne peut tenir contre sa destinée : j'ai toujours voulu croire les Beaunais plus scrupuleux sur le chapitre de l'hospitalité, à l'égard surtout d'un enfant d'Apollon.

Je suis persuadé, dans toutes les provinces,
Qu'Arétin fut jadis très respecté des princes ;
J'espérais de ce peuple encor plus de bonté.
Pardonnez, chère épaule, à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner mon ennemi d'un crime :
Malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.

Tout aura sa place : il ne faut pas commencer par

la péroraison. Vous savez ce qui m'arriva jusqu'à notre séparation; rien que d'honorable, rien que d'heureux. Voici le reste. Il n'est pas besoin de vous dire que vous me laissâtes à la grande justice. A peine m'aviez-vous quitté, que je fus accosté du vieux curé de Vougeot; nous liâmes ensemble un entretien qui me laissa passer trois ou quatre heures sans chagrin; il roula sur les dogmes de la foi,

Et nous jouâmes l'un et l'autre
Le rôle de notre état:
Messire Jean faisait l'apôtre,
Et moi je faisais l'apostat.
D'abord la dispute paisible
Se fit raison contre raison;
Mais bientôt on changea de ton,
Et le combat devint terrible.
Je redoublais mes argumens:
Dépourvu de raisonnemens,
Notre homme s'enfuit dans la Bible,
Et fait là son retranchement.
Je cours après, je viens, j'assiége;
Mais notre furieux cafard,
Derrière le sacré rempart,
S'écrie: Indévot! sacrilége!
Ses yeux, au défaut du latin,
Lui servirent de privilége.
Je presse, on capitule enfin.
Ah! le bel apôtre de neige:
Sa voix commençait à baisser,
Et sa foi, déjà confondue,
Paraissait prête à s'éclipser,
Quand j'eus un peu de retenue.

Dieu, que je crains, me fit cesser;
Mais, sans ma peur de l'offenser,
Ma foi, sa lance était rompue.

Il commençait à laisser la partie, et à demander quartier par un lâche éloge, quand, pour l'honneur de Dieu, je démasquai mon sophisme : nous fîmes la paix au premier cabaret de Vougeot, et nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter; je restais avec une compagnie taciturne.... Les courses de nuit sont déjà si ennuyantes!... Celle-là surtout avait je ne sais quoi de plus triste, de plus trouble que les autres.

Du haut de la voûte azurée,
La maîtresse d'Endymion
A peine éclairait d'un rayon
Notre marche mal assurée :
La nuit d'un vaste crêpe environnait ses feux;
Tout, jusqu'à la verdure, était noir à nos yeux.
Aucun ruisseau voisin, de son tendre murmure,
N'égayait les tristes passans;
Des oiseaux de mauvais augure
Les cris funèbres et perçans
Jetaient l'effroi dans la nature.
Les présages fâcheux, noirs enfans de la nuit,
Me la rendaient encor plus lugubre et plus noire.
J'eus des pressentimens de je ne sais quel bruit,
Et vous verrez, par ce qui suit,
Si je ne devais pas les croire.

Pour comble d'incommodité, n'alla-t-il pas tomber une pluie désespérée! Vous savez quel vernis

cela donne aux horreurs de l'obscurité. Chacun maudit l'instant où il était sorti de Dijon. Moi seul inébranlable, je gageai contre le ciel d'être de bonne humeur : en effet, ma gaîté se maintint contre la tempête et l'orage, qui durèrent seulement jusqu'aux portes de Nuits, où je repris des forces : je ne respirais que désordre et remue-ménage. Malheur à qui s'avisait de dormir à mes côtés ! Pour animer tout le monde, je fis cette chanson, que je chantai sur l'air de *Joconde :*

A moi, garçon, vite à grand trait
Verse à toute la bande !
A toi, Pontoir, à toi, Marêt,
A la santé de Lande.
Pour savourer ce jus si bon
Que le pays nous donne,
Que ce coup n'est-il aussi long
Qu'on a l'oreille à Beaune !

Il est tel endroit où une chanson du Pont-Neuf l'emporte sur celle du Palais-Royal : chacun voulut savoir la mienne ; on la répéta pendant deux heures à gorge déployée. Au bout de quelque temps la station finit, et nous partîmes, voulant nous rendre à Beaune de bonne heure : je fis ces trois dernières lieues moins gaîment que les premières. Mes amours me remontèrent en cervelle à la barbe de toute ma philosophie : il fallut s'y livrer ; je soupirai.... Je m'éloignai pour être seul.... Un homme tel que je l'avais été jusqu'alors m'aurait fort importuné ; la

vive image d'un bonheur passé, le pressentiment, la prévoyance de l'avenir indubitablement plus funeste arrêta toutes mes réflexions. Pour en adoucir l'amertume, je m'amusai à composer cette ode élégiaque :

Muse, de mon amour ta voix est dédaignée ;
Tu ne pourras jamais prévenir ton malheur :
Laisse, laisse parler mon cœur ;
Et, si tu veux servir ma flamme infortunée,
Remets ta lyre à ma douleur.
Si tu veux qu'on se rende aux ennuis qui me pressent,
Il me faut cette voix dont le son douloureux
Fléchit les enfers rigoureux :
Le cœur de l'infidèle à qui ces cris s'adressent
N'est pas moins inflexible qu'eux.
Mais pourquoi la fléchir ? servez plutôt ma rage,
Dieu, vengeur du parjure, accablez de vos coups
Un cœur à qui le crime est doux.
Arrêtez.... qu'ai-je dit ? je revois une image
Qui fait tomber tout mon courroux.
La trahison n'a rien enlevé de ses charmes :
Jaloux de plus en plus du sort de mes rivaux,
Mon amour croît avec mes maux ;
Mes yeux, mes tristes yeux, au travers de mes larmes,
Lui trouvent des appas nouveaux.

Mais retournons à ma narration. Entre mille défauts, j'ai celui de vouloir trop intéresser les gens à mon malheur. L'aurore, comme le dit le pompeux père Le Moine, avait déjà chassé la nuit avec son fouet de pourpre, et ouvert la porte au jour avec une clef de vermeil,

Quand on aperçut le poulet
Du plus haut clocher de la ville,
Où la Parque, un peu trop habile,
A pensé couper le filet
Des jours de votre humble valet.

A l'aspect de ce redoutable haras, mon cœur battit comme celui de l'infortuné Régulus, quand, à son retour, il découvrit les tours de Carthage; mais il n'était plus temps de reculer. Après avoir donc arboré le pavillon blanc, c'est-à-dire après avoir épanoui les couleurs de Dijon sur mon chapeau, j'entrai fièrement sur les terres ennemies, en me recommandant à la dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fût que cinq heures, l'espoir du spectacle faisait déjà fourmiller les rues de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple amassé,
J'avais l'orgueil et la malice
De me prendre pour un Ulysse
Entrant à la cour de Circé.

L'air du pays me surprit; il m'échappa deux ou trois traits qui avaient bien le goût du terroir. Comme c'est fête à Beaune le dimanche aussi-bien qu'ici, je voulais entendre la messe : je demandai aux passans si on la disait le matin. On me répondit par un éclat de rire qui me réveilla; mais ce fut pour une deuxième chute plus lourde que la première. Ma mère, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étais bien hâlé, je répondis qu'il avait fait un soleil de diable toute la nuit. Le second éclat de rire que

cette bêtise occasionna me fit tenir sur mes gardes. Le génie abrutissant de Beaune m'avait déjà fait avaler un air empoisonné, J'eus bientôt trouvé du remède : je courus purger mon esprit à l'hôtel des Trois Maures, où je trouvai les médecines si bonnes, que j'en avalai quinze ou vingt sans les rendre. Muni d'un bon déjeuner, je fus à ma toilette, et de là à je ne sais quelle église; du moins sais-je bien que la Providence avait pris de si bonnes mesures, que tel qui s'y trouva pour y lorgner fut contraint d'y prier Dieu :

Non pas qu'il y manquât de femmes;
Tout en était rempli depuis la porte au chœur :
Mais c'est qu'en vérité ces dames
Auraient effrayé Jean-sans-Peur.
Mes yeux, qui partout galopaient,
N'en rencontraient que d'effroyables;
Et, sans le bénitier où leurs mains se trempaient,
J'aurais cru que c'étaient des diables.

Je crois qu'elles furent bien scandalisées de la dévotion d'une centaine de jeunes gens qui les environnaient : on ne les gratifia pas d'une distraction, et jamais Dieu n'eut à des messes d'onze heures et demie des cœurs moins partagés. N'allez pas tirer de là conséquence contre tout le peuple de Beaune; la laideur n'y est pas générale comme la bêtise. On trouve de la fleur et du son dans un sac de farine; mais, ma foi, je pense qu'on l'avait bien ôtée, et que le diable avait emporté la fleur, et Dieu le son.

En sortant de là, un vieux ami de mon père m'emporta chez lui pour y dîner.

Le buffet était prêt, et la nappe était mise :
L'hôte m'y régala du mieux.
Surtout je vous dirai qu'à ce repas mes yeux
Furent plus heureux qu'à l'église.
On m'avait mis
Vis-à-vis
Une pucelle à blonde tresse,
Dont l'air aimable et languissant
Redoublait ce charme innocent
Que nous voyons à la jeunesse.
De ses grands yeux, tendres et mornes,
Il tombait des regards dont la douce pudeur
Eût fait sortir, sur mon honneur,
L'âme des capucins des bornes.
Je me plus devant elle à parler de l'amour ;
Je peignis les douceurs d'une vive tendresse,
D'une rupture, d'un retour,
Et d'une innocente caresse ;
Enfin, je mis si bien les plaisirs dans leur jour,
Que j'en vis soupirer ma convive adorable.
Peut-être, disait-elle, en jugeant de mes feux
Par la vivacité de ces portraits heureux :
Ah ! qu'il sait bien aimer ! que n'est-il plus aimable !
Je voudrais le rendre amoureux.

Depuis deux heures de séance nous ne songions guère à dire grâces, quand tout à coup

Exoritur clamorque virûm, clangorque tubarum ;

chacun court de la table à la fenêtre : moi seul, pour voir de plus près, je voulus descendre dans la rue :

aussi rien ne m'échappa; je puis même dire que je vis une fois plus qu'un autre. Ce tintamarre annonçait l'ouverture du prix où les chevaliers de dix villes marchaient en bel ordre. Ceux de Chaumont, comme les plus étrangers, avaient le pas. Nos Dijonais suivaient; ils voulurent, en passant vers moi, m'emmener avec eux, me disant à l'oreille qu'ils m'avaient entendu menacer. Je m'excusai opiniâtrément de les suivre, sous prétexte que j'étais sans épée. Quant aux menaces, je leur dis :

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux;
Et quand je serais seul, je les bâterais [1] tous.

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes importuns, et m'en délivra. Châlons, Saulieu, Clagny, Nuits, Sémur, et deux autres villes dont j'ai oublié les noms, parurent après. Les chevaliers de Beaune parurent enfin sous la livrée verte. Dès que j'en fus aperçu, mon nom courut de gueule en gueule, et vola par les airs. On porta, d'un bout de la troupe à l'autre, la main sur le cimeterre; en un mot, j'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes se tournèrent de mon côté. Vous me croyez perdu, tant s'en faut. Toutes ces pointes baissées avec l'étendard m'honorèrent d'une salve militaire, qu'au milieu de tout ce vacarme je reçus d'un air tranquille et reconnaissant, le bonnet au poing, le corps incliné, l'index de la main droite sur la bouche,

[1] Allusion au mot *bâter*.

promettant par ce signe de ne rien dire. J'eusse tenu ma promesse, si la jeunesse outre-cuidée, qui suivait ces bons et loyaux chevaliers, n'eût rompu ce traité de paix. Ces rossignols, la plume sur l'oreille, le fusil sur l'épaule, marchaient cinq à cinq; et comme le ruisseau du milieu de la rue coulait abondamment, chaque soldat du milieu, pour ne pas rompre son rang, marchait dans la posture du colosse de Rhodes. Je ne pus m'empêcher d'en plaisanter avec ceux qui m'entouraient. La superbe infanterie me fit une décharge de regards foudroyans, que je payai d'un sourire de mauvais augure : nous ne nous fîmes pour lors aucun mal. Tous ces coups-là et ce spectacle finirent. Le torrent curieux m'entraîna aux buttes où s'allait disputer le prix.

Un feuillage agréable, assez bien ajusté,
Formait un long rang de portiques
Servant de face à quantité
De loges frêles et rustiques :
Deux longs ais sur chacune appuyés par les bouts
Tremblaient sous le poids des bouteilles;
Et, dansant au son des glougloux,
Des chantres alentour y brisaient les oreilles.
Tandis que, sur un noir éloigné de cent pas,
Mars, las d'ensanglanter la terre,
Et frappant les échos du bruit de son tonnerre,
Signalait à nos yeux l'adresse de son bras.
Cependant, parmi le fracas
Des pots, des verres et des armes,
Dans les beaux yeux Amour étalant ses appas,

Livrait au fond des cœurs de terribles combats,
Et causait de vives alarmes.

Il n'est que d'être crotté pour affronter le bourbier. Ma passion ne m'en laissant pas à craindre d'autres, je laissai hardiment courir mes yeux de belle en belle. Au plus fort de mon attention, une jeune Beaunaise, sortie de Dijon depuis quinze ou seize mois, et que j'y avais vue l'intime de ma cousine, me reconnut, et m'aborda pour me demander comment elle et moi nous nous portions. Je ne répondis rien à ces questions frivoles :

Sed graviter gemitus imo de pectore ducens,

je suis trahi, lui dis-je; vous ne voyez plus en moi que le reste de votre cruelle amie : elle est infidèle.... elle me tue. Que votre présence me rappelle d'heureux momens perdus pour jamais! Cette nouvelle l'étonna plus que ma douleur; mais ma douleur la fâcha plus que cette nouvelle. Je tâchais de goûter les avis obligeans qu'elle voulut me donner sur une perte qui lui déplaisait moins qu'à moi :

Mais mon malheureux cœur chérit son esclavage,
Et ne veut pas qu'on le soulage :
Je ne sais que la mort, trop lente à m'arriver,
Qui puisse en arracher l'image
Qu'un trop fidèle amour a pris soin d'y graver.

Tout se plut à m'accabler. Laissez dire les amans. Vous allez voir que j'eus la plus belle occasion du monde pour aller en l'autre, sans avoir voulu en profiter. La rencontre de cette fille me laissa dans

une rêverie dont les devises environnées de guirlandes me tirèrent. La première que je vis était morte; du moins son corps était séparé de son âme: cela s'appelle, ce me semble, être mort. Deux arquebuses peintes en sautoir avaient pour légende: *licet divisa, tendunt eòdem :* entendant par ces mots que les différentes troupes de chevaliers, quoique divisées, tendaient au même but. Cette pensée s'offre par les armes, dont les bouches sont dirigées, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Je passais aux autres, quand il fallut m'abandonner à une troupe d'étrangers et d'amis qui m'emmenèrent pour boire: vie qui dura jusqu'à sept ou huit heures du soir, que je les quittai pour aller souper avec d'honnêtes gens qui m'attendaient. En passant par la grand'rue, je vis un âne arrêté, auquel j'attachai une belle tresse de rubans verts, en lui disant : *Marche au but.* Les témoins, qui n'étaient pas de Beaune, en rirent; mais j'ai su que les citadins en avaient juré vengeance : en l'attendant, je soupai comme un roi.

Avant d'en être à la chanson,
Je fis bien trotter l'échanson.
Pour satisfaire enfin les dames,
Au son du hautbois nous dansâmes;
Ensuite, pour fermer le divertissement,
Je racontai nonchalamment
Les merveilleux effets de la bague enchantée.

Voilà bien des mouvemens pour une journée que devait suivre une nuit assez fatigante : aussi me

environné. Je n'avais qu'une canne, qu'après un moment de forte résistance, je jetai contre terre, pour désarmer cette meute affamée, et sauver ma carcasse. Mais lorsque je vis qu'on ne m'en faisait pas plus de quartier, donnant à tort et à travers de quinze ou de vingt épées nues, j'essuyai la moitié des coups, j'esquivai et disparus. Me voilà donc seul à l'abri de l'orage, avec un coup de pointe très léger dans le flanc. Minuit sonnait, les rues étaient calmes et désertes, la lune y donnait aplomb. La question était de regagner mon logis : je marchais pas à pas dans l'ombre; je le voyais enfin; déjà je riais de mon aventure, quand je vis tous mes gens venir à moi flamberge au vent. Il fallut encore fuir ou mourir: je tournai donc gaîment les talons; et j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai pour les complimenter sur leur grand courage, et leur aversion pour les duels. Mes discours redoublèrent leur course; leur course redoubla la mienne : je me fis bientôt perdre de vue, et je commençais à respirer; mais....

Admirez avec moi le sort dont la poursuite
Me fait tomber alors au piége que j'évite.

Je me trouvai, pour la troisième fois, bec à bec avec mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeais autour d'eux pour les braver, ils firent plus d'efforts que jamais pour m'atteindre.

Pour me dérober à la troupe
De mes lâches persécuteurs,

Pégase, auteur de mes malheurs,
Que ne me tendais-tu la croupe!

C'était fait de moi. Je n'espérais plus m'échapper: poursuivi, pressé, presque atteint d'une légion d'épées, au travers de rues inconnues, dont les détours me remettaient incessamment au milieu de mes rivaux; sans secours, sans armes, je songeais plus à dire le *libera* que le *lætatus sum*, et je faisais, hélas! de bien tristes réflexions, quand je me vis secouru d'une des plus fortes mains que mon ange eût pu me choisir. Une jeune demoiselle, plus aimable que l'Amour, regardant par une fenêtre, et me voyant à la tête de tant d'épées, cria qu'on allait m'assassiner. Un homme et un frère, regardant par une fenêtre du haut, lui dirent d'ouvrir la porte; elle le fit. Je la vis, j'entrai, et j'offris mes actions de grâces à l'escouade, puis me laissai mener dans une chambre où l'on me fit coucher. Le matin, cherchant par la maison, pour remercier avant d'en sortir, d'appartement en appartement, j'entrai dans celui où était couchée ma belle libératrice. J'approchai du lit dont elle avait ouvert le rideau au bruit que j'avais fait pour lui témoigner ma reconnaissance. Qu'elle était belle! je ne sais si la reconnaissance lui prêtait de nouveaux charmes à mes yeux;

Mais jamais à ma belle ingrate
Je ne vis un teint si vermeil.
La fraîcheur d'un profond sommeil
Attendrissait l'éclat de sa peau délicate;

Enfin, la toile de ses draps
Noircissait auprès de ses bras.
Ses yeux bleus et touchans brillaient d'un feu céleste;
Mes regards sur sa gorge allumaient mon esprit,
Qui, se glissant au fond du lit,
Semblaient me découvrir le reste.

Belle et rare conjoncture pour un esprit romanesque, qui aime à *mettre tout Cyrus dans un compliment!* Je fis le mien le plus précis et le plus énergique que je pus. Mes adieux finis, je courus à mon logis, où je trouvai ma mère, qui me fit partir sur-le-champ en litière (à Beaune, on dit sur la litière). Voilà, monsieur, l'histoire fidèle que tout le monde sait et commente à sa fantaisie. Un petit nombre de beaux esprits ne m'en estiment pas moins; d'autres me blâment, quoique après tout

Je trouve qu'il est honorable
De me voir haï dans un lieu
Où l'ânerie est estimable :
Car, comme enfin, sans plaire à Dieu,
Je ne saurais déplaire au diable,
De même, quand vous me chassez,
Illustres citoyens de Beaune,
Il me semble que c'est assez
Pour me faire entrer en Sorbonne.

Mes fâcheux supérieurs ne peuvent me cacher leur mauvaise humeur, ni moi le chagrin qu'elle me cause. J'ai le courage de vous écrire, c'est-à-dire de me consoler; je le fais enfin : unique douceur, pre-

mier plaisir que mon cœur ait goûté depuis treize jours. Il est temps qu'il prenne fin.

Je m'y suis trop abandonné :
Revenez, sombre ennui, c'est assez vous suspendre ;
Peut-être je me fus damné
En tardant trop à vous reprendre.

N. B. Le manuscrit qui a fourni cette pièce ajoute que les chevaliers de l'arquebuse de Beaune ayant gagné, en 1715, le prix de dix compagnies, Piron, qui habitait alors sa patrie, tourna les Beaunais en ridicule, dans une ode burlesque. Quinze mois après, les Beaunais rendirent leur prix : Piron, malgré ses amis, voulut être témoin de ces nouvelles fêtes, et y essuya l'aventure qu'on vient de lire. Les colériques Beaunais n'ayant pu l'assassiner, firent en vers une plate complainte sur sa fuite, qu'ils lui envoyèrent. Piron leur répliqua :

Brave et savant peuple de Beaune,
Fils de Phébus et de Bellone,
Qui suivez ces dieux tour à tour,
Glorieux des exploits célèbres
Que vous fîtes dans les ténèbres,
Vous les produisez donc au jour.

Chanson digne de vos écoles !
Le sujet, l'air et les paroles,
Tout y ressent le nom beaunois.
Pour nous la rendre encor plus belle,
Que ne pouviez-vous avec elle
Envoyer ici votre voix ?

De la part d'un de vos libraires,
J'en ai reçu cent exemplaires;
J'en attends encore un envoi.
M'en eussiez-vous donné dix mille,
Ils ne pourraient être inutiles,
Et j'en ferais un bon emploi.

Lorsque, sans verge et sans épée,
Sur ma carcasse constipée
Je vis briller cent glaives nus;
Je le raconte à votre gloire,
Vous me fîtes venir la foire,
Vous me deviez des torche-culs.

Hic meta laborum.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

NOTICE sur Piron..... Page j

Jugement de La Harpe sur *la Métromanie*..... xx
Jugement de Palissot sur *la Métromanie*..... xxiij
Épître dédicatoire à monseigneur le comte de Maurepas, ministre et secrétaire d'état..... 3
Préface de *la Métromanie*..... 5
LA MÉTROMANIE, comédie en cinq actes et en vers... 51

Préface de *Gustave-Wasa*..... 193
Stances en tête d'un exemplaire présenté à la reine de Suède en 1733..... 224
GUSTAVE-WASA, tragédie en cinq actes..... 227

Épître au roi d'Espagne..... 319
Préface de *Fernand-Cortès*..... 325
FERNAND-CORTÈS, tragédie en cinq actes..... 347

TOME SECOND.

Épître. — A madame la comtesse de ***..... Page iij
Préface des *Courses de Tempé*..... ix
LES COURSES DE TEMPÉ, pastorale en un acte et en vers..... 3

Prologue de l'opéra de *la Rose*..... 51
LA ROSE, opéra comique en un acte..... 57

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITRES.

A madame de Villerey, en lui envoyant mes stances sur les Misères de l'amour..... Page 115
A M. le marquis de L***, qui s'aimait mieux avec moi qu'avec M. de Voltaire; pendant qu'au contraire la marquise aimait mieux M. de Voltaire que moi... 117
A mademoiselle Chéré, à Saint-Ouen. 1723..... 123
A M. le Duc de Nevers. — La Goutte..... 130
A madame de Boullongne, qui se plaignait de l'insomnie, et ne pouvait s'endormir qu'un livre à la main..... 136
A madame de Tencin, en lui envoyant une chaise percée. 139
A la même, en lui envoyant une boîte à quadrille... 141
A M. Duménil-Patry, procureur du roi à Caen, qui nous avait honorablement hébergés dans un voyage de Normandie..... 145
A madame de ***, en lui envoyant des jarretières... 149
A M. le comte de Livry..... 151
Épître gauloise, au très aventureux, très frisque, très accort et très courtois chevalier Navarros..... 153
A M. le comte de Maurepas..... 155
A M. le comte de la M ***, qui, en partant de ses terres du Mans, m'en avait promis des perdrix, qu'il ne m'envoyait pas..... 157
Au chien de madame ***, en lui envoyant des tablettes le jour de l'an..... 159
Madame *** à M ***, un jour de l'an..... 161
A madame de ***..... 162

A M. le comte de Saint-Florentin, depuis M. le duc de La Vrillière..... Page 165
Au même..... 171
Au même..... 174
Au roi de Prusse..... 178
A M. le comte de Saint-Florentin..... 181

ALLÉGORIES.

Le Phaéton moderne..... 188
Le Poulailler..... 189
La Pincette..... 193
La Rose. — Pour mademoiselle de Richelieu..... 198
Envoi à madame l'abbesse du Trésor..... 201
La Pépinière..... *ibid.*

CONTES.

Rosine, ou tout vient à point qui peut attendre..... 206
Le Miroir de la vérité..... 227
Conte épigrammatique..... 236
Le Moine bridé, ou la bride ne fait pas le cheval..... 237
L'amour filial..... 242
Le Moine défroqué..... 243
Le Nez et les Pincettes..... 248

FABLES.

Le Lion et la Fourmi. — Au Roi..... 254
Le Roitelet..... 258
La Poule aux quarante coqs..... 260
La Lyre d'Orphée et les Singes, au sujet des nombreux fabulistes de ce temps..... 262
Le Tonneau de vin et la Bouteille d'encre..... 264

Les Représailles des Animaux..... Page 267
Le Rossignol. — A M. le comte de ***, qui, de sa campagne, me reprochait la rareté de mes lettres qui l'amusaient..... 271
L'Ours et l'Hermine..... 272
La Noblesse..... 276
Le Goupil et la Poule..... *ibid.*
Le Cochon de lait et le Charlatan..... 278
La Tour et le Rocher..... 280
La Neige..... 281
L'Avare et son Héritier..... *ibid.*
Le Hibou et la Linotte. — A de jeunes agréables, qui me plaisantaient sur ma vie retirée..... 284
Le Pigeon et l'Hirondelle..... 286

ÉPITAPHES.

I. Vers au bas d'un Crucifix..... 289
II. Sous la pyramide dressée à Arcy-sur-Aube, à l'honneur de M. de Grassin, qui avait donné 50,000 livres pour rétablir le dommage causé par un incendie... *ibid.*
III. Épitaphe de mademoiselle Lecouvreur..... *ibid.*
IV. Épitaphe de J.-B. Rousseau..... 290
V. Mon Épitaphe, épigramme..... *ibid.*
VI. La même Épitaphe réduite à deux vers..... *ibid.*

ÉPIGRAMMES.

I..... 291
II. A l'Académie française..... *ibid.*
III..... 292
IV..... *ibid.*
V. *Beati pauperes*..... *ibid.*
VI..... 293

VII. Épitaphe d'un Grammairien..... Page 293
VIII. Sur l'air de *Joconde*..... 294
IX. Contre La Chaussée..... 295
X. Contre La Harpe..... *ibid.*
XI. A l'Auteur d'un Discours d'éloquence, couronné à l'Académie..... 296
XII..... 297
XIII..... *ibid.*
XIV. La Forge des Furies..... *ibid.*
XV..... 298
XVI..... *ibid.*
XVII..... 299
XVIII. Sur la tragédie d'*Œdipe* de Voltaire..... *ibid.*
XIX. Épigramme d'un Suisse..... 300
XX. Ma dernière Épigramme..... *ibid.*

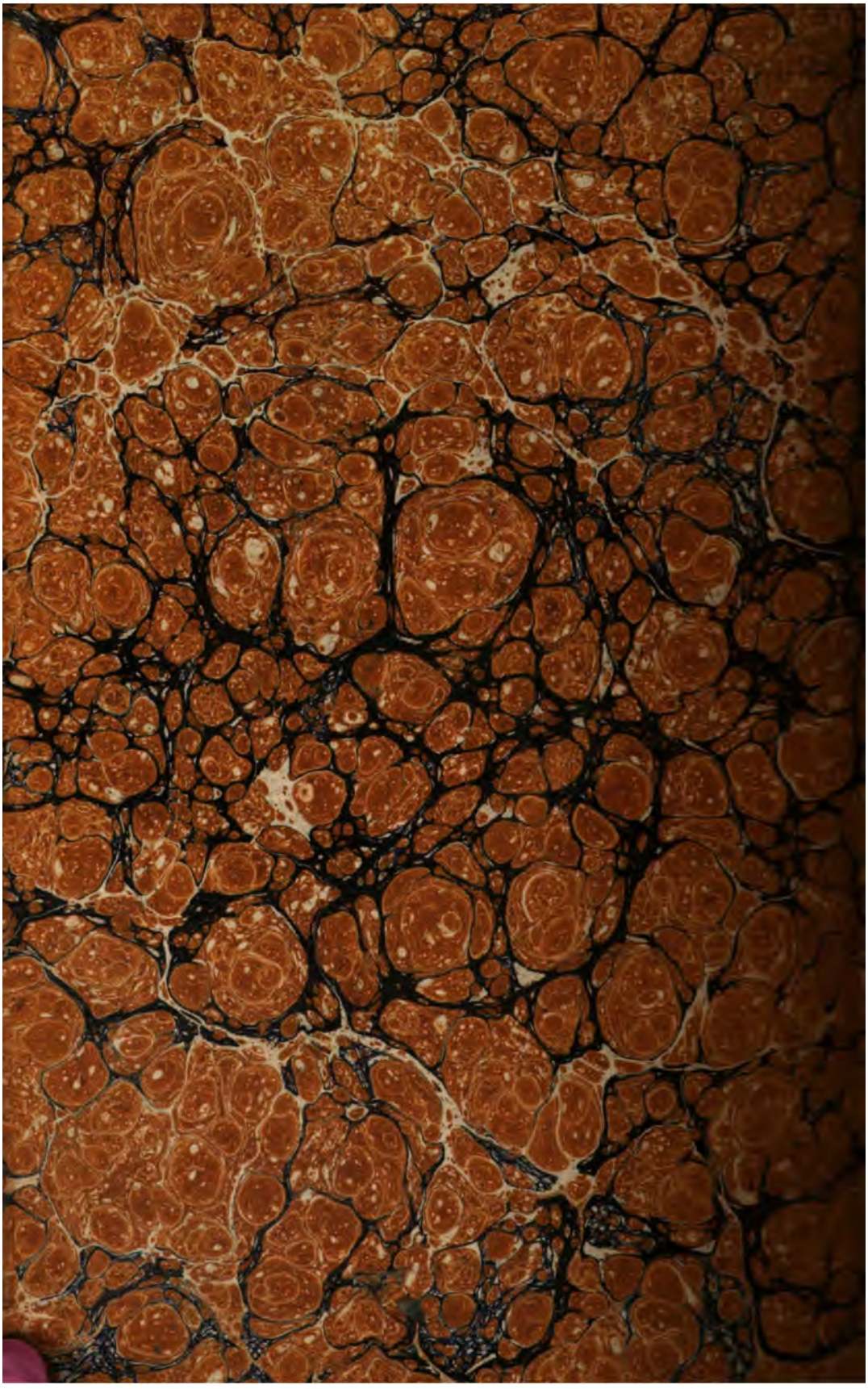
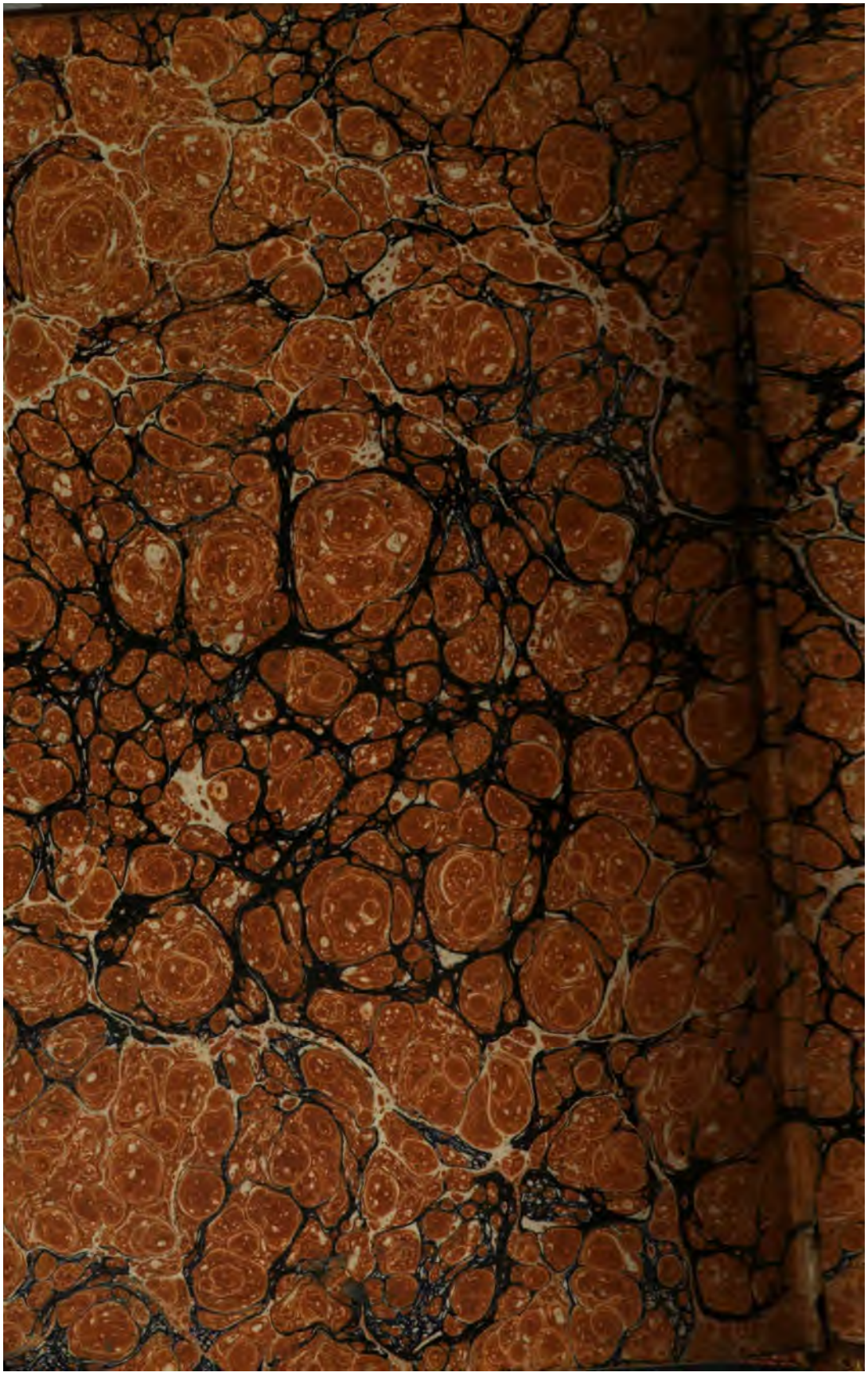
POÉSIES SACRÉES.

Le Temple de Saint-Sulpice. — Ode..... 301
Les Miracles. — Ode..... 306
Le Jugement dernier. — Ode..... 310
Lettre à l'Auteur du Mercure, en lui envoyant les stances suivantes sur le *De profundis*..... 316
Odes et Paraphrases sur les sept Psaumes de la Pénitence..... 317
Premier Psaume..... *ibid.*
Second Psaume..... 320
Troisième Psaume..... 323
Quatrième Psaume..... 328
Cinquième Psaume..... 330
Sixième Psaume..... 335
Septième Psaume..... 337
Lettre de M. Tannevot à Piron..... 342
Réponse de Piron..... 343

MÉLANGES.

Poëme de Fontenoi, ou Essai d'un chant, pour servir à un poëme héroïque de la Louisiade (1745)...Page 347
Le Salon 366
A Madame la marquise de *** 375
A la même 376
A la Bl*** ..... *ibid.*
A mon premier Bienfaiteur anonyme 377
Après la mort de Montesquieu ..... *ibid.*
A madame de Tencin, en lui envoyant un chapeau de paille à Passy 378
A madame B***, en lui envoyant une écritoire pour étrennes ..... *ibid.*
Dialogue. — Apollon et une Muse 379
Stances à l'Amour 386
Stances au docteur Procope, qui ne prit point en riant l'épigramme qui commence ainsi : *Un pauvre hère, enfant de l'Hélicon* 388
Pan et Écho. — Cantate 391
Idylle, mise en musique en 1718 394
Lysis et Amarille. — Églogue 397
La Malle-Bosse, nouvelle nuit de Straparole 404
Voyage de Beaune. — A M. Jeannin 439

FIN DE LA TABLE.

GALERIE MANCEL
VILLE DE CAEN

73742491